

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES MÊLÉES DE Mr. ROUSSEAU, DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs morceaux qui n'ont pas encore paru.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie :

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego ſum, qui non intelligor illis.
OVID.

PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Academie ne sont pas toujours exempts. Mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

JE prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes; je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

UN mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer où à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion ? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien & qui ne s'en eſtime pas moins.

IL ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les ſciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais ſavans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la ſcience que je maltraite, me ſuis-je dit ; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chère aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'aſſemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes ; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie intègre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me

détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer: je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir, en quelque manière, du néant par ſes propres efforts; diſſiper, par les lumières de ſa raiſon, les ténèbres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-deſſus de ſoi-même; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes; parcourir à pas de géant, ainſi que le ſoleil, la vaſte étendue de l'univers; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont rénouvellées depuis peu de générations.

L'EUROPE étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſqu'invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bientôt les ſciences ſuivirent les lettres; à l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer : gradation qui paroît étrange, & qui n'eſt peut-être que trop naturelle; & l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des Muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables, en leur inſpirant le deſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'ESPRIT a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les

fondemens de la ſociété, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes aſſemblés, les ſciences, les lettres & les arts, moins deſpotiques & plus puiſſans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont ils ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les trônes; les ſciences & les arts les ont affermis. Puiſſances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. (1) Peuples policés, cultivez-les: heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

C'EST par cette ſorte de politeſſe, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de ſe montrer, que ſe diſtinguerent autrefois Athènes & Rome, dans les jours ſi vantés de leur magnificence & de leur éclat: c'eſt par elle ſans doute que notre ſiècle & notre nation l'emporteront ſur tous les temps & ſur tous les peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité Tudeſque & de la pantomime Ultramontaine: voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

QU'IL ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur; ſi la décence étoit la vertu; ſi nos maximes nous ſervoient de règles; ſi

(1) Les Princes voient toujours avec plaiſir le goût des arts agréables & des ſuperfluités, dont l'exportation de l'argent ne réſulte pas, s'étendre parmi leurs ſujets. Car outre qu'ils les nourriſſent ainſi dans cette petiteſſe d'ame ſi propre à ſa ſervitude, ils ſavent très-bien que tous les beſoins que le peuple ſe donne, ſont autant de chaînes dont il ſe charge. Alexandre voulant maintenir les Ichthyophages dans ſa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de ſe nourrir des alimens communs aux autres peuples; & les ſauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leur chaſſe, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug impoſeroit-on à des hommes qui n'ont beſoin de rien.

la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guères en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût; l'homme ſain & robuſte ſe reconnnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un laboureur, & non ſous la dorure d'un courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangère à la vertu, qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un athlète qui ſe plaît à combattre nud : il mépriſe tous ces vils ornemens qui gêneroient l'uſage de ſes forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

AVANT que l'art eût façonné nos manières & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

AUJOURD'HUI que des recherches plus ſubtiles & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité, & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule : ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſéance ordonne : ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie. On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt : & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce troupeau qu'on appelle ſociété, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes, ſi des motifs plus puiſſants ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions; c'eſt à-dire attendre qu'il n'en ſoit plus temps, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

QUEL cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés ſincères; plus d'eſtime réelle, plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve,

réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumières de notre ſiècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers; mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite; mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe. Les haines nationales s'éteindront, mais ce ſera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance mépriſée on ſubſtituera un dangereux pyrrhoniſme. Il y aura des excès proſcrits, des vices déshonorés; mais d'autres ſeront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la ſobriété des ſages du temps : je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance, autant indigne de mon éloge que leur artificieuſe ſimplicité. (2)

TELLE eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus gens de bien. C'eſt aux lettres, aux ſciences & aux arts à révendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajouterai ſeulement une réflexion, c'eſt qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes, ſur l'état des ſciences parmi nous, ſur la perfection de nos arts, ſur la bienſéance de nos ſpectacles, ſur la politeſſe de nos manières, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, à s'obliger réciproquement; c'eſt que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

OU il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher; mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont cor-

(2) *J'aime*, dit Montaigne, *à conteſter & diſcourir, mais c'eſt avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ſervir de ſpectacle aux grands, & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un metier très-meſſéant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux eſprits, hors un.

rompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge? Non, Messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité aux progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

VOYEZ l'Égypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philosophie & des beaux arts; & bientôt après la conquête de Cambise; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

VOYEZ la Grèce, jadis peuplée de Héros, qui vainquirent deux fois l'Asie; l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ses habitans, mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près, & la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse & toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'EST au temps des Ennius & des Térence que Rome, fondée par un pâtre & illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, & cette foule d'auteurs obscènes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théatre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples, & le jour de sa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens, le titre d'arbitre du bon goût.

QUE dirai-je de cette métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du monde entier; de cet asyle des sciences & des arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahisons, les assassinats & les poisons, de plus noir; le concours de tous les crimes, de plus atroce: voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

MAIS pourquoi chercher, dans des temps reculés, des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans? Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'État. Si les sciences épuroient les mœurs; si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour la patrie; si elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des loix, ni la multitude des habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous les savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans?

OPPOSONS à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singulière, chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire, que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges; tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus; telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté & de son ignorance; tel enfin s'est montrée jusqu'à nos

jours cette nation rustique, si vantée pour son courage, que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. (3)

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de Barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs, & appris à dédaigner leur doctrine. (4)

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette République de demi-Dieux, plutôt que d'hommes; tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité! O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y rassembloit, avec tant de soin, les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les savans.

(3) Je n'ose ainsi parler de ces nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique, dont Montaigne ne balance point à préférer la simple & naturelle police non-seulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : *Mais quoi*, dit-il, *ils ne portent point de chausses !*

(4) De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartent avec tant de soin de ce tribunal intègre, des jugements duquel les Dieux même n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer, par ce seul acte, tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

L'ÉVÉNEMENT marqua cette différence. Athènes dévint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux*, *& l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés ?

QUELQUES sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des savans & des artistes de son temps.

» J'AI examiné, dit-il, les poëtes, & je les regarde comme » des gens dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres, » qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels, & qui ne » sont rien moins.

» DES poëtes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne » n'ignoroit plus les arts que moi ; personne n'étoit plus convaincu » que les artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant je » me suis apperçus que leur condition n'est pas meilleure que celle » des poëtes, & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même » préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux, excellent dans » leur partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. » Cette présomption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux ; » de sorte que me mettant à la place de l'Oracle, & me deman- » dant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils » sont, savoir ce qu'ils ont appris, ou savoir que je ne suis rien ; » j'ai répondu à moi-même & au Dieu : Je veux rester ce que » je suis.

» NOUS ne savons, ni les sophistes, ni les poëtes, ni les ora-

» teurs, ni les artiſtes, ni moi, ce que c'eſt que le vrai, le bon » & le beau; mais il y a entre nous cette différence, que, quoi- » que ces gens ne ſachent rien, tous croient ſavoir quelque choſe; » au lieu que moi, ſi je ne ſais rien, au moins je n'en ſuis pas » en doute : de ſorte que toute cette ſupériorité de ſageſſe, qui » m'eſt accordée par l'Oracle, ſe réduit ſeulement à être bien » convaincu que j'ignore ce que je ne ſais pas. «

VOILA donc le plus ſage des hommes au jugement des Dieux, & le plus ſavant des Athéniens au ſentiment de la Grèce entière, Socrate, faiſant l'éloge de l'ignorance. Croit-on que, s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos ſavans & nos artiſtes lui feroient changer d'avis? Non, Meſſieurs; cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines ſciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes.

SOCRATE avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome, de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens; mais les ſciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome ſe remplit de philoſophes & d'orateurs; on négligea la diſcipline militaire; on mépriſa l'agriculture; on embraſſa des ſectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcéſilas. *Depuis que les ſavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres philoſophes, *les gens de bien ſe ſont éclipſés.* Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes! » Dieux, euſſiez-

» vous dit, que ſont devenus ces toîts de chaume & ces foyers » ruſtiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? Quelle » ſplendeur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité Romaine ? Quel eſt » ce langage étranger ? Quelles ſont ces mœurs efféminées ? Que » ſignifient ces ſtatues, ces tableaux, ces édifices ? Inſenſés, qu'avez-» vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes ren-» dus les eſclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus; ce » ſont des rhéteurs qui vous gouvernent : c'eſt pour enrichir des » architectes, des peintres, des ſtatuaires & des hiſtrions, que vous » avez arroſé de votre ſang la Grèce & l'Aſie. Les dépouilles de » Carthage ſont la proie d'un joueur de flûte. Romains, hâtez-» vous de renverſer ces amphithéatres, briſez ces marbres, brûlez » ces tableaux, chaſſez ces eſclaves qui vous ſubjuguent, & dont » les funeſtes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illuſtrent » par de vains talens : le ſeul talent digne de Rome eſt celui de » conquérir le monde, & d'y faire regner la vertu. Quand Cy-» néas prit notre ſénat pour une aſſemblée de Rois, il ne fut » ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recher-» chée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude & » le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majeſ-» tueux ? O citoyens, il vit un ſpectacle que ne donneront jamais » vos richeſſes ni vos arts, le plus beau ſpectacle qui ait jamais » paru ſous le ciel, l'aſſemblée de deux cens hommes vertueux, » dignes de commander à Rome & de gouverner la terre. «

MAIS franchiſſons la diſtance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux, ou plutôt écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſſe pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV ? Parmi nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë, mais il eût bu dans une coupe encore plus amère la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

VOILA comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été

de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour fortir de l'heureufe ignorance où la fageffe éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes fes opérations, fembloit nous avertir affez qu'elle ne nous a point deftinés à de vaines recherches ; mais eft-il quelqu'une de fes leçons dont nous ayons fu profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, fachez donc une fois que la nature a voulu vous préferver de la fcience, comme une mère arrache une arme dangereufe des mains de fon enfant ; que tous les fecrets qu'elle vous cache font autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inftruire, n'eft pas le moindre de fes bienfaits. Les hommes font pervers ; ils feroient pires encore s'ils avoient eu le malheur de naître favans.

Que ces réflexions font humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité feroit fille de l'ignorance, la fcience & la vertu feroient incompatibles ! Quelles conféquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouiffent, & que nous donnons fi gratuitement aux connoiffances humaines. Confidérons donc les fciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit réfulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raifonnemens fe trouveront d'accord avec les inductions hiftoriques.

SECONDE PARTIE.

C'était une ancienne tradition paffée de l'Égypte en Grèce ; qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des fciences (5). Quelle opinion falloit-il qu'euffent d'elles les Égyptiens

(5) On voit aifément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué fur le Caucafe, en penfaffent guères plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Theutus. » Le Satyre, » dit un ancienne fable, voulut baifer & embraffer le feu, la première

tiens mêmes chez qui elles étoient nées ? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillette les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas, aux connoiſſances humaines, une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'aſtronomie eſt née de la ſuperſtition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge ; la géométrie, de l'avarice ; la phyſique, d'une vaine curioſité ; toutes, & la morale même de l'orgueil humain. Les ſciences & les arts doivent donc leur naiſſance à nos vices : nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts ſans le luxe qui les nourrit ? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la juriſprudence ? Que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs ? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun, ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ſes amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule réflexion devroit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie.

Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſible ; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui eſt ce d'ailleurs qui la cherche bien ſincérement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium*

» fois qu'il le vit ; mais Prométhée » lui cria : Satyre, tu pleureras la » barbe de ton menton ; car il brûle » quand on y touche. " C'eſt le ſujet du frontiſpice.

pour en bien juger (6) ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du temps eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philoſophes illuſtres, vous par qui nous ſavons en quelle raiſon les corps s'attirent dans le vuide : quels ſont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux : quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement : comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges : quels aſtres peuvent être habités : quels inſectes ſe reproduiſent d'une manière extraordinaire ; répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances : quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans, ou plus pervers ? Revenez donc ſur l'importance de vos productions ; & ſi les travaux des plus éclairés de nos ſavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'écrivains obſcurs & de lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'État ?

Que dis-je, oiſifs ? Et plût à Dieu qu'ils le fuſſent en effet ! Les mœurs en feroient plus ſaines, & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés armés de leurs funeſtes paradoxes, ſappant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de patrie

(6) Moins on fait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui, même en Europe, ſi mince Phyſicien qui n'explique hardiment ce profond myſtère de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes ?

& de religion, & consacrent leurs talens & leur philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes : c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis, & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'EST un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres & les arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des États; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses, qu'il serve même, si l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en suivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait : ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, & laquelle fit trembler l'Asie.

LA monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse; & les Scythes, le plus misérable de tous les peuples, ont résisté aux plus puissans Monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde; l'une étoit très-

riche, l'autre n'avoit rien; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules; les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans; mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnêteté. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les savans devenus à la mode, ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (7); où l'un des sexes

(7) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux fem-

n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvres de poésie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés. Ce qu'il fera, Messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs, qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes?

C'EST ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuse de se prêter au génie de son siècle, & de s'avilir par des productions puériles; malheur à lui! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est ce ici un pronostic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment est venu, où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias, toi dont les Anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

ON ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir

mes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les réléguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapitaux Corinthiens.

TANDIS que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grèce, toutes les bibliotheques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

LES Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoitre en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, & à cultiver les beaux arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des lettres a fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siecles.

LES anciennes républiques de la Grèce, avec cette ſageſſe qui brilloit dans la plupart de leurs inſtitutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & ſédentaires, qui, en affaiſſant & corrompant le corps, énervent ſi-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, penſe-t-on que puiſſent envisager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre beſoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs, dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, ſous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers ſi ſavamment diſciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils ſupportent l'excès du travail, comment ils réſiſtent à la rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de ſoleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques ſuperfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, ſouffrez une fois la vérité qu'il vous eſt ſi rare d'entendre; vous êtes braves, je le ſais; vous euſſiez triomphé avec Annibal à Canne & à Traſimène; Céſar avec vous eût paſſé le Rubicon & aſſervi ſon pays; mais ce n'eſt point avec vous que le premier eût traverſé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

LES combats ne font pas toujours le ſuccès de la guerre; & il eſt pour les généraux un art ſupérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laiſſe pas d'être un très-mauvais officier: dans le ſoldat même, un peu plus de force & de vigueur ſeroit peut-être plus néceſſaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort: & qu'importe à l'Etat que ſes troupes périſſent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi?

SI la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités guerrières, elle eſt encore plus aux qualités morales. C'eſt dès nos premières années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immen-

ſes ; où l'on éleve à grands frais la jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne ſont en uſage nulle part : ils ſauront compoſer des vers, qu'à peine ils pourront comprendre : ſans ſavoir démêler l'erreur de la vérité, ils poſſéderont l'art de les rendre méconnoiſſables aux autres par des argumens ſpécieux ; mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne ſauront ce que c'eſt ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu (8), ce ſera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant, diſoit un ſage, que mon écolier eût paſſé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en ſeroit plus diſpos. Je ſais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oiſiveté eſt pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle queſtion ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (9), & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos

(8) Penſées Philoſophiques.

(9) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'eſt, dit Montaigne, choſe digne de très-grande conſidération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monſtrueuſe par ſa perfection, ſi ſoigneuſe pourtant de la nourriture des enfans, comme de ſa principale charge, & au gîte même des Muſes, il s'y faiſſe ſi peu mention de la doctrine, comme ſi cette généreuſe jeuneſſe dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de ſciences, ſeulement des maîtres de vaillance, prudence & juſtice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perſes. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur ſucceſſion royale étoit ainſi nourri. Après ſa naiſſance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du Roi, à cauſe de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & ſain, & après ſept ans le duiſoient à monter à cheval, & aller à la chaſſe. Quand il étoit au quatorzième, ils le dépoſoient entre les mains de quatre : le plus juſte, le plus ſage, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion ; le ſecond, à être toujours véritable ; le tiers, à vaincre ſa cupidité ; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon ; aucun, à le rendre ſavant.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa dernière leçon. C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chefs-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique? Les défenſeurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus. Non : ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans, ſans doute afin qu'ils aient ſous leurs yeux des modèles de mauvaiſes actions, avant même que de ſavoir lire.

D'OU naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte, introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuſe de toutes leurs conſéquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me diſe cependant ſi la gloire attachée au meilleur des diſcours qui ſeront couronnés dans cette Académie, eſt comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

LE ſage ne court point après la fortune, mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuſe à la ſociété, tombe en langueur & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop

garçon ayant un petit ſaye, le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état; & que l'un & l'autre ſembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait; car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance; & il falloit premiérement avoir pourvu à la juſtice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit, & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriſte de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

confirmé depuis le renouvellement des ſciences & des arts. Nous avons des phyſiciens, des géomètres, des chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres : nous n'avons plus de citoyens ; ou, s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverſes plantes nuiſibles, des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux malfaiſans le remède à leurs bleſſures, a enſeigné aux Souverains, qui ſont ſes miniſtres, à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que du ſein même des ſciences & des arts, ſources de mille déréglemens, ce grand Monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célèbres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces ſages inſtitutions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, imitées par tous les Rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein aux gens de lettres qui tous, aſpirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de ſujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaiſir ſi rare & ſi doux, de voir des ſociétés ſavantes ſe dévouer à verſer ſur le genre humain, non-ſeulement des lumières agréables, mais auſſi des inſtructions ſalutaires.

Qu'on ne m'oppoſe donc point une objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la né-

ceſſité de les prendre, & l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'exiſtent pas. Pour quoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur inſuffiſance, les caractères des remèdes ordinaires ? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſavans, n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences, & de tourner les eſprits à leur culture. Il ſemble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'agriculture & de la philoſophie, on ne la ſupporteroit pas. Je demanderai ſeulement : qu'eſt-ce que la philoſophie ? Que contiennent les écrits des philoſophes les plus connus ? quelles ſont les leçons de ces amis de la ſageſſe ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de ſon côté, ſur une place publique : venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout eſt en repréſentation : l'autre, qu'il n'y a point d'autre ſubſtance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimères : celui-là, que les hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer en toute sûreté de conſcience. O grands philoſophes ! que ne réſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables ? Vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

VOILA donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas ! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans ! Le paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le regne de l'Évangile ? Les écrits impies des Leucippe & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain; mais graces aux caractères typographiques (10) & à l'uſage que nous en faiſons, les dangereu-

(10) A conſidérer les déſordres affreux que l'Imprimerie a déja cauſés en Europe ; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à

ſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont l'ignorance & la ruſticité de nos pères n'auroient point été capables, accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiècle, & portez enſemble aux ſiècles à venir une hiſtoire fidelle du progrès & des avantages de nos ſciences & de nos arts. S'ils vous liſent, vous ne leur laiſſerez aucune perplexité ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui ; & à moins qu'ils ne ſoient plus inſenſés que nous, ils leveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puiſſant, toi » qui tiens dans tes mains les eſprits, délivrez-nous des lumières » & des funeſtes arts de nos pères ; & rends-nous l'ignorance, l'in» nocence & la pauvreté, les ſeuls biens qui puiſſent faire notre bon» heur, & qui ſoient précieux devant toi. «

MAIS ſi le progrès des ſciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité, s'il a corrompu nos mœurs, & ſi la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penſerons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires, qui ont écarté du temple des muſes, les difficultés qui défendoient ſon abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir ? Que penſerons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiſcrettement briſé la porte des ſciences, & introduit dans leur ſanctuaire une popu-

l'autre, on peut prévoir aiſément que les Souverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoin pour bannir cet art terrible de leurs États, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit conſenti d'établir une Imprimerie à Conſtantinople ; mais à peine la preſſe fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire, & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, & il faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils ſont ſuperflus. Nos ſavans ont cité ce raiſonnement comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Évangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de cet illuſtre Pontife.

lace indigne d'en approcher ; tandis qu'il feroit à fouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des lettres, euffent été rebutés dès l'entrée, & fe fuffent jettés dans des arts utiles à la fociété ? Tel qui fera toute fa vie un mauvais verfificateur, un géomètre fubalterne, feroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffe. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deftinoit à faire des difciples. Les Vérulam, les Defcartes & les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les euffent conduits jufqu'où leur vafte génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrecir leur entendement, en le refferrant dans l'étroite capacité du leur. C'eft par les premiers obftacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils fe font exercés à franchir l'efpace immenfe qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de fe livrer à l'étude des fciences & des arts, ce n'eft qu'à ceux qui fe fentiront la force de marcher feuls fur leurs traces, & de les dévancer : c'eft à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'efprit humain. Mais fi l'on veut que rien ne foit au-deffus de leur génie, il faut que rien ne foit au-deffus de leurs efpérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont befoin. L'ame fe proportionne infenfiblement aux objets qui l'occupe, & ce font les grandes occafions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut Conful de Rome ; & le plus grand, peut-être, des philofophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que fi l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque univerfité, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique penfion d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne fe fentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs confeils les gens les plus capables de les bien confeiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples eft plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aifé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les favans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables afyles ; qu'ils y obtiennent la feule récompenfe digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit

au bonheur des peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe : c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumières & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſavans penſeront rarement de grandes choſes ; les Princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de ſi grands talens, & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état préſent des choſes, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, ſi nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laiſſons à d'autres le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage.

O vertu, ſcience ſublime des ames ſimples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne ſont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? Et ne ſuffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en ſoi-même, & d'écouter la voix de ſa conſcience dans le ſilence des paſſions ? Voilà la véritable philoſophie ; ſachons nous en contenter ; & ſans envier la gloire de ces hommes célèbres, qui s'immortaliſent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un ſavoit bien dire, & l'autre bien faire.

RÉPONSE

AU DISCOURS PRÉCÉDENT,

P. L. R. D. P.

LE Difcours du Citoyen de Genève a de quoi furprendre; & on fera peut-être également furpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

EST-CE fon fentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'eft-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amufer le public ? Quoi qu'il en foit, pour réfuter fon opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'oppofer lui-même à lui-même. Puiffé-je, en le combattant par fes principes, le vaincre par fes armes & le faire triompher par fa propre défaite.

SA façon de penfer annonce un cœur vertueux. Sa manière d'écrire décèle un efprit cultivé; mais s'il réunit effectivement la fcience à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) foit incompatible avec l'autre, comment fa doctrine n'a-t-elle pas corrompu fa fageffe ? Ou comment fa fageffe ne l'a-t-elle pas déterminé à refter dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence fur la fcience ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition fi vafte & fi recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la fcience à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions fi fingulières, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'AUROIT-IL prétendu qu'exercer fon efprit & faire briller fon imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réuffi.

Mais que conclure en ce cas de ſon Diſcours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux; en vain un auteur préte à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir perſuader.

POUR moi, qui ne me flatte, ni d'avoir aſſez de capacité pour en appréhender quelque choſe au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir aſſez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion ſi peu ſoutenable, je n'ai d'autre intérêt que de ſoutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adverſaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de procurer la ſatisfaction de voir réunies, dans ſon ame, les ſciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES ſciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoiſſance précieuſe qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

LA vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue: auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

DÈS l'entrée de ſon Diſcours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque manière du néant de ſon ignorance; diſſipant, par les efforts de ſa raiſon, les ténèbres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſphères des régions céleſtes; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'univers; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur, & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

QU'UN

QU'UN pareil aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux ſciences ! qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

LA nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ſes dons ſans les connoitre ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des ſciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

LA nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les ſavans emploient leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſagères, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumières, notre route, deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible ? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déja par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

COMME c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les ſciences; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la ſociété, mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y rapportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un État, plus l'État eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

QUE ne leur doit pas l'artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remèdes? Le juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des États, ſauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la sûreté, l'abondance?

LA curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre; ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité; ſes emplois lui en impoſent l'obligation; ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

LE citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſavant: ce ſont les ſciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoit pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux,

qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-temps, c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe, le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les ſciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remède. Un botaniſte habile fait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les ceuille ſans choix. Un homme éclairé par les ſciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſon mépris pour l'autre; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays où, ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zèle & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains, n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions? Ne portons-

nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des temps, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit-on pas d'autres déſordres ? N'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité ? Parce que l'on ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice ? Y ſont ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ? Leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs ? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de règles, & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on ſur toutes ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la religion ?

TANT de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumières ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'eſt le faux bel eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés ; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies ; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître ſeule, elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter ; on l'aime dès qu'on la connoit ; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les doctes écrits des pères de l'égliſe qu'il en ſuit de ſiècle en ſiècle le développement ; c'eſt dans les livres de morale & les annales

ſaintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumières ſi pures, des appuis ſi puiſſans, & ce ſera à cette même religion qu'un Docteur de Genève enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour règle que l'eſprit particulier. La religion étudiée eſt pour tous les hommes la règle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les ſentimens, à régler la conduite ; elle ramène naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiſſance, à la ſoumiſſion que toute ame raiſonnable ſent être dues au Tout-Puiſſant. Dans le cours régulier de ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, l'aſtronome découvre une puiſſance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compoſent l'univers, le géomètre apperçoit l'effet d'une intelligence ſans bornes. Dans la ſucceſſion des temps, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la nature, le phyſicien n'en peut méconnoître l'auteur, le conſervateur, l'arbitre & le maître.

De ces réflexions, le vrai philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs, il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé ; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa dernière fin. Heureux, ſi docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu !

SECONDE PARTIE.

ICI l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'ascendant qu'ont sur l'esprit des préjugés. Il va fouiller dans les siècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuise en raisonnemens & en recherches pour trouver des suffrages qui accréditent son opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des sciences & des arts, la décadence des royaumes & des empires. Il impute aux savans & aux artistes le luxe & la mollesse, sources ordinaires des plus étranges révolutions.

MAIS l'Égypte, la Grèce, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il ose appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à son souvenir ces Législateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières, & réglé par la sagesse de leurs loix, ces grands États dont ils avoient posé les premiers fondemens : ces orateurs célèbres qui les ont soutenus sur le penchant de leur ruine, par la force victorieuse de leur sublime éloquence : ces philosophes, ces sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illustré leur patrie, & immortalisé leur nom.

QUELLE foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas opposer au petit nombre d'auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages incontestables, d'augustes monumens, d'ouvrages immortels, l'histoire n'atteste-t-elle pas que les sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des empires, au triomphe de la vertu ?

NON, ce n'est pas des sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe; & dans aucun temps les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristipe accrédité à la Cour, combien de philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude! combien d'Homères &

de Diogènes, d'Épictètes & d'Ésopes dans l'indigence! Les ſavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'EFFET le plus vanté des ſciences & des arts, c'eſt, continue l'auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie. Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime? Quand effectivement cette politeſſe dans les manières ne ſeroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avantage pour la ſociété, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie? On l'a dit, & il eſt vrai; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

MAIS c'eſt mal connoître les ſavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation: on peut être poli ſans être diſſimulé; on peut aſſurément être l'un & l'autre ſans être bien ſavant; & plus communément encore on peut être bien ſavant ſans être fort poli.

L'AMOUR de la ſolitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de diſpoſition à s'y préſenter avec grace, le peu d'eſpoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inſéparable des converſations frivoles & preſque inſupportables pour des eſprits accoutumés à penſer; tout concourt à rendre les belles compagnies auſſi étrangères pour le ſavant,

qu'il eſt lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec ſon air rêveur, ſes fréquentes diſtractions, ſon eſprit occupé, ſes expreſſions étudiées, ſes diſcours ſententieux, ſon ignorance profonde des modes les plus reçues & des uſages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cauſe, il ennuie, il eſt ennuyé. Il ſort peu ſatisfait, on eſt fort content de le voir ſortir. Il cenſure intérieurement tous ceux qu'il quitte ; on raille hautement celui qui part ; & tandis que celui-ci gémit ſur leurs vices, ceux-là rient de ſes défauts. Mais tous ces défauts, après tout, ſont aſſez indifférens pour les mœurs, & c'eſt à ces défauts que plus d'un ſavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas auſſi vicieux que ceux qui le critiquent.

MAIS avant le regne des ſciences & des arts, on voyoit, ajoute l'auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur & plus en philoſophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, tranſportés par des paſſions violentes, & traînant à leur ſuite une foule d'eſclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, ſubjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des pays où les arts n'avoient élevé aucune barrière à leurs ſubites excurſions : leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles. Auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les peuples vaincus.

QUE l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiècles heureux, où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes ; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, ſachant vaincre avec modération, traitant les vaincus

avec humanité : l'honneur eſt leur guide ; la gloire, leur récompenſe. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le citoyen de Genève ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des barbares ſe ménagent moins & s'expoſent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là même toujours plus sûre du ſuccès.

MAIS enfin Socrate, le fameux Socrate, s'eſt lui-même récrié contre les ſciences de ſon temps. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Épicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la philoſophie, & déshonoroient les philoſophes. C'étoit l'abus des ſciences, non les ſciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques ſavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écris de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocriſie, la piété en ſuperſtition, la théologie en erreur, la juriſprudence en chicanne, l'aſtronomie en aſtrologie judiciaire, la phyſique en athéiſ-

me. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systêmes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain ses flots mugissent, se soulèvent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'océan, & ne laissent sur ses bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

IMAGE naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux, il veut s'élever au-delà de sa sphère, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

MAIS les sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procède avec sûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des sciences, se rend utile à la société, honore sa patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.

OBSERVATIONS

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

JE devrois plutôt un remerciement qu'une replique à l'auteur anonyme qui vient d'honorer mon discours d'une réponse ; mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité.

LE discours auquel j'ai à repliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de docteur, je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

MA défense n'en sera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

JE puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences, l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

IL semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien-aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

SI cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'au-

teur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit-on, eſt arraché par force : tant mieux pour ma cauſe ; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des auteurs, que d'en juger ſur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me ſemble que j'aurois pu facilement dire moins de choſes en plus de pages. C'eſt, dit-on, que je me ſuis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'eſt que ce n'a pas été mon intention.

La ſcience eſt très-bonne en ſoi, cela eſt évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon ſens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choſes eſt la ſource de la vérité ; tout connoître eſt un de ſes divins attributs ; c'eſt donc participer en quelque ſorte à la ſuprême intelligence, que d'acquérir des connoiſſances, & d'étendre ſes lumières. En ce ſens, j'ai loué le ſavoir, & c'eſt en ce ſens que je loue mon adverſaire. Il s'étend encore ſur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des ſciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire que les ſciences, dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de miſérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obſcènes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſie, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries ? Je diſois que c'eſt parce que la ſcience, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme, qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès ; & trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage ; que c'eſt aſſez pour lui de bien étudier ſes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a beſoin pour cette étude. Mon adverſaire avoue de ſon côté que

les ſciences deviennent nuiſibles quand on en abuſe, & que pluſieurs en abuſent en effet. En cela nous ne diſons pas, je crois, des choſes fort différentes ; j'ajoute, il eſt vrai, qu'on en abuſe beaucoup, & qu'on en abuſe toujours ; & il ne me ſemble pas que dans la réponſe on ait ſoutenu le contraire.

JE peux donc aſſurer que nos principes, & par conſéquent toutes les propoſitions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'oppoſé, & c'eſt ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux concluſions ſe trouvent contraires. La mienne étoit que, puiſque les ſciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la ſociété, il eût été à deſirer que les hommes s'y fuſſent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adverſaire eſt que, quoique les ſciences faſſent beaucoup de mal, il ne faut pas laiſſer de les cultiver à cauſe du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre de vrais philoſophes, ſur celle qu'il faut préférer de ces deux concluſions.

IL me reſte de légères obſervations à faire ſur quelques endroits de cette réponſe, qui m'ont paru manquer un peu de la juſteſſe que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conſéquence que l'auteur en tire.

L'OUVRAGE commence par quelques perſonnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la queſtion. L'auteur m'honore de pluſieurs éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carrière ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes : un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable que des louanges indiſcrettes (11).

(11) Tous les Princes, bons & mauvais, ſeront toujours baſſement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtiſans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choiſis. La flatterie offenſe leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je ſais bien, du moins que Trajan ſeroit beaucoup plus grand à mes yeux, ſi Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point ſongé à ſon portrait ni à ſa ſtatue ; mais pour ſon panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au riſque de n'en point avoir. Le ſeul éloge, digne

MON difcours, dit-on, a de quoi furprendre (12). Il me femble que ceci demanderoit quelque éclairciffement. On eft encore furpris de le voir couronné. Ce n'eft pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre fens cette furprife feroit auffi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieufe à l'intégrité des Académies en général; & il eft aifé de fentir combien j'en ferois le profit de ma caufe.

ON me taxe, par des phrafes fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (13); puifque la fcience & la vertu font incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande, d'un ton affez preffant, comment j'ofe employer l'une en me déclarant pour l'autre.

IL y a beaucoup d'adreffe à m'impliquer ainfi moi-même dans la queftion : cette perfonnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans mes réponfes; car malheureufement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la jufteffe y fupplée à l'agrément.

1. QUE la culture des fciences corrompe les mœurs d'une nation, c'eft ce que j'ai ofé foutenir; c'eft ce que j'ofe croire avoir

d'un Roi, eft celui qui fe fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

(12) C'eft de la queftion même qu'on pourroit être furpris : grande & belle queftion, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas fi-tôt renouvellée. L'Académie Françoife vient de propofer pour le prix de l'éloquence de l'année 1752, un fujet fort femblable à celui-là. Il s'agit de foutenir que *l'amour des lettres infpire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laiffer un tel fujet en problême; & cette fage compagnie a doublé dans cette occafion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les fujets les plus difficiles.

(13) Je ne faurois me juftifier, comme bien d'autres, fur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous confulte pas pour nous empoifonner; c'eft de très-bon gré que je me fuis jetté dans l'étude, & c'eft de meilleur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame fans aucun profit pour ma raifon. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la fageffe, en faifant tout pour la vanité.

prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier, la ſcience & la vertu ſont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais ſavans à leur cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la ſcience & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais ſavans ſont en petit nombre, je l'avoue; car, pour bien uſer de la ſcience, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus; or, c'eſt ce qu'on peut eſpérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne ſauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puiſſe être ſavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me preſſer perſonnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle exiſteroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop auſſi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je ſuis fort éloigné d'avoir de la ſcience, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu, que j'ai fait au commencement de mon diſcours, me garantiroit de cette imputation; je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choſes que je ne connoiſſois pas. On ſent aſſez combien il m'étoit impoſſible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que ſais-je même ſi l'on n'en viendroit point à les réunir, ſi je ne me hâtois de paſſer condamnation ſur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puiſſe être?

3. Je pourrois rapporter à ce ſujet ce que diſoient les Peres de l'Égliſe des ſciences mondaines qu'ils mépriſoient, & dont pourtant ils ſe ſervoient pour combattre les philoſophes payens. Je pourrois citer la comparaiſon qu'ils en faiſoient avec les vaſes des Égyptiens volés par les Iſraélites: mais je me contenterai, pour dernière réponſe, de propoſer cette queſtion: ſi quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi?

Si la contradiction qu'on me reproche n'exiſte pas, il n'eſt donc

pas néceſſaire de ſuppoſer que je n'ai voulu que m'égayer ſur un frivole paradoxe; & cela me paroît d'autant moins néceſſaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puiſſe être, n'eſt pas celui qu'on emploie dans les jeux d'eſprit.

Il eſt temps de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi ; & c'eſt une indiſcrétion que le public pardonne difficilement, même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les autres qui en diſputent, devroient bien s'oublier réciproquement : cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle ſi aiſée à pratiquer avec moi, ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon adverſaire, & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma replique.

L'auteur, obſervant que j'attaque les ſciences & les arts par leurs effets ſur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; comme ſi, pour juſtifier un accuſé, on ſe contentoit de prouver qu'il ſe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eſt fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les ſciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes ; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le ſpectacle de la nature expoſé, ce ſemble, aux yeux de tous pour l'inſtruction des ſimples, exige lui-même beaucoup d'inſtruction dans les obſervateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette propoſition me ſurprend. Seroit-ce qu'il eſt ordonné à tous les hommes d'être philoſophes, ou qu'il n'eſt ordonné qu'aux ſeuls philoſophes de croire en Dieu ? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ſes œuvres ; je ne penſe pas qu'elle nous ait preſcrit nulle part d'étudier la phyſique, ni que l'auteur de la nature ſoit moins bien adoré par moi qui ne ſais rien, que par celui qui connoît & le cèdre

&

& l'hyſope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les ſciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon créateur, je le ſais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philoſophe qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de *Dieu*, oſe aſſocier ſa prétendue ſageſſe à la ſageſſe éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la *Divinité* ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du monde ; le laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour-à-tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire : c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphême étoit réſervé.

La curioſité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles ; cependant les ſauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité-là. *Ses emplois lui en impoſent l'obligation.* Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ſes devoirs (14). *Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir.* Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir.* C'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le temps qu'il perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance ſe développe

(14) C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de ſcience dans ceux qui la conduiſent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guères beſoin d'étudier pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire.

en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe, qu'ils croient tout ſavoir; & il n'y a ſorte de ſottiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'auteur a bien plus conſulté ſon cœur qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir; & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces maximes ſont au moins douteuſes & ſujettes à bien des diſcuſſions. Il n'eſt pas certain que pour apprendre à bien faire, on ſoit obligé de ſavoir en combien de manières on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le beſoin. C'en ſeroit aſſez pour nous conduire innocemment, ſi nous voulions l'écouter toujours. Et comment ſeroit-on obligé d'éprouver ſes forces, pour s'aſſurer de ſa vertu, ſi c'eſt un des exercices de la vertu de fuir les occaſions du vice?

L'homme ſage eſt continuellement ſur ſes gardes, & ſe défie toujours de ſes propres forces : il réſerve tout ſon courage pour le beſoin, & ne s'expoſe jamais mal-à-propos. Le fanfaron eſt celui qui ſe vante ſans ceſſe de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & inſulté tout le monde, ſe laiſſe battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité, que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai dit mes raiſons, & ce ſont elles qu'il faut

pefer. Quant à mes intentions, il en faut laiffer le jugement à celui-là feul auquel il appartient.

JE ne dois point paffer ici fous filence une objection confidérable, qui m'a déja été faite par un philofophe (15) : *N'eft-ce point*, me dit-on, *au climat*, *au tempérament*, *au manque d'occafion*, *au défaut d'objet*, *à l'économie du gouvernement*, *aux coutumes*, *aux loix*, *à toute autre chofe qu'aux fciences*, *qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs*, *en différens pays & en différens temps ?*

CETTE queftion renferme de grandes vues, & demanderoit des éclairciffemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui fe trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoiffances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des difcuffions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me feroit bien difficile de parler de gouvernement, fans donner trop beau jeu à mon adverfaire; & tout bien pefé, ce font des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonftances.

JE paffe à une accufation bien plus grave que l'objection précédente; je la tranfcrirai dans fes propres termes; car il eft important de la mettre fidélement fous les yeux du lecteur.

PLUS le Chrétien examine l'authenticité de fes titres, plus il fe raffure dans la poffeffion de fa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il fe fortifie dans la foi. C'eft dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eft dans les doctes écrits des Peres de l'Églife qu'il en fuit de fiècle en fiècle le développement ; c'eft dans les livres de morale & les annales faintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

QUOI ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis fi puiffans ; & ce fera à cette même religion qu'un docteur de Genève enfeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'éton-

(15) Préf. de l'Encycl.

neroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour règle que l'eſprit particulier.

J'OSE le demander à l'auteur; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t-il pu m'accuſer de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme ſur-tout l'étude de nos vaines ſciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? Et qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa religion même?

SANS doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces puériles ſubtilités de la ſcholaſtique, avec leſquelles ſous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'eſprit, en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible ſavoir un édifice ſoutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs miſérables pointilleries, ont avili la ſublime ſimplicité de l'Évangile, & réduit en ſyllogiſmes la doctrine de Jeſus-Chriſt; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

JE vois que c'eſt par l'hiſtoire & les faits qu'il faudroit terminer cette diſpute. Si je ſavois expoſer, en peu de mots, ce que les ſciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ſerviroit-il à décider la queſtion ſur ce point.

LE peuple que Dieu s'étoit choiſi, n'a jamais cultivé les ſciences, & on ne lui en a jamais conſeillé l'étude; cependant ſi cette étude étoit bonne à quelque choſe, il en auroit eu plus beſoin qu'un autre. Au contraire, ſes chefs firent tous leurs efforts pour le tenir ſéparé, autant qu'il étoit poſſible, des nations idolâtres & ſavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceſſaire pour lui d'un côté que de l'autre: car ce peuple foible & groſſier étoit bien plus aiſé à ſéduire par des fourberies les prêtres de Baal, que par les ſophiſmes des philoſophes.

APRÈS des difperfions fréquentes parmi les Égyptiens & les Grecs, la fcience eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Jofeph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens reconnoiffables à leur irréligion, furent les philofophes de Jérufalem; les Pharifiens, grands hypocrites, en furent les docteurs. (16) Ceux-ci, quoiqu'ils bornaffent à-peu-près leur fcience à l'étude de la loi, faifoient cette étude avec tout le fafte & toute la fuffifance dogmatiques; ils obfervoient auffi avec un très-grand foin toutes les pratiques de la religion : mais l'Évangile nous apprend l'efprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire : au fur plus, ils avoient tous très-peu de fcience & beaucoup d'orgueil; & ce n'eft pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

DANS l'établiffement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des favans que Jefus-Chrift voulut confier fa doctrine & fon miniftere. Il fuivit dans fon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occafion pour les petits & les fimples. Et dans les inftructions qu'il donnoit à fes difciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de fcience, fi ce n'eft pour marquer le mépris qu'il faifoit de tout cela.

Après la mort de Jefus-Chrift, douze pauvres pêcheurs & artifans entreprirent d'inftruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit fimple; ils prêchoient fans art, mais avec un cœur pénétré : & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la fainteté de leur vie; leurs difciples fuivirent cet exemple, & le fuccès fut prodigieux. Les prêtres payens allarmés firent entendre aux Princes que l'État étoit perdu, parce

(16) On voyoit regner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques, qui regnèrent de tout temps entre les docteurs & les philofophes, c'eft-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la fcience d'autrui, & ceux qui fe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prifes le maitre de mufique & le maître à danfer du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'Antiquaire & le Bel-Efprit, le Chymifte & l'Homme de Lettres, le Jurifconfulte & le Médecin, le Géomètre & le Verfificateur, le Théologien & le Philofophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il fuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de foi, mais des autres.

que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cet e religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre; tous les peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

CEPENDANT les prêtres des idoles, non contens de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier; les philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin, martyr (17), écrivit le

(17) Ces premiers écrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin, dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses sectes de philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on dans l'apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses & des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Épicuriens nioient toute providence; les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens : en voici un échantillon dans ceux de Théodore, Chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogène Laërce. *Sustulit amicitiam, quod ea neque insipientibus neque sapientibus adsit..... Probabile dicebat prudentem virum non seipsum, pro patriâ, periculis exponere; neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio, cùm tempestivum erit, daturum operam sapientem; nihil quippè horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ à stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est...... sapientem publicè, absque ullo pudore ac suspicione, scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulières, je le sais; mais y a-t-il une seule de toutes ses sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si avidement reçue de tous les philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves, & avec le plus grand

premier l'apologie de sa foi. On attaqua les payens à leur tour; les attaquer c'étoit les vaincre. Les premiers succès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition (18): on voulut montrer de la science & du bel esprit; les livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à se relâcher.

BIEN-TÔT on ne se contenta plus de la simplicité de l'Évangile & de la foi des Apôtres; il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes; chacun voulut soutenir son opinion; personne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de secte se fit entendre; les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'EMPORTEMENT & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entre eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres: tous tomberent dans les mêmes excès; & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

UN autre mal encore plus dangereux naquit de la même sour-

mystère; leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme, & offroit solemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouvèrent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

(18) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savans, pour éclaircir les rêveries de la Mythologie?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison & le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

ce. C'eſt l'introduction de l'ancienne philoſophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le chriſtianiſme. On oſa croire que la religion en deviendroit plus reſpectable, revêtue de l'autorité de la philoſophie. Il fut un temps où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote, ne fût placé ſur l'autel, à côté de J. C.

L'Église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorerent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tenterent d'en bannir toute cette ſcience mondaine qui en ſouilloit la pureré. Un des plus illuſtres Papes en vint même juſqu'à cet excès de zèle, de ſoutenir que c'étoit une choſe honteuſe d'aſſervir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier, entraînés par le torrent, ils furent contraints de ſe conformer eux-mêmes à l'uſage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une manière très-ſavante que la plupart d'entre eux déclamerent contre le progrès des ſciences.

Après de longues agitations, les choſes prirent enfin une aſſiette plus fixe. Vers le dixième ſiècle, le flambeau des ſciences ceſſa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas juſtifier, puiſqu'elle ne tomboit pas moins ſur les choſes qu'il doit ſavoir, que ſur celles qui lui ſont inutiles, mais à laquelle l'Égliſe gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé juſques-là.

Après la renaiſſance des lettres, les diviſions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De ſavans hommes émurent la querelle, de ſavans hommes la ſoutinrent; & les plus capables ſe montrerent les plus obſtinés. C'eſt en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis; aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le deſir de briller aux dépens de leur adverſaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'inſtruire : le plus fort impoſoit ſilence au plus foible : la diſpute ſe terminoit

terminoit toujours par des injures, & la perſécution en a toujours été le fruit. Dieu ſeul ſait quand tous ces maux finiront.

Les ſciences ſont floriſſantes aujourd'hui ; la littérature & les arts brillent parmi nous : quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie, & les caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints, & point de caſuiſtes. La ſcience s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre. Nous ſommes tous devenus docteurs, & nous avons ceſſé d'être Chrétiens.

Non, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'Évangile s'eſt étendu par tout l'univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, Miniſtres de la loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles ! Laiſſez-là tous ces livres ſavans qui ne ſavent ni me convaincre ni me toucher. Proſternez-vous aux pieds de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoitre & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette ſcience orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent ; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois ; & ſur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſavoir ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtère eſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles-lettres, ni de philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'Évangile ; & c'eſt ainſi que ſes premiers déſenſeurs l'ont fait triompher de toutes les

nations : *non Ariſtotelico more*, diſoient les Peres de l'Egliſe, *ſed piſcatorio.*

Je ſens que je deviens long ; mais j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatients doivent faire réflexion que c'eſt une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Je paſſe à la deuxième partie de la réponſe, ſur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guères moins d'obſervations à faire.

Ce n'eſt pas des ſciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes, que ſont nés de tout temps la molleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des ſciences, mais qu'ils étoient nés enſemble, & que l'un n'alloit guères ſans l'autre. Voici comment j'arrangeois cette généalogie ; la première ſource du mal eſt l'inégalité ; de l'inégalité ſont venues les richeſſes ; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs ; & par-tout où les hommes ſeront égaux il n'y aura ni riches ni pauvres : des richeſſes ſont nés le luxe & l'oiſiveté ; du luxe ſont venus les beaux arts, & de l'oiſiveté les ſciences. *Dans aucun temps les richeſſes n'ont été l'appanage des ſavans.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand ; les riches & les ſavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſavans, ou que les ſavans fuſſent plus riches, les uns ſeroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la baſſe flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur ſolitude ?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philoſophes très-pauvres, & ſûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ſoit à leur ſeule pauvreté que la plupart d'entr'eux doivent leur philoſophie ; mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux, ſeroit-ce ſur leur mœurs, que le peuple ne

voit point, qu'il apprendroit à réformer les ſiennes? *Les ſavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens.* Je conſens à croire qu'ils n'en ont pas de loiſir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas ſon métier, ſeroit un homme bien fou ou bien miſérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement diſpoſé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs, qu'importe qu'il ſoit lui-même vertueux & modeſte, ſi les travaux dont il s'occupe nourriſſent l'oiſiveté, & gâtent l'eſprit de ſes concitoyens? *Les commodités de la vie, pour être ſouvent les fruits des arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes.* Il ne me paroît guères qu'ils ſoient gens à ſe les refuſer, ſur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conſéquent très-lucratifs, ſont plus en état de ſe procurer tout ce qu'ils deſirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choſes, je ne ſerois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent de leur induſtrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes. Le luxe ne ſauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bientôt parmi tous les autres ſous différentes modifications; & par-tout il fait le même ravage.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſauroit dire que ce fût un mal en ſoi de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boîte émaillée; mais c'en eſt un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un temps & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'AI paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des ſavans, &

je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent ; non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ; assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons : on apprendroit à se défier des méchans, & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sais, mais je voudrois bien qu'on n'y joignit pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous debite depuis long-temps sur le scandale ; si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément, & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue.... Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.... Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son Auteur ; elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non ; couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu, c'est l'outrager, en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent, jusques dans le crime, je ne sais quoi de fier & de généreux, qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrisie est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière, & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien : on auroit pu raisonnablement ten-

ter la converſion de Cartouche, jamais homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'AI attribué au rétabliſſement des lettres & des arts, l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos manieres. L'auteur de la réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné; car puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe & des ſciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes, l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves; elles ſe réduiront à ceci. *On ne voit point que les ſavans ſoient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le ſont ſouvent beaucoup moins : donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des ſciences.*

JE remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de ſciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût : & nos beaux eſprits, auſſi peu ſavans qu'on voudra, mais ſi polis, ſi répandus, ſi brillans, ſi petits-maîtres, ſe reconnoîtront difficilement à l'air mauſſade & pédanteſque que l'auteur de la réponſe leur veut donner. Mais paſſons lui cet antécédent; accordons, s'il le faut, que les ſavans, les poëtes & les beaux eſprits ſont tous également ridicules; que Meſſieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe ſont des gens groſſiers qui ne connoiſſent ni le ton ni les uſages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie; l'auteur gagnera peu de choſe à cela, & n'en ſera pas plus en droit de nier que la politeſſe & l'urbanité, qui regnent parmi nous, ſoient l'effet du bon goût, puiſé d'abord chez les Anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (19) Comme les meilleurs maitres à danſer ne ſont pas

(19) Quand il eſt queſtion d'objets auſſi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrecir ſes vues ſur des exemples particuliers. Ce ſeroit le moyen de ne jamais appercevoir les ſources des choſes. Pour ſavoir ſi j'ai raiſon d'attribuer la politeſſe à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher ſi un ſavant, ou un autre, ſont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politeſſe, & voir enſuite quels ſont les peuples chez leſquels ces choſes ſe ſont trouvées réunies ou ſeparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de

toujours les gens qui ſe préſentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſants commentateurs, qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athènes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politeſſe & du langage & des manières accompagner toujours, non les ſavans & les artiſtes, mais les ſciences & les beaux arts.

L'AUTEUR attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

JE ne nie point qu'il ait raiſon; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

IL y a une ignorance féroce (20) & brutale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un eſprit faux, une ignorance criminelle qui s'étend juſqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégra-

toutes les autres choſes qui influent ſur les mœurs d'une nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raiſonnemens. Examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas philoſopher; c'eſt perdre ſon temps & ſes réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

(20) Je ſerai fort étonné ſi quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de pluſieurs peuples ignorans & vertueux pour m'oppoſer, la liſte de toutes les troupes de brigands, qui ont infeſté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort ſavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas ſe fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'eſtiment néceſſaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il ſuffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne ſeroit pas la peine de me répondre, & par la même raiſon je me croirai très-diſpenſé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me ſoutenir le contraire.

de la raiſon, avilit l'ame & rend les hommes ſemblables aux bêtes: cette ignorance eſt celle que l'auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur : une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumières. Voila l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel, en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes par mon mépris déclaré pour les ſciences humaines.

QUE *l'on compare*, dit l'auteur, *à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiècles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiècles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aiſément, où, grace aux ſciences, *ordre* & *juſtice* ne ſeront plus que de vains noms, faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes.* En quelque temps que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre? Je ne ſaurois concevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurément ne diſputera à mon adverſaire le droit de juger de l'héroïſme; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous. *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; ſachant vaincre avec modération; traitant les vaincus avec humanité; l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe.* Je ne nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous; il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-cor-

rompus. Au reste, ces choses sont si vagues, qu'on pourroit presque les dire de tous les âges : & il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des *in-folio* pour établir des preuves pour ou contre.

QUAND Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Épicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ce gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anacronisme n'est point méséant à mon adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogène Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

JE conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps ; mais je ne sais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie ; & je ne pense pas avoir dit le contraire.... Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

ARRETONS-NOUS un instant sur cette dernière conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les Universités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien. (21) C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oisiveté & du luxe ; en vain même vous rameneriez les

(21) *Les vices nous resteroient*, dit le philosophe que j'ai déja cité, *& nous aurions l'ignorance de plus*. Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

les hommes à cette première égalité, conſervatrice de l'innocence & ſource de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le ſeront toujours; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution preſque auſſi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il eſt blâmable de deſirer, & impoſſible de prévoir.

LAISSONS donc les ſciences & les arts adoucir en quelque ſorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diverſion ſage, & tâchons de donner le change à leurs paſſions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité : elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'AI loué les Académies & leurs illuſtres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal eſt incurable, le médecin applique des palliatifs, & proportionne les remèdes, moins aux beſoins qu'au tempérament du malade. C'eſt aux ſages législateurs d'imiter ſa prudence; & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puiſſent comporter.

IL y a en Europe un grand Prince, & ce qui eſt bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuſe, vient de former pluſieurs inſtitutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une choſe très-digne de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Quand il eſt queſtion d'établiſſemens politiques, c'eſt le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favoriſent toujours les ſciences & les arts; j'en ai dit la raiſon : & dans l'état préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes ſujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient pas moins vicieux. Mon adverſaire a négligé de tirer avantage d'un exemple ſi frappant & ſi fa-

vorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point, à de grandes choses, les éloges qui leur sont dus; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *sur cette question proposée par la même Académie :* Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. *Cette Réfutation a été lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.*

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux. Ce discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la manière de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (22) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvé-

(22) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les arts & dans la république des lettres.

nient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature, fait ſon principal mérite.

Si, comme l'auteur le prétend, les ſciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaiſant, ſera donc blâmé par la poſtérité d'avoir fait un établiſſement pour les rendre plus floriſſantes; & ſon miniſtre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les ſiens : ſi les ſciences dépravent les mœurs, vous devez donc déteſter l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le temps que vous avez employé à acquérir des connoiſſances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'auteur que je combats eſt l'apologiſte de l'ignorance : il paroît ſouhaiter qu'on brûle les bibliothèques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme univerſel; mais il compte ſur les ſuffrages des ſiècles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand ſur les ruines des beaux arts éplorés, triompheront inſolemment l'ignorance & la ruſticité.

Nous avons deux queſtions à diſcuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la première partie de ce diſcours, ſi les ſciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la ſeconde, ce qui peut réſulter du progrès des ſciences & des arts conſidérés en eux-mêmes : tel eſt le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

Avant, dit M. Rouſſeau, que l'art eût façonné nos manières, & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les ſoupçons, les ombrages, les crain-

tes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumières de notre ſiècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la ſource de cette politeſſe qui fait tant d'honneur à notre ſiècle, & tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le deſir de plaire dans la ſociété qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs deſirs, leurs beſoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analyſé les agrémens, dévoilé leurs cauſes, apprécié le mérite, diſtingué ſes divers degrés. D'une infinité de réflexions ſur le beau, l'honnête & le décent, s'eſt formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par ſes diſcours & les cœurs par ſes procédés. Égards, attentions, complaiſances, prévenances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politeſſe s'eſt perfectionnée, plus la ſociété a été utile aux hommes; on s'eſt plié aux bienſéances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs; les inclinations ſont devenues plus douces, les caractères plus liants, les vertus ſociales plus communes. Combien ne changent de diſpoſitions, que parce qu'ils ſont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices eſt obligé de les déguiſer; c'eſt pour lui un avertiſſement continuel qu'il n'eſt pas ce qu'il doit être; ſes mœurs prennent inſenſiblement la teinte des mœurs reçues. La néceſſité de copier ſans ceſſe la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ſes vices ne ſont pas contagieux comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec cette ruſticité que regrette mon adverſaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas conſidéré que la nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la ruſticité n'empêchoit pas le déguiſement. On en a ſous les yeux une preuve ſans réplique:

on voit des nations dont les manières ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement, ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les belles-lettres, les ſciences & les arts. D'ailleurs, ſi l'art de ſe dévoiler s'eſt perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences; on n'attend pas à les éprouver qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bienfaits. On eſt convaincu qu'en général il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'aient quelqu'intérêt à nous rendre ſervice. On ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe, & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui eſt propre : leur mérite eſt leur art de plaire.

AJOUTEZ que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme : on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux ſciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goht, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Ne ſe laſſera-t-on jamais d'invectiver les hommes? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu? Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis? O doux nœuds de la ſociété, charmes des vrais philoſophes, aimables vertus, c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire, ni l'aprêté ſtoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.

M. Rouſſeau attribue à notre ſiècle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne ſont pas policées; & il en conclut que le ſort des mœurs & de la probité a été réguliérement aſſujetti aux progrès des ſciences & des arts. Laiſſons ces vagues imputations, & paſſons au fait.

POUR montrer que les ſciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que pluſieurs peuples tomberent ſous le joug, lorſqu'ils étoient les plus renommés par la culture des ſciences. On ſait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'enſuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon ſingulière de raiſonner, on pourroit conclure auſſi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puiſqu'un grand nombre de nations barbares ont été ſubjuguées par des peuples amateurs des beaux arts. Quand même on pourroit prouver, par des faits, que la diſſolution des mœurs a toujours régné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendît de leurs progrès. Lorſqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle ſe porte ordinairement aux plaiſirs & aux beaux arts. Les richeſſes procurent les moyens de ſatisfaire ſes paſſions: ainſi ce ſeroient les richeſſes, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs, ſans parler de pluſieurs autres cauſes qui n'influent pas moins que l'abondance ſur cette dépravation: l'extrême pauvreté eſt la mère de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adverſaire, ne prouvent point que les ſciences corrompent les mœurs.

IL prétend montrer, par ce qui eſt arrivé en Égypte, en Grèce, à Rome, à Conſtantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette aſſertion ſur laquelle il inſiſte principalement, paroiſſe étrangère à la queſtion dont il s'agit, il eſt à propos d'en montrer la fauſſeté. L'Égypte, dit-il, devint la mère de la philoſophie & des beaux arts, & bientôt après la conquête de Cambiſe: mais bien des ſiècles avant cette époque, elle avoit été ſoumiſe par des bergers Arabes, ſous le règne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cens ans. Pourquoi les Égyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de ſe défen-

dre? Étoient-ils énervés par les beaux arts qu'ils ignoroient? Sont-ce les ſciences qui ont efféminé les Aſiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont employés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté; toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences?

De quelle gloire militaire les Romains ne ſe ſont-ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome? Étoient-ils énervés par les arts, lorſque Cicéron diſoit à Céſar: vous avez dompté des nations ſauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux? Comme un ſeul de ces faits ſuffit pour détruire les raiſonnemens de mon adverſaire, il étoit inutile d'inſiſter davantage ſur cet article. On connoît les cauſes des révolutions qui arrivent dans les États. Les ſciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui ſont deſtinés à les défendre, s'occuperoient des ſciences au point de négliger leurs fonctions militaires; dans cette ſuppoſition, toute occupation étrangère à la guerre auroit les mêmes ſuites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revue les Schytes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers temps de leur république; & il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scytes; mais Hérodote, & des auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquième partie de leurs priſonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverſaire d'un Roi ils étrangloient cinquante de ſes officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin ſe nourriſſoient de la chair des étrangers qui

arrivoient

arrivoient chez eux. L'hiſtoire des diverſes nations Schytes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagètes ; les perſonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui ſe régaloient de leurs chairs. Les Agatyrſiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuſtes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propoſe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perſes, tout le monde convient ſans doute avec M. Rollin qu'on ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes ſortes d'inceſtes étoient autoriſés. Dans la tribu ſacerdotale, on conféroit preſque toujours les premières dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec ſa mère. Il falloit qu'ils fuſſent bien cruels pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

LES couleurs dont Pomponius-Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur reſſembler : peuple naturellement féroce, ſauvage juſqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'eſt point une choſe honteuſe, & qui ne reconnoit d'autre droit que ſa force.

QUE de reproches auroit eu raiſon de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiariſés avec les lettres, un philoſophe éclairé de toutes les lumières de la raiſon ? Illuſtres barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'eſt qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'univers ? Tigres altérés du ſang des hommes, comment oſez-vous mettre votre gloire à être injuſtes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuſe tyrannie ? Qui vous a donné le droit de diſpoſer de nos biens & de nos vies, & de nous rendre eſclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la déſolation & la mort ? Eſt-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O déteſtable grandeur, qui ſe repaît de misères & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont

coûté ? Eſt-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtiné, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre : mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces, & vous aurez bientôt celle de voir la république ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu ? Romains, ceſſez d'être injuſtes ; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

MAIS je veux qu'il y ait eu des nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance ; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les lettres ; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance. Le plus ſavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'État, des poëtes & des artiſtes d'Athènes, terniſſoit leur ſavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes ; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La rhétorique, la phyſique, l'aſtronomie furent l'objet de ſes études ; &, ſelon Diogène-Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il ne ſavoit pas : eſt-ce-là favoriſer l'ignorance ? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes ? Un des chefs de la troiſième Académie, Carnéade, montrant, en préſence de Caton, la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſ-

prit de ce cenfeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en fentit l'injuftice & la répara en apprenant la Langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma fon ftyle fur celui de Thucidide & de Démofthène, & enrichit fes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'hiftoire, & beaucoup d'autres matières exercerent fa plume. Ces traits font voir que fi Socrate & Caton euffent fait l'éloge de l'ignorance, ils fe feroient cenfurés eux-mêmes; & M. Rouffeau, qui a fi heureufement cultivé les belles-lettres, montre combien elles font eftimables, par la manière dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire : je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'eft pas vraifemblable qu'il faffe peu de cas de fes connoiffances. Dans tous les temps on a vu des auteurs décrier leurs fiècles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une forte de gloire à fe roidir contre les idées communes; de fupériorité, à blâmer ce qui eft loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes eftiment le plus.

La meilleure manière de décider la queftion de fait dont il s'agit, eft d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or, il réfulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & diftingués par la culture des lettres & des fciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le font pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers états d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, font établis des ufages inhumains; ici, l'impudicité eft autorifée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre font érigés en profeffions; ici, on eft tellement barbare, qu'on fe nourrit de chair humaine. Dans plufieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on facrifie des hommes au démon : on tue quelques perfonnes pour faire honneur au Roi lorfqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Afie & l'Amérique offrent des tableaux femblables (23).

(23) Les bornes étroites que je me fuis prefcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiftoire des Voyages, & à l'Hiftoire générale, par M. l'Abbé Lambert.

L'IGNORANCE & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vaſtes contrées, font voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : peuples, ſachez une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant ; que tous les ſecrets qu'elle vous cache, ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, ſachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la première partie de ſon diſcours par cette réflexion : que la probité eſt fille de l'ignorance, & que la ſcience & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui de l'Égliſe ; elle regarda comme la plus dangereuſe des perſécutions la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enſeigner à leurs enfans la rhétorique, la poétique & la philoſophie.

SECONDE PARTIE.

MONSIEUR Rouſſeau entreprend de prouver dans la ſeconde partie de ſon diſcours, que l'origine des ſciences eſt vicieuſe, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition paſſée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des ſciences : d'où il infère que les Égyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder ſa concluſion avec ces paroles : *Remèdes pour les maladies de l'ame :* Inſcription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on liſoit ſur le frontiſpice de la plus ancienne des bibliothèques, de celle d'Oſymandias, Roi d'Égypte.

IL aſſure que l'aſtronomie eſt née de la ſuperſtition ; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge ; la géométrie de l'avarice ; la phyſique d'une vaine curioſité ; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Il ſuffit de rapporter ces

belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les ſciences & les arts devoient leur naiſſance à nos beſoins ; on l'avoit même fait voir dans pluſieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des ſciences & des arts, ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts ſans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les arts inſtructifs & miniſtériels, indépendamment du luxe, ſervent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux beſoins de la vie.

Vous demandez à quoi ſerviroit la juriſprudence ſans les injuſtices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans loix, ne fût-il compoſé que d'hommes juſtes. Vous voulez ſavoir ce que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Hiſtoire Univerſelle contient la deſcription des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magiſtratures, les vies des Princes pacifiques, des philoſophes & des artiſtes célèbres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerriers & les conſpirateurs.

Sommes-nous donc faits dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie. Vous ſavez que les ſciences dont on occupe les jeunes philoſophes dans les Univerſités ; ſont la logique, la métaphyſique, la morale, la phyſique, les mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits ! Les grands philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Ils ignoroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des ſciences. Vous

dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une manière d'être; mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien ſincérement? A quelle marque eſt-on sûr de la reconnoître? Les philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les ſciences que pour les ſavoir & en faire uſage, & que l'évidence, c'eſt-à-dire, la perception du rapport des idées, eſt le caractère diſtinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matières qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les ſectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde?

CONVENEZ que vous auriez pu vous diſpenſer de parler de l'origine des ſciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets ſont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puiſque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des ſciences & des arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothèques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'aſtronomie. Là, les arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'anatomie aſſurent ceux de la chirurgie; la chymie, la botanique nous préparent des remèdes: les arts libéraux, des plaiſirs inſtructifs: ils s'occupent à tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des belles actions, & immortaliſent les grands hommes & notre reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils nous ont rendus. Ici, la géométrie appuyée de l'algèbre, préſide à la plupart des ſciences; elle donne des leçons à l'aſtronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la phyſique. Quoi! tous ces objets ſont vains? Oui, &, ſelon M. Rouſſeau, tous ceux qui s'en occupent ſont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? Selon lui, nous ne ſommes pas même des citoyens. Voici ſes propres paroles: Nous avons des phyſiciens, des géomètres, des chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Ainſi, Meſſieurs, ceſſez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous conſacriez vos jours au ſervice de la

ſociété, quoique vous rempliſſiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage où l'on ſoutient que les ſciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un aſyle aux muſes, établi des Académies, rendu la vie aux beaux-arts, pour avoir envoyé des aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les ſavans près du Trône! Quoi! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitèles & des Syſippes, des Apelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées! Que tardez-vous de briſer ces inſtrumens des arts & des ſciences, de brûler ces précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'eſprit & du génie? Replongez-vous dans les ténèbres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumières de votre ſiècle; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu; que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquillité de conſcience qu'on éprouve à faire les plus grands biens: telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe

point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos ſavans & de nos meilleurs citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la nature ; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toutes parts les branches de notre ſavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un temps, peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au hazard. Elle ſait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toute eſpece ; ces pièces brutes, amas informe, ont leur deſtination ; l'art les dégroſſit & les arrange, il en forme des chefs-d'œuvres d'architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en eſt, en quelque ſorte, de certaines vérités détachées du corps de celle dont l'utilité eſt reconnue, comme de ces glaçons errants au gré du hazard ſur la ſurface des fleuves ; ils ſe réuniſſent, ils ſe fortifient mutuellement & ſervent à les traverſer.

Si l'auteur a avancé ſans fondement que cultiver les ſciences eſt abuſer du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres & aux arts. Le luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité à l'aide de l'abondance, cherche à ſe diſtinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le ſuperflu ; mais ce qui eſt ſuperflu, par rapport à certains états, eſt néceſſaire à d'autres, pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété. La religion même ne condamne point les dépenſes qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui eſt luxe pour l'artiſan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui tranſmettent les ſentimens de l'homme vicieux ? Caton le grand, ſolliciteur des loix ſomptuaires, ſuivant la remarque d'un politique, nous eſt dépeint avare & intempérant, même uſurier & ivrogne ; au lieu que le ſomptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & auſſi

auſſi juſte que lui, fut toujours libéral & bienfaiſant. Condamnons la ſomptuoſité de Lucullus & de ſes imitateurs : mais ne concluons pas qu'il faille chaſſer de nos murs les ſavans & les artiſtes. Les paſſions peuvent abuſer des arts ; ce ſont elles qu'il faut réprimer. Les arts ſont le ſoutien des États ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation : comment pourront ſubſiſter les autres ſujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpèces eſt ſuſpendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

TANDIS, ajoute l'auteur, que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent, & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que tous nos ſoldats ſont occupés à cultiver les ſciences, & que tous leurs Officiers ſont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'eſt-on apperçu ſous les règnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires ſe ſoient évanouies ? Si on veut parler des ſciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit de ſciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françoiſes, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des ſoldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils ſeront mal vêtus & mal nourris ?

MONSIEUR Rouſſeau eſt-il mieux fondé à ſoutenir que la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités morales ? C'eſt, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on élève à grands frais la jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs.

PEUT-ON attaquer de la ſorte tant de corps reſpectables, uni-

quement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens : on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les ſciences pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche, qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt. 88.*)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiècle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déja la première récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? Ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

Monsieur Rouſſeau parle de nos philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la philoſophie.

Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais philoſophes, des ſyſtêmes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter ſur l'étude des belles-lettres les opinions inſenſées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtêmes abſurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon ſe met au-deſſus des chimères. La vraie philoſophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques auteurs ont abuſé de leurs lumières, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuſer ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles ? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des ſciences, des lettres & des philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes ſavans, oppoſons celui du vrai philoſophe.

Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai philoſophe ? C'eſt un homme très-raiſonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le conſidère, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute ſon eſtime, & l'on n'eſt content de ſoi-même que lorſqu'on mérite la ſienne. Il ne connoît ni les ſoupleſſes rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuſes de la jalouſie, ni la baſſeſſe d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obſcurcir celui des autres ; car l'envie, qui ne pardonne ni les ſuccès, ni ſes propres injuſtices, eſt toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ſes maximes en les contrediſant par ſes actions ; jamais acceſſible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute ſi ſon caractère a plus de nobleſſe que de force, plus d'élévation que de vérité. Son eſprit eſt toujours l'organe de ſon cœur, & ſon expreſſion l'image de ſes ſentimens. La franchiſe, qui eſt un défaut quand elle n'eſt pas un mérite, donne à ſes diſcours cet air aimable de ſincérité, qui ne

vaut beaucoup que lorſqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il ſe charge de la reconnoiſſance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde ; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il deſire toujours d'obliger. Il met ſa gloire à ſervir ſa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la ſociété cette raiſon farouche, qui ne ſait pas ſe relâcher de ſa ſupériorité ; cette inflexibilité de ſentiment, qui, ſous le nom de fermeté, bruſque les égards & les condeſcendances ; cet eſprit de contradiction, qui, ſecouant le joug des bienſéances, ſe fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïſſable, ſoit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de ſon orgueil. Le vrai philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'héſite pas à cacher l'éclat des ſiennes. D'un commerce auſſi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuſer, & dans la converſation que celui d'aſſocier les autres à ſon propre mérite. Il ſait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui ; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer : perſuadé que le cœur fait l'homme ; l'indulgence, les vrais amis ; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du philoſophe, & ſur-tout du philoſophe chrétien ; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légère eſquiſſe.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU,
DE GENEVE,
A M. ***.

Sur la Réfutation précédente. (24)

JE vous envoie, Monfieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaifir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon difcours ; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la néceffité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. JE ne puis me perfuader que, pour avoir raifon, on foit indifpenfablement obligé de parler le dernier.

2. PLUS je relis la réfutation, & plus je fuis convaincu que je n'ai pas befoin de donner à M. Gautier d'autre replique, que le difcours même auquel il a répondu. Lifez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation : lifez la Profopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius ; enfin lifez la conclufion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. JE penfe en tout fi différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne fommes pas de même avis, je ferois obligé de le combattre, même dans les chofes que j'aurois dites comme lui ; & cela me donneroit un air contraint, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politeffe, il fait entendre très-clairement que, pour devenir hom-

(24) La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lue à l'Académie de Nancy, & inférée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne fe trouve ici qu'à caufe de la réponfe de M. Rouffeau.

me de bien, il eſt bon de commencer par être hypocrite, & que la fauſſeté eſt un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politeſſe ne ſont pas contagieux comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec ruſticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de ſe déguiſer ; qu'on eſt convaincu qu'il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe ou qu'on ne leur ſoit utile ; qu'on ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe ; c'eſt-à-dire, ſans doute, que quand deux hommes ſe font des complimens, que l'un dit à l'autre dans le fond de ſon cœur : *Je vous traite comme un ſot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du ſien : *Je ſais que vous mentez impudemment ; mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. ON voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute : ce qui lui eſt aſſurément fort commode ; parce que répondant ſans ceſſe à ſa penſée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occaſion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, ſi ma replique en devient plus difficile, elle en devient auſſi moins néceſſaire : car on n'a jamais oui dire qu'un peintre qui expoſe en public un tableau, ſoit obligé de viſiter les yeux des ſpectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'AILLEURS il n'eſt pas bien sûr que je me fiſſe entendre, même en repliquant. Par exemple ; je ſais, dirois-je à M. Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſais qu'ils ne ſavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils ſont énervés par les ſciences qu'ils mépriſent, & par les beaux arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne ſeroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les troupes ont de com-

mun avec les académies; ſi les ſoldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus; & d'autres queſtions ſemblables, qui toutes montrent qu'il eſt impoſſible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'eſt pas la peine de m'expliquer une ſeconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. SI je voulois répondre à la première partie de la réfutation, ce ſeroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me preſcrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix eſt tout-à-fait naturel; il récuſe l'autorité de ceux qui dépoſent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un ſeul témoignage en ma faveur eſt déciſif, tandis que cent témoignages ne peuvent rien contre mon ſentiment, parce que les témoins ſont parties dans le procès; en vain le prierois-je de diſtinguer dans les exemples qu'il allegue; en vain lui repréſenterois-je qu'être barbare ou criminel ſont deux choſes tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus ſont moins ceux qui ont de mauvaiſes loix, que ceux qui mépriſent les loix; ſa replique eſt aiſée à prévoir. Le moyen qu'on puiſſe ajouter foi à des écrivains ſcandaleux, qui oſent louer des barbares qui ne ſavent ni lire ni écrire; le moyen qu'on puiſſe jamais ſuppoſer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue? Il faudra donc diſputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux priſes avec Xénophon, Juſtin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures ſe transforment en volumes; les livres ſe multiplient, & la queſtion s'oublie. C'eſt le ſort des diſputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclairciſſemens, on finit toujours par ne ſavoir où l'on en eſt: ce n'eſt pas la peine de commencer.

SI je voulois repliquer à la ſeconde partie, cela ſeroit bien-tôt fait; mais je n'apprendrois rien à perſonne. M. Gautier ſe contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, &

non par-tout où j'ai dit oui, je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & ſupprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En ſuivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation, ſans en dire trop & trop peu : or, je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois ſuivre une autre méthode, & examiner ſéparément les raiſonnemens de M. Gautier, & le ſtyle de la réfutation.

Si j'examinois ſes raiſonnemens, il me ſeroit aiſé de montrer qu'ils portent tous à faux, & que l'auteur n'a point ſaiſi l'état de la queſtion, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſavans ; & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque peuple ſavant qui ne fut pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par-tout il me fait raiſonner comme ſi j'avois dit que la ſcience eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux ſciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous faire raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il a, fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; & après

avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille, qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſauroit employer un langage plus honnête que celui de notre ſiècle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne ſauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous être dévenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la diſſolution des mœurs a toujours regné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la première partie de mon diſcours à prouver que ces choſes avoient toujours marché enſemble, j'ai deſtiné la ſeconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît ſur-tout très-ſcandaliſé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'apprend qu'on y enſeigne aux jeunes gens je ne ſais combien de belles choſes, qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement, quand ils ſeront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. » Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du Grec & du Latin ? » Écrit-il en vers ou en proſe ? Mais s'il eſt devenu meilleur ou » plus aviſé, c'étoit le principal ; & c'eſt ce qui demeure derrière. » Criez d'un paſſant à notre peuple : *O le ſavant homme!* & d'un » autre, *O le bon homme!* Il ne faudra pas à détourner ſes yeux » & ſon reſpect vers le premier : il y faudroit un tiers crieur, *O* » *les lourdes têtes!* »

J'ai dit que la nature a voulu nous préſerver de la ſcience, comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit : Peuples, ſachez donc une fois que la nature ne veut

pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre : la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'État.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias avec celui des sages d'Égypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui des *remèdes?* Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois ; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier ?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner ; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre.

Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera guères à lui préférer encore les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'AI dit que la ſcience convient à quelques grands génies, mais qu'elle eſt toujours nuiſible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les ſciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſavans hommes, & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'AI dit que Socrate étoit le plus ſavant des Athéniens; & c'eſt de-là que je tire l'autorité de ſon témoignage: tout cela n'empèche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſavant.

IL me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les philoſophes Grecs, & il ſe fonde ſur ce que Carnéade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſitions, ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

SANS doute que Carnéade eſt le ſeul philoſophe, ou le ſeul ſavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le contre; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne ſignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte ſur ce point à ſon érudition.

SI la réfutation n'eſt pas abondante en bons raiſonnemens, en revanche elle l'eſt fort en belles déclamations. L'auteur ſubſtitue par-tout les ornemens de l'art à la ſolidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'eſt en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un diſcours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau?* A abolir, s'il étoit poſſible, les vaines déclamations des collèges. *Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que perſonne, me

pardonner celle - là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau.* Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu ? *Ne ſe laſſera-t-on point d'invectiver les hommes ?* Ne ſe laſſeront-ils point d'être méchans ? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames ? *O doux nœuds de la ſociété ! charme des vrais philoſophes ! aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté ſtoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

JE remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante ; c'eſt que de toutes les ſectes des anciens philoſophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon : je n'en ſerai guères plus fier.

MAIS voyons un peu ſi je pourrois rendre exactement en d'autres termes le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſavoir la rhétorique, la logique, la phyſique, la métaphyſique & les mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſéder.*

AUTRE exemple du ſtyle de M. Gautier.

VOUS ſavez que les ſciences, dont on occupe les jeunes philoſophes dans les univerſités, ſont la logique, la métaphyſique, la phyſique, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai ſu, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous, en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations !* Stériles, ſelon l'opinion commune ;

mais, ſelon moi, très-fertiles en mauvaiſes choſes. *Les univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à perſonne. Cette ſentence n'eſt point de mon invention ; elle eſt auſſi ancienne que la philoſophie. Au reſte, je ſais que les univerſités ne me doivent aucune reconnoiſſance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands philoſophes qui les poſſèdent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien.* Je crois qu'en effet ces grands philoſophes, qui poſſèdent toutes ces grandes ſciences dans un degré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même ſi ces hommes, qui ſavent tant de choſes, ſavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis ; il étend ſes ſoins, à cet égard, depuis les régens de collège juſqu'à la ſouveraine puiſſance. M. Gautier fait fort bien de juſtifier les uſages du monde ; on voit qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manières d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe, très-sûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi je le ſoupçonne avec plus de fondement d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve, l'auront mis dans une eſpèce de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiècle eſt bonne à bien des choſes ; il m'aura donc réfuté par bienſéance ; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de manière à ne perſuader perſonne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos, que la cauſe qu'il défend intéreſſe le bonheur de l'aſſem-

blée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit : vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable protecteur, vous diſpenſer de me donner raiſon; & de plus, c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous, ainſi de quelque côté que vous enviſagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles ſur leur ſolidité..... Je dis que tout homme qui parle ainſi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous liſez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez preſque pas une ligne qui ne ſemble être là pour attendre & indiquer la réponſe. Un ſeul exemple ſuffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Je demande ſi ce n'eſt pas-là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouement de la guerre du Péloponèſe. *Leur gouvernement devenu vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure ; les fonctions les plus honorables ſont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté : toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences?*

Que fait ici M. Gautier, ſinon de rappeller toute la ſeconde partie de mon diſcours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la première cauſe de ces cauſes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette manière, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point

garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi : mais si en effet il a parlé sincérement, en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de l'académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte?

Je ne repliquerai donc pas à M. Gautier; c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amère plaisanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 Octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de M. Gautier, & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage, laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son propre intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement, & pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'hiſtoire !

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera guères.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſauroit ſubſiſter ſans loix ; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſavant auteur confondroit-il la juriſprudence & les loix ?

Je pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement ; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni juriſconſultes, ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour ſavoir ſi les loix étoient plus mal obſervées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui ſervent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ; mais je finirai par cette obſervation, que je ſoumets à votre examen.

Donnons par-tout raiſon à M. Gautier, & retranchons de mon diſcours toutes les choſes qu'il attaque ; mes preuves n'auront preſque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la queſtion, il n'y reſtera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1751.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

Par M. Borde.

On eſt déſabuſé depuis long-temps de la chimère de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établiſſement des ſociétés; c'eſt une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les beſoins & les crimes forcerent les hommes à ſe réunir, à s'impoſer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans, la reconnoiſſance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La ſuperſtition & le deſpotiſme vinrent alors couvrir la face de la terre: de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes ſuccéderent; les révolutions ſe multiplierent.

A travers ce vaſte ſpectacle des paſſions & des misères des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus ſages & plus heureuſes. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit ſauvage & l'Aſie eſclave, la Grèce penſa & s'éleva par l'eſprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuſe d'ajouter foi aux traditions qui nous diſent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eſt forcé par l'hiſtoire de convenir que cette heureuſe révolution eſt due aux arts utiles & aux ſciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers légiſ-

lateurs de la Grèce? Peut-on nier qu'ils ne fuſſent les plus vertueux & les plus ſavans de leur ſiècle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumière à l'eſprit, & ils y avoient joint les ſecours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crète, en Égypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

TANDIS qu'ils établiſſoient leurs divers ſyſtêmes de politique, par qui les paſſions particulières devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour-propre; d'autres philoſophes écrivoient ſur la morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la nature & ſes effets. La gloire de l'eſprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les ſages & les héros naiſſoient en foule; à côté des Miltiades & des Thémiſtocles, on trouvoit les Ariſtides & les Socrates. La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philoſophie conduiſoit à la gloire. Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit: les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme. En un mot, la Grèce dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grèce.

OPPOSERA-T-ON à ce brillant tableau les mœurs groſſières des Perſes & des Scythes? J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain, compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Érigera-t-on en vertus les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.

LES Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scythes dégénérerent auſſi, quoique

plus tard ; des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à l'humanité pour être durables ; ſe priver de tout & ne deſirer rien, eſt un état trop violent ; une ignorance ſi groſſière ne ſauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la misère qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

SPARTE, ce phénomène politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des pères, l'expoſition des enfans, le vol autoriſé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oiſiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'eſprit proſcrits & mépriſés, l'auſtérité & la férocité des mœurs qui en étoient la ſuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, ſont déja d'aſſez juſtes reproches : peut-être ne ſe borneroient-ils pas là, ſi les particularités de ſon hiſtoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle ſe fit une vertu artificielle en ſe privant de l'uſage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ſes citoyens, ſi-tôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lyſandre & Pauſanias n'en furent que plus aiſés à corrompre. Cette nation qui ne reſpiroit que la guerre, s'eſt-elle fait une gloire plus grande dans les armes que ſa rivale, qui avoit réuni toutes les ſortes de gloire ? Athènes ne fut pas moins guerrière que Sparte, elle fut de plus ſavante, ingénieuſe & magnifique ; elle enfanta tous les arts & tous les talens ; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de ſuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide ; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop bizarres pour pouvoir ſe conſerver long-temps ; la fière Sparte perdit ſes mœurs comme la ſavante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation ; & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grèce, Sparte

ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

MAIS enfin je ſuppoſe que tous les États dont la Grèce étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célèbre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées : ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poéſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiècles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour leur proſpérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence : le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

QUE prétendent enfin les ennemis de la ſcience? Quoi! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la divinité! Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles! La vertu ſeroit un vain fantôme produit par un inſtinct aveugle, & le flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu!

COMMENT prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes? On objecte que les ſciences & les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des états : on cite, pour exemple, Athènes & Rome. Euripide & Démoſthène ont vu Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron

ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

EN accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs aient beaucoup influé sur ces grands événemens, me forcera t-on de convenir que les sciences & les arts y aient contribué ? La corruption suit de près la prospérité, les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer ; mais c'est sans aucune relation entre elles de cause & d'effet.

ATHÈNES & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens, tous leurs citoyens étoient soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créerent une gloire nouvelle.

AINSI, tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs, les autres allumoient le flambeau de la philosophie & des arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

JE ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial,

contre les nombreux volumes philoſophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le ſage poëme de Virgile ?

D'AILLEURS, les ouvrages licencieux ſont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la ſcience & du travail. Les hommes dans tous les temps & dans tous les pays ont eu des paſſions ; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-temps avant qu'elle eût des ſavans & des philoſophes. En ſuppoſant donc que les ſciences & les arts euſſent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inſpirées par les paſſions, n'en auroient pas moins été réaliſées en proſe & en vers; avec cette différence que nous aurions eu de moins tout ce que les philoſophes, les poëtes & les hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

ATHÈNES fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout ; & c'eſt perdre le temps que de chercher des cauſes particulières, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

ROME, maîtreſſe du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pu ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques : elles ſuccomberent ſous les armées de Silla, de Céſar & d'Octave : Rome perdit ſa liberté; mais elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés pères de la patrie & maſſacrés. Un monſtre, indigne du nom d'homme, ſe faiſoit proclamer Empereur ; & l'auguſte corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Étranges alternatives d'eſclavage & de tyrannie; mais telles qu'on les a vues dans tous les États où la milice diſpoſoit du Trône. Enfin de nombreuſes irruptions des Barbares vinrent renverſer & fouler aux pieds ce vieux

colosse ébranlé de toutes parts, & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de commun avec les progrès des lettres? Par-tout je vois des causes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut sous des Empereurs philosophes. Sénèque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Est-ce l'étude de la philosophie & des arts qui fit autant de monstres des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas sous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainsi par degrés avec le vaste Empire auquel la destinée du monde sembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une seconde fois, avec la barbarie & la servitude, ses compagnes fidelles.

Disons donc que les Muses aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits sur les nations, au moment où elles sont le plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, si-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier, qui en a été, pour ainsi dire, le créateur : le législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-temps à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups; en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cen-

dres antiques, & le feu ſacré ſe ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette ſeconde génération des ſciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie ? Ce fut lorſque l'Europe, après tant de convulſions violentes, eut enfin pris une poſition aſſurée & une forme plus heureuſe.

ICI ſe développe un nouvel ordre de choſes. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domeſtiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maiſons, tremblans ſans ceſſe pour une partie toujours prête à leur échapper : c'eſt une Monarchie vaſte & puiſſante, combinée dans toutes ſes parties par une législation profonde. Tandis que cent mille ſoldats combattent gaiement pour la ſûreté de l'État, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à ſa proſpérité intérieure, cultivent ſans allarmes les immenſes campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les profeſſions diverſes, appliquées uniquement à leur objet, ſont maintenues dans un juſte équilibre, & dirigées au bien général par la main puiſſante qui les conduit & les anime. Telle eſt la foible image du beau règne de Louis XIV, & de celui ſous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière & ſavante, eſt devenue le modèle & l'arbitre de l'Europe; elle ſait vaincre & chanter ſes victoires : ſes philoſophes meſurent la terre, & ſon Roi la pacifie.

QUI oſera ſoutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel ſiècle a-t-il éclaté plus glorieuſement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occaſions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de conſtance que dans les retraites de Prague & de Bavière ? Qu'y a-t-il enfin de ſupérieur dans l'antiquité au ſiège de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes poſtes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient ?

EN vain veut-on nous perſuader que le rétabliſſement des ſciences a gâté les mœurs. On eſt d'abord obligé de convenir que les vices

vices groſſiers de nos ancêtres ſont preſqu'entiérement proſcrits parmi nous.

C'EST déja un grand avantage pour la cauſe des lettres, que cet aveu qu'on eſt forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les ſuites, les violences des grands, la tyrannie des pères, la bizarrerie de la vieilleſſe, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès ſi communs autrefois, funeſtes effets de l'ignorance & de l'oiſiveté, n'exiſtent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoiſſances dont tous les eſprits ſont occupés ou amuſés.

ON nous reproche des vices rafinés & délicats; c'eſt que partout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles, ou la parure dont ils ſe couvrent, ſont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du reſpect public pour la vertu.

S'IL y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne ſe trouvent que dans la capitale ſeulement, & ce n'eſt même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richeſſes & l'oiſiveté. Les provinces entières, & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoiſſent que de nom. Jugera-t-on toute la nation ſur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ſes prétendus ſuccès que dans des têtes ignorantes; les ſciences & les lettres ne ceſſent point de dépoſer contr'elle; la morale la démaſque, la philoſophie humilie ſes petits triomphes; la comédie, la ſatyre, l'épigramme la percent de mille traits.

LES bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conſerver fidélement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale ſurvivront éternellement à ces brochures licencieuſes, qui diſparoiſſent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'eſt outrager injuſtement les ſciences & les arts, que de leur imputer ces productions honteuſes. L'eſprit ſeul, échauffé par les paſſions, ſuffit pour les enfanter. Les ſavans, les philoſophes, les grands orateurs & les grands poë-

tes, bien loin d'en être les auteurs, les méprifent, ou même ignorent leur exiftence : il y a plus, dans le nombre infini des grands écrivains en tout genre qui ont illuftré le dernier règne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abufé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retirés des fciences cultivées? Des écrivains, la plupart obfcurs, fe font jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureufement cette corruption a peu duré; elle paroît prefque entiérement éteinte ou épuifée. Mais c'étoit une fuite particulière du goût léger & frivole de notre nation; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de femblables reproches à faire aux lettres.

Je pourrois me difpenfer de parler du luxe, puifqu'il naît immédiatement des richeffes, & non des fciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du fafte & de la molleffe, qui eft le feul que la morale puiffe condamner ou reftreindre.

Il eft, à la vérité, une forte de luxe ingénieux & favant qui anime les arts & les élève à la perfection. C'eft lui qui multiplie les productions de la peinture, de la fculpture & de la mufique. Les chofes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; & une nation feroit juftement méprifée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des muficiens, le laifferoit manquer de laboureurs & de foldats. Mais lorfque les armées font complettes & la terre cultivée, à quoi employer le loifir du refte des citoyens? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas fe donner des tableaux, des ftatues & des fpectacles.

Vouloir rappeller les grands États aux petites vertus des petites Républiques, c'eft vouloir contraindre un homme fort & robufte à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans fa famille, il déclama toute fa vie, combattit & mourut enfin fans avoir rien fait d'utile pour fa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiffent que des petites chofes : ils fe confacroient tout entiers à leur pa-

trie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne ſavoit qu'exiſter; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoſſibilité phyſique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit ſe réſoudre à être eſclave. Les États s'accrurent; l'inégalité des biens s'introduiſit néceſſairement : un Proconſul d'Aſie pouvoit-il être auſſi pauvre que ces Conſuls anciens, demi-bourgeois & demi-payſans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonſtances ſeules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richeſſe ne font point la vertu; elle eſt uniquement dans le bon ou le mauvais uſage des biens ou des maux que nous avons reçu de la nature & de la fortune.

APRÈS avoir juſtifié les lettres ſur l'article du luxe, il me reſte à faire voir que la politeſſe qu'elles ont introduite dans nos mœurs, eſt un des plus utiles préſens qu'elles puſſent faire aux hommes. Suppoſons que la politeſſe n'eſt qu'un maſque trompeur qui voile tous les vices, c'eſt préſenter l'exception au lieu de la règle, & l'abus de la choſe à la place de la choſe même.

MAIS que deviendront ces accuſations, ſi la politeſſe n'eſt en effet que l'expreſſion d'une ame douce & bienfaiſante? L'habitude d'une ſi louable imitation ſeroit ſeule capable de nous élever juſqu'à la vertu même; tel eſt le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politeſſe des mœurs plus de philoſophie qu'on ne penſe; elle reſpecte le nom & la qualité d'homme; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur & de l'eſprit de ſingularité.

DIRA-T-ON que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonſtrations de douceur, de bienveillance, n'eſt compoſé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous ſoient en même-temps & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne ſont point aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile : la politeſſe eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères ; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux : ſans elle la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs ; on ſe haïroit pour les petites choſes ; & avec cette diſpoſition il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie. Mais une ſociété douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politeſſe place les vertus ; elle ſeule leur enſeigne ces combinaiſons fines, qui les ſubordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne ſe contente pas d'attaquer les ſciences dans les effets qu'on leur attribue, on les empoiſonne juſques dans leur ſource ; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte ; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral : mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrein deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin ; tout eſt danger alors pour notre fragilité : la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant : ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine ? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled ; enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les ſciences : on

ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires ; on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſublime & courageuſe; il n'appartient qu'à lui ſeul de ſe juger.

CES globes lumineux placés loin de nous à des diſtances ſi énormes, ſont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs ſituations reſpectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curioſité la plus vaine, eſt devenue une des ſciences la plus utile. La propriété ſingulière de l'aimant, qui n'étoit pour nos pères qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits, comme par la main, à travers l'immenſité des mers.

DEUX verres placés & taillés d'une certaine manière, nous ont montré une nouvelle ſcène de merveilles, que nos yeux ne ſoupçonnoient pas.

LES expériences du tube électriſé ſembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoiſſance du règne univerſel de la nature.

APRÈS la découverte de ces rapports ſi imprévus, ſi majeſtueux, entre les plus petites & les plus grandes choſes quelles connoiſſances oſerions-nous dédaigner ? En ſavons-nous aſſez pour mépriſer ce que nous ne ſavons pas ? Bien loin d'étouffer la curioſité, ne ſemble-t-il pas, au contraire, que l'Être Suprême ait voulu la réveiller par des découvertes ſingulières ; qu'aucune analogie n'avoit annoncées.

MAIS de combien d'erreurs eſt aſſiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous oſions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aſpirer, puiſqu'il n'en eſt point ſans mélange. La véritable ſageſſe, au contraire, conſiſte ſeulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

TOUS les reproches que l'on fait à la philoſophie, attaquent l'eſprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature qui nous a fait tels que nous ſommes. Les philoſophes étoient des hommes, ils ſe ſont trompés. Doit-on s'en étonner : plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous, ſongeons que c'eſt à leurs erreurs multipliées que nous devons la poſſeſſion des vérités dont nous jouiſſons. Il falloit épuiſer les combinaiſons de tous ces divers ſyſtêmes, la plupart ſi répréhenſibles & ſi outrés, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Mille routes conduiſent à l'erreur; une ſeule mene à la vérité. Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit mépris ſi ſouvent ſur celle-ci, & qu'elle ait été découverte ſi tard ?

L'ESPRIT humain étoit trop borné pour embraſſer d'abord la totalité des choſes. Chacun de ces philoſophes ne voyoit qu'une face, ceux-là raſſembloient les motifs de douter : ceux-ci réduiſoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit ſon principe favori, ſon objet dominant, auquel il rapportoit toutes ſes idées. Les uns faiſoient entrer la vertu dans la compoſition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres ſe propoſoient la vertu même, comme leur unique objet, & ſe flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la ſolitude & la pauvreté comme l'aſyle des mœurs : d'autres uſoient des richeſſes comme d'un inſtrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les aſſemblées publiques pour rendre leur ſageſſe utile aux Rois & aux peuples. Un ſeul homme n'eſt pas tous : un ſeul eſprit, un ſeul ſyſtême n'enferme pas toute la ſcience; c'eſt par la comparaiſon des extrêmes que l'on ſaiſit enfin le juſte milieu; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entre-détruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages ſe diſſipent & la lumiere de l'évidence ſe leve.

JE ne diſſimulerai cependant pas que les ſciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La métaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits; &, non moins utile peut-être,

elle n'a fait que nous dévélopper leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or, & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroissoient plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion : on disputoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie ; mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'ESPRIT de systême qui s'est long-temps attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer, devroit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, & parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos connoissances ; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

LA plupart des sciences ont été faites au hazard ; chaque auteur a suivi l'idée qui le dominoit, souvent sans savoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres seront extraits & refondus, conformément à un certain systême qu'on se sera formé ; alors les esprits ne feront plus de pas inutiles hors de la route & souvent en arrière. Mais quel est le génie en état

d'embraſſer toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes-nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'hiſtoire des Lettres.

LE temple des ſciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiècles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les ſur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'inſtant rapide où nous aurons vécu, ſoit digne d'être marqué dans ſon hiſtoire.

POUR bien juger de l'élévation d'un philoſophe ou d'un homme de lettres au-deſſus du commun des hommes, il ne faut que conſidérer le ſort de leurs penſées : celles de l'un, utiles à la ſociété générale, ſont immortelles, & conſacrées à l'admiration de tous les ſiècles ; tandis que les autres voient diſparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.

JE ne parlerai point de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les ſciences qu'on appelloit occultes ; elles n'ont ſervi qu'à prouver que la curioſité eſt un penchant invincible ; & quand les vraies ſciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en uſurpoient ſi honteuſement le nom, nous leur devrions déja beaucoup.

ON nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porta, non ſur les ſavans, mais ſur les ſophiſtes, non ſur les ſciences, mais ſur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter, & il cenſuroit avec juſtice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir. La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.

affectation. Socrate eſt ici témoin contre lui-même ; le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance. Les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices ; elles ne ſont pas toutes nées de l'orgueil humain : déclamation vaine , qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'hiſtoire s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conſpirateurs. Je réponds qu'elle ſeroit l'hiſtoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; ſi les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus beſoin, ni de Juges, ni de Magiſtrats, ni de ſoldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur reſteroit que les ſciences & les arts. La contemplation des choſes naturelles, l'exercice de l'eſprit, ſont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir, il eſt vrai ; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiſte ; j'avoue que ſon travail eſt de première néceſſité : mais ſous prétexte que le pain eſt néceſſaire , faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ? Et parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix , le laboureur ſera-t-il élevé au-deſſus du Magiſtrat ou du Miniſtre ? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je demandrai à mon tour ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoitre l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre , quel courage ne faut-il pas pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton , un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux ſciences d'être nuiſibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raiſonnement qui nous a été donné pour guide ; les ſciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens,

tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première ſcience de l'homme ; les obſervations de la nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes ! Quoi, les miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir ; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible : il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les ſciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des ſciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées dans cette prétendue objection : le géomètre, l'aſtronome, le phyſicien ne ſont pas ſuſpects aſſurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'eſt un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, ſans le bien connoître. Quoique cette queſtion doive être regardée comme étrangère à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire que tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux ; de ſiècle en ſiècle on

n'a jamais ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaiſſoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe ſont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne ſe croyoient nés que pour s'aſſervir, ſe piller & ſe maſſacrer mutuellement. Tels étoient ces ſiècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne ſuffiſoit ni à la nourriture, ni au travail de ſes habitans; les ſujets devenoient à charge à l'État; ſi-tôt qu'ils étoient déſarmés, il falloit les ramener à la guerre pour ſe ſoulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruiſirent l'empire Romain, & qui déſolerent le neuvième ſiècle, n'avoient d'autres ſources que la misère d'un peuple oiſif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimère de la politique, & qui eſt impoſſible dans les grands états, le luxe ſeul peut nourrir & occuper les ſujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur induſtrie ſert autant que leur courage. Le travail du pauvre eſt payé du ſuperflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuſe, parce qu'il faut que les hommes abuſent de tout; il fait l'eſpoir, l'émulation & la ſubſiſtance d'un million de citoyens, qui languiroient ſans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel eſt en France l'état de la capitale. Parcourez les provinces : les proportions y ſont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le néceſſaire commode aſſez rare, l'artiſan & le laboureur, c'eſt-à-dire le corps de la nation, borné à la ſimple exiſtence : en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les arts amolliſſent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que

l'ancienne Égypte, les Chinois & les Italiens modernes. Quelle injuſtice d'en accuſer les ſciences! Il ſeroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrières & les plus ſavantes.

DES barbares ont fait de grandes conquêtes; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique, que les arts & les ſciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans replique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'AJOUTERAI que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité : mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire : l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

QUE quelques nations, au ſein de l'ignorance, aient eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulières, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les contrées ſavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature? L'Amé-

rique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre, abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'ADMIRE les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scevola; j'admirerai plus encore un État puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne feront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

CINCINNATUS vainqueur retournoit à ſa charrue : dans un ſiècle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié, plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux, ruſtique ou barbare, que j'admire en frémiſſant, j'adore une vertu éclairée, heureuſe & bienfaiſante; l'idée de mon exiſtence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

QUI pourroit être aſſez aveugle ou aſſez injuſte pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau ſpectacle de la nature, c'eſt l'union de la vertu & du bonheur; les ſciences & les arts peuvent ſeuls élever la raiſon à cet accord ſublime. C'eſt de leur ſecours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les paſſions, des lumières pour diſſiper leurs preſtiges, de l'élévation pour apprécier leurs petiteſſes, des attraits enfin & des dédommagemens pour ſe diſtraire de leurs ſéductions.

ON a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (25). Les

(25) Conſidération ſur les Mœurs.

ſciences, dont le premier objet eſt l'exercice & la perfection du raiſonnement, ſont donc les guides les plus aſſurés des mœurs. L'innocence ſans principes & ſans lumières, n'eſt qu'une qualité de tempérament, auſſi fragile que lui. La ſageſſe éclairée connoît ſes ennemis & ſes forces. Au moyen de ſon point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle fait tour-à-tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elle s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les arts du monde : que reſte-t-il ? Les exercices du corps & les paſſions. L'eſprit n'eſt plus qu'un agent matériel, ou l'inſtrument du vice. On ne ſe délivre de ſes paſſions que par des goûts : les arts ſont néceſſaires à une nation heureuſe : s'ils ſont l'occaſion de quelques déſordres, n'en accuſons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuſe-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous : nous devons, à leurs ſéductions utiles, l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, ſi elles n'euſſent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La ſculpture, la peinture flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent les vertus & les talens ; elles ſont des ſources vivantes de l'émulation : Céſar verſoit des larmes en contemplant la ſtatue d'Alexandre.

L'harmonie a ſur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus, elle ſuſpend la penſée, elle calme nos agitations & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préſide aux plaiſirs.

Ne ſemble-t-il pas que la divine poéſie ait dérobé le feu du

Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévère de la vérité, elle fait sourire la sagesse; les chefs-d'œuvre du théatre doivent être considérés comme de savantes expériences du cœur humain.

C'EST aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui sont les charmes de la société; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scene du monde, & multiplié les bienfaits de la nature.

RÉPONSE
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
AU DISCOURS PRÉCÉDENT.

Ne, dum tacemus, non verecundiæ, ſed diffidentiæ cauſâ, tacere videamur.
CYPRIAN. CONTRA DEMET.

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuſe de mes diſputes des lecteurs oiſifs, qui ſe ſoucient très-peu de la vérité; mais la manière dont on vient de l'attaquer, me force à prendre ſa défenſe encore une fois, afin que mon ſilence ne ſoit pas pris, par la multitude, pour un aveu, ni pour un dédain par les philoſophes.

IL faut me répéter; je le ſens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les ſages diront : cet homme n'a pas beſoin de chercher ſans ceſſe de nouvelles raiſons; c'eſt une preuve de la ſolidité des ſiennes (26).

(26) Il y a des vérités très-certaines, qui au premier coup-d'œil paroiſſent des abſurdités, & qui paſſeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le ſoleil eſt plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, il ſe moquera de vous. Il en eſt ainſi du ſentiment que je ſoutiens. Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philoſophes ſe hâtent moins; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parm ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes ſes faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

COMME ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſitions que j'ai ſoutenues, & que je ſoutiendrai auſſi long-temps que je ne conſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les ſciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons maintenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs (27).

SI des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui ſont faits pour guider les autres. Socrate, ſavant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux nations; les méchans en tirent beaucoup de choſes

(27) *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce philoſophe célèbre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois ſublime, reſpire partout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame. La vertu n'eſt pas toujours douce ; elle ſait s'armer à propos de ſévérité contre le vice ; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juſte au méchant ne ſait point pardonner.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon collègue Charillus : *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſait pas être terrible aux méchans* ? Brutus n'étoit point un homme doux : Qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

nuiſibles : les bons en tirent peu d'avantages. Si nul autre que Socrate ne ſe fût piqué de philoſophie à Athènes, le ſang d'un juſte n'eût point crié vengeance contre la patrie des ſciences & des arts (28).

C'EST une queſtion à examiner, s'il ſeroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet ; mais c'eſt une folie de prétendre que les chimères de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des philoſophes puiſſent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoiſſances, ſavoir & philoſophie ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A meſure que le goût de ces niaiſeries s'étend chez une nation, elle perd celui des ſolides vertus ; car il en coûte moins pour ſe diſtinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on eſt diſpenſé d'être homme de bien, pourvu qu'on ſoit un homme agréable.

PLUS l'intérieur ſe corrompt & plus l'extérieur ſe compoſe (29) :

(28) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit préciſément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les artiſtes, l'autre pour les orateurs, le troiſième pour les poëtes, tous pour la prétendue cauſe des Dieux. Les poëtes, les artiſtes, les fanatiques, les rhéteurs triomphèrent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiècle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

(29) Je n'aſſiſte jamais à la repréſentation d'une comédie de Molière, que je n'admire la délicateſſe des ſpectateurs. Un mot un peu libre, une expreſſion plutôt groſſière qu'obſcène, tout bleſſe leurs chaſtes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne ſoient toujours les plus ſcandaliſés. Cependant ſi l'on comparoit les mœurs du ſiècle de Molière avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le réſultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination eſt une fois ſalie, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe. Le goût naît encore de la même ſource. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il eſt naturel que ceux qui s'en occupent réfléchiſſent ſur les moyens de plaire; & ce ſont ces réflexions, qui à la longue forment le ſtyle, épurent le goût & répandent par-tout les graces de l'urbanité. Toutes ces choſes feront, ſi l'on veut, le ſupplément de la vertu; mais jamais on ne pourra dire qu'elles ſoient la vertu, & rarement elles s'aſſocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui ſe rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne ſonge qu'à ſe rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun ſoin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

LA vanité & l'oiſiveté, qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du luxe (30) : toutes ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

SI l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

LES premiers hommes furent très-ignorans. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes?

(30) On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même manière de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais, par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes claſſiques vers le milieu du ſiècle dernier.

A travers l'obſcurité des anciens temps & la ruſticité des anciens peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entre eux de fort grandes vertus, ſur-tout une ſévérité de mœurs qui eſt une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hoſpitalité, la juſtice, & ce qui eſt très-important, une grande horreur pour la débauche (31), mère féconde de tous les autres vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

ELLE n'eſt pas non plus toujours ſa compagne; car pluſieurs

(31) Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes; je conſens qu'elles m'honorent de l'épithète de pédant, ſi redoutée de tous nos galans philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordre dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous; mais elles dédaignent, des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainſi elles ne font que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu baſſe & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme qui oſeroit s'en piquer; tandis que chez les payens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Eſpagne, & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de ſa vertu: c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes: c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

Je me ſouviens d'avoir lu quelque part une aſſez bonne réponſe du poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que, dans une de ſes tragédies, Cléomène s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon amante, au lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. Quand je ſuis auprès d'une belle, lui diſoit le jeune Lord, je ſais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui repliqua Dryden; mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros?

peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme (32).

On n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les peuples ſavans ont été corrompus, & c'eſt déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaiſons de peuple à peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on eſt beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en ſuivant l'hiſtoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or, le réſultat de cet examen eſt que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de ſon ignorance ; & qu'à meſure qu'il eſt devenu ſavant, artiſte & philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il eſt redeſcendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuſes qui ſont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : c'eſt que tous les peuples barbares, ceux mêmes qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples ſavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble, & qu'il ne faut plus eſpérer de remèdes.

Tel eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppoſe.

» Les hommes ſont méchans naturellement ; ils ont été tels

(32) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant, je ne ſais combien de fort ſavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance engendre néceſſairement la vertu ? Ces manières d'augmenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philoſophes doivent raiſonner d'autre ſorte.

» avant la formation des sociétés; & par-tout où les sciences » n'ont pas porté leur flambeau, les peuples abandonnés aux » seules *facultés de l'instinct*, réduits avec les lions & les ours à » une vie purement animale, sont demeurés plongés dans la » barbarie & dans la misère.

» La Grèce seule, dans les anciens temps, pensa & *s'éleva* » *par l'esprit* à tout ce qui peut rendre un peuple recommanda- » ble. Des philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des » loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre & ignorante par institution & » par choix; mais ses loix avoient de grands défauts, ses citoyens » un grand penchant à se laisser corrompre; sa gloire fut peu » solide, & elle perdit bientôt ses institutions, ses loix & ses mœurs.

» Athènes & Rome dégénérerent aussi. L'une céda à la fortune » de la Macédoine; l'autre succomba sous sa propre grandeur, » parce que les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour » gouverner le monde. S'il est arrivé quelquefois que la gloire » des grands empires n'ait pas duré long-temps avec celle des » lettres, c'est qu'elle étoit à son comble lorsque les lettres y ont » été cultivées, & que c'est le sort des choses humaines de ne » pas durer long-temps dans le même état. En accordant donc » que l'altération des loix & des mœurs ait influé sur ces grands » événemens, on ne sera point forcé de convenir que les sciences » & les arts y aient contribué : & l'on peut observer au contraire » que le progrès & la décadence des lettres est toujours en pro- » portion avec la fortune & l'abaissement des empires.

» Cette vérité se confirme par l'expérience des derniers temps, » où l'on voit dans une monarchie vaste & puissante la prospérité » de l'état, la culture des sciences & des arts, & la vertu guer- » rière concourir à la fois à la gloire & à la grandeur de l'empire.

» Nos mœurs sont les meilleures qu'on puisse avoir; plusieurs vi- » ces ont été proscrits parmi nous; ceux qui nous restent appar- » tiennent à l'humanité, & les sciences n'y ont nulle part.

» Le luxe n'a rien non plus de commun avec elles; ainſi les » déſordres qu'il peut cauſer ne doivent point leur être attribués. » D'ailleurs le luxe eſt néceſſaire dans les grands États; il y fait » plus de bien que de mal; il eſt utile pour occuper les citoyens » oiſifs & donner du pain aux pauvres.

» La politeſſe doit être plutôt comptée au nombre des vertus » qu'au nombre des vices : elle empêche les hommes de ſe mon- » trer tels qu'ils ſont; précaution très-néceſſaire pour les rendre » ſupportables les uns aux autres.

» Les ſciences ont rarement atteint le but qu'elles ſe propo- » ſent; mais au moins elles y viſent.. On avance à pas lents dans » la connoiſſance de la vérité; ce qui n'empêche pas que l'on n'y » faſſe quelque progrès.

» Enfin quand il ſeroit vrai que les ſciences & les arts amol- » liſſent le courage, les biens infinis qu'ils nous procurent ne ſe- » roient-ils pas encore préférables à cette vertu barbare & fa- » rouche qui fait frémir l'humanité? " Je paſſe l'inutile & pom-peuſe revue de ces biens : & pour commencer ſur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare, une fois pour toutes, que ſi quelque choſe peut compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les ſciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

Je pourrois ſans beaucoup de riſque ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on puiſſe tirer, contre mon ſentiment, quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

En effet, 1. Si les hommes ſont méchans par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les ſciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si

2. Si les ſciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de bien employé. Et quand il ſeroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux ſeroient encore auſſi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de ſuivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits juſqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la conſidérer comme le pire état où nous puiſſions tomber; car il vaudroit encore mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. La Grèce fut redevable de ſes mœurs & de ſes loix à des philoſophes & à des légiſlateurs. Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il eſt bon qu'il y ait des philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de ſorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples ſavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres eſt toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs ſont les meilleures que de méchans hommes comme nous puiſſent avoir. Cela peut être. Nous avons proſcrit pluſieurs vices; je n'en diſconviens pas. Je n'accuſe point les hommes de ce ſiècle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils ſont ſeulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui ſuppoſent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres. Mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (33). Il occupe les citoyens oiſifs. Et pourquoi y a-t-il des

(33) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes; l'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes, pour fournir à leurs ſuperfluités, eſt perdu pour la ſub-

citoyens oisifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misère ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. JE vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des États, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaie des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaie.

CECI peut montrer combien il me seroit aisé de détourner, en ma faveur, la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

ON avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (34). Ceci n'est pas une assertion de légère importance; il me semble qu'elle eût bien

sistance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

[34] Cette note est pour les philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes frippons, menteurs, qu'on appelle esclaves; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traitres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu.

J'AI dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & savans, puisque des philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette manière de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là. *A côté des Miltiade & des Thémistocle on trouvoit*, me dit-on, *les Aristide & les Socrate*. A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate & Platon, qui étoient des philo-

ſophes, vivoient dans un autre; quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philoſophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déja renoncé à ſa vertu & vendu ſa liberté.

LA *ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philoſophie conduiſoit à la gloire.* Il eſt vrai : la philoſophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette concluſion. *Les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme.* Les ſciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adverſaires; mais il n'y a pas moyen de leur paſſer ces ſophiſmes.

EXAMINONS encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai philoſophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement pour ſatisfaire leur molleſſe ou leur ambition, & qui oſent nourrir leur oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais eſt-ce parmi ces gens groſſiers qu'on ira chercher le bonheur?* On l'y chercheroit beaucoup plus raiſonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du genre humain compoſé de cuiſiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres & de muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre eſt quelquefois un devoir, & n'eſt point faite pour être un métier. Tout homme doit être ſoldat pour la défenſe de ſa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; & mourir en ſervant la patrie, eſt un em-

ploi trop beau pour le confier à des mercénaires. ***Faut - il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?*** Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. ***Érigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre?*** Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont sur-tout des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. ***Je ne vois-là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.*** Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : » Je ne vois-là que » d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. » L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & lan» guir. " ***Otez les arts du monde,*** nous dit-on ailleurs, ***que reste-t-il? Les exercices du corps & les passions.*** Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! ***Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.*** C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'EMBARRAS de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne

voudroient-ils point que les fiennes ne l'euffent jamais été? C'eft une terrible chofe qu'au milieu de cette fameufe Grèce, qui ne devoit fa vertu qu'à la philofophie, l'état où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps, ait été précifément celui où il n'y avoit point de philofophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été propofées en exemple à toute la Grèce; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte; toute la Grèce étoit efclave, Sparte feule étoit encore libre : cela eft défolant. Mais enfin la fière Sparte perdit fes mœurs & fa liberté, comme les avoit perdues la favante Athènes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

ENCORE deux obfervations fur Sparte, & je paffe à autre chofe; voici la première. *Après avoir été plufieurs fois fur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il eft vrai; & il eft furprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puifque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit fe défendre que par la fupériorité de fuccès.* Athènes eût dû vraincre par toutes fortes de raifons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, & plufieurs peuples étoient fes tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, fur-tout par fa pofition, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de défoler plufieurs fois le Péloponèfe, & qui devoit feul lui affurer l'empire de la Grèce. C'étoit un port vafte & commode; c'étoit une marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce ruftre de Thémiftocle qui ne favoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être furpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin fuccombé. Mais quoique la guerre du Péloponèfe, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, & qu'elle ait furtout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur fage légiflateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté fur les reffources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plufieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de favoir ces chofes-là, & d'être forcé de les dire.

L'AUTRE obfervation ne fera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre fous les yeux du lecteur.

Je ſuppoſe que tous les États dont la Grèce étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célèbre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous ſeroit indifférent, par conſéquent, qu'elles euſſent exiſté ou non. Les nombreux ſyſtêmes de philoſophie, qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs d'œuvre d'éloquence & de poéſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiècles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour la poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence; le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

SUPPOSONS à notre tour qu'un Lacédémonien, pénétré de la force de ces raiſons, eût voulu les expoſer à ſes compatriotes; & tâchons d'imaginer le diſcours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

„ CITOYENS, ouvrez les yeux ſur votre aveuglement. Je vois „ avec douleur que vous ne travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à „ exercer votre courage & maintenir votre liberté; & cependant „ vous oubliez le devoir plus important d'amuſer les oiſifs des „ races futures. Dites-moi; à quoi peut être bonne la vertu, ſi ce „ n'eſt à faire du bruit dans le monde ? Que vous aura ſervi d'être „ gens de bien, quand perſonne ne parlera de vous ? Qu'impor- „ tera aux ſiècles à venir que vous vous ſoyez dévoués à la mort „ aux Termopiles pour le ſalut des Athéniens, ſi vous ne laiſſez, „ comme eux, ni ſyſtêmes de philoſophie, ni vers, ni comédies, ni „ ſtatues (35)? Hâtez-vous donc d'abandonner des loix qui ne

[35] Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence

„ sont bonnes qu'à vous rendre heureux; ne songez qu'à faire beau-„ coup parler de vous quand vous ne serez plus; n'oubliez jamais „ que si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de „ l'être."

VOILA, je pense, à peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Éphores l'eussent laissé achever.

CE n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siècles; *tandis que les autres voient disparoître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

IL

& de goût; il embellit Athènes d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux & de chefs-d'œuvre dans tous les arts. Aussi Dieu sait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reste encore à savoir si Périclès a été un bon magistrat; car dans la conduite des États, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponèse, qui fut la ruine de la république, je ne rechercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé; si Périclès fut justement ou injustement accusé de malversation; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la première fonction du Magistrat & du Souverain. Car le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

Il eſt aiſé de s'imaginer que faiſant ſi peu de cas de Sparte, on ne montre guères plus d'eſtime pour les anciens Romains. *On conſent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (36) : cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius mépriſoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'hiſtoire Romaine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eue à s'enrichir ces magiſtrats, ces guerriers vénérables qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté (37). Quant au courage, ne ſait-on pas que la lâcheté ne ſauroit entendre raiſon, & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats*

[36] Je vois la plupart des eſprits de mon temps faire les ingénieux à obſcurcir la gloire des belles & généreuſes actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occaſions & des cauſes vaines. Grande ſubtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraiſemblablement cinquante vicieuſes intentions. Dieu ſait, à qui les veut étendre, quelle diverſité d'images ne ſouffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieuſement que lourdement, & groſſiérement, les ingénieux, avec leur médiſance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauſſer. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le conſentement des ſages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonſtances. Et il faut croire que les efforts de notre invention ſont bien au-deſſous de leur mérite. C'eſt l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il ſe puiſſe. Et ne meſſiéroit pas quand la paſſion nous tranſporteroit à la faveur de ſi ſaintes formes. Ce n'eſt pas Rouſſeau qui dit tout cela, c'eſt Montaigne.

[37] Curius refuſant les préſens des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or, qui aſſervit les pauvres aux riches; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour, ſans cela ils ſeroient néceſſairement les maitres.

aux petites vertus des petites républiques. Voilà une phrafe qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibère ou de Cathérine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient fouvent employé de femblables.

Il feroit difficile d'imaginer qu'il fallût mefurer la morale avec un inftrument d'arpenteur. Cependant on ne fauroit dire que l'étendue des États foit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces chofes ; je ne fais fi cette proportion ne feroit point inverfe. Voilà une importante queftion à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécife, malgré le ton, plus méprifant que philofophique, avec lequel elle eft ici tranchée en deux mots.

C'ÉTOIT, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans fa famille, il déclama toute fa vie, combattit & mourut fans avoir rien fait d'utile pour fa patrie.* Je ne fais s'il n'a rien fait pour fa patrie ; mais je fais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le fpectacle & le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais exifté : il a appris à ceux qui aiment fincérement le véritable honneur, à favoir réfifter aux vices de leur fiècle, & à détefter cette horrible maxime de gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iroient loin fans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos defcendans apprendront un jour que dans ce fiècle de fages & de philofophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu fouiller fa grande ame des crimes de fes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un fcélérat avec Céfar & les autres brigands de fon temps.

On vient de voir comment nos philofophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philofophes. *Ecce fpectaculum dignum ad quod refpiciet, intentus operi fuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compofitus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, fi convertere animum velit, quàm ut fpectet Catonem, jam partibus non femel fractis, nihilominùs inter ruinas publicas erectum.*

VOICI ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scévola.* C'eſt quelque choſe dans le ſiècle où nous ſommes. *Mais j'admirerai encore plus un État puiſſant & bien gouverné.* Un État puiſſant, bien gouverné! & moi auſſi, vraiment. *Où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.* J'entends, il eſt plus commode de vivre dans une conſtitution de choſes où chacun ſoit diſpenſé d'être homme de bien. Mais ſi les Citoyens de cet État qu'on admire, ſe trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils euſſent la force de faire leur devoir, ſeroit-ce donc une raiſon de les admirer moins?

PRENONS l'exemple qui révolte le plus notre ſiècle, & examinons la conduite de Brutus ſouverain Magiſtrat, faiſant mourir ſes enfans, qui avoient conſpiré contre l'État, dans un moment critique, où il ne falloit preſque rien pour le renverſer. Il eſt certain que, s'il leur eût fait grace, ſon collègue eût infailliblement ſauvé tous les autres complices, & que la république étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on? Puiſque cela eſt ſi indifférent, ſuppoſons donc qu'elle eût ſubſiſté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainſi: „ Conſul, pour-„ quoi me fais-tu mourir? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie? Ne „ ſuis-je pas auſſi ton enfant? " Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

BRUTUS, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le conſulat plutôt que de faire périr ſes enfans. Et moi je dis que tout Magiſtrat qui, dans une circonſtance auſſi périlleuſe, abandonne le ſoin de la patrie, & abdique la magiſtrature, eſt un traître qui mérite la mort.

IL n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hâche des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

QUOIQU'ON ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers temps

de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfère aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que ſous le règne de Tite il n'y avoit que lui ſeul d'homme de bien (38). J'oublierai, ſi l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne ſaurois oublier, c'eſt que la vertu étoit honorée des uns & mépriſée des autres, & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui ſauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reſte, que ceci ſoit particulier à Rome. Il fut un temps, où la république d'Athènes étoit aſſez riche, pour dépenſer des ſommes immenſes à ſes ſpectacles, & pour payer très-chérement les auteurs, les comédiens, & même les ſpectateurs : ce même temps fut celui où il ne ſe trouva point d'argent pour défendre l'État contre les entrepriſes de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de ſuivre les raiſonnemens qu'on juge à propos de faire à ce ſujet. Je remarquerai ſeulement que c'eſt un avantage peu honorable que celui qu'on ſe procure, non en réfutant les raiſons de ſon adverſaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne ſuivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire ſur le luxe, ſur la politeſſe, ſur l'admirable éducation de nos enfans (39), ſur les meilleures méthodes pour

(38) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres ; & il ne devint homme de bien que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam ſub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

(39) Il ne faut pas demander ſi les pères & les maîtres ſeront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet, quel affreux déſordre, quelle indécence ne ſeroit-ce point ſi ces enfans ſi bien élevés venoient à dédaigner

étendre nos connoiſſances, ſur l'utilité des ſciences & l'agrément des beaux-arts, & ſur d'autres points dont pluſieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir beſoin d'éclairciſſement. Il faut bien que je me borne à des paraphraſes, dans l'impoſſibilité de ſuivre des raiſonnemens dont je n'ai pu ſaiſir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, ſont des exceptions ſingulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences.* Fort bien, mais toutes les nations ſavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela eſt ſans exception : paſſons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainſi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y paſſe, on nous fait conclure que les peuples en ſont chargés de vices : c'eſt ſi nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette concluſion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever, ſur la frontière du pays, une potence où je ferois pendre, ſans rémiſſion, le premier Européen qui oſeroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en ſortir (40).

tant de jolies choſes, & à préférer tout de bon la vertu au ſavoir ? Ceci me rappelle la réponſe d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon élève. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

[40] On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en ſort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne : il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'eſt à la loi de le prévenir ; & il vaut encore mieux qu'il ſoit pendu que méchant.

L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpèce humaine. Sur-tout depuis que les Européens y ſont. *On comptera cent peuples barbares ou ſauvages dans l'ignorance pour un ſeul vertueux.* Soit : on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les ſciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des poiſons, elle nourrit des monſtres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire auſſi, *n'eſt point oiſive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des ſatyres, des vers, elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire ſi fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des bouſſoles, puiſſent commettre des injuſtices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans? Il marque ſeulement leur ruſe & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & ſubtil peut tenir de ſon induſtrie les ſuccès qu'un brave homme n'attend que de ſa valeur. Parlons ſans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez ſubjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahiſons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens ſur des charbons ardens pour avoir ſes tréſors, tançant un de ſes Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui diſant fiérèment : & moi, ſuis-je ſur des roſes?

Dire que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes; elles naiſſent du loiſir; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Je n'entends point cette diſtinction de l'oiſiveté & du loiſir. Mais je ſais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun ſens honnête, dont ce mot *loiſir* puiſſe être ſuſceptible. *Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiſte.* Pas plus

que l'enfant qui élève un château de cartes; mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paiſſent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entredévorer dans les villes. Il eſt vrai que tels que je les demande, ils reſſembleroient beaucoup à des bêtes, & que tels qu'ils ſont, ils reſſemblent beaucoup à des hommes.

L'ÉTAT d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin. Tout eſt danger alors pour notre fragilité. La mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds: lorſqu'on craint tout & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que conſidérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomiſtes ſur leur ſanté, pour ſavoir ſi les connoiſſances ſervent à nous raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille ſi elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une geniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon? C'eſt préciſément ce que je demande.

IL ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je demanderai, à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?*

LEIBNITZ & Newton ſont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charrue? Je connois aſſez l'empire de la cupidité pour ſavoir que tout nous

porte aux professions lucratives : voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premières lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

LES bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premiérement, les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides, que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelqu'homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

ON prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauve-garde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat;* ils aiment mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi (41). *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée sur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.*

[41] Il me passe par la tête un nouveau projet de défense; je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes : d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée si on les trouve bonnes.

rie. Que de chofes n'aurois-je point à répondre! Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en feroit pas entendu : mais il lui enfeigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces chofes s'appelle vertu. La feconde, que c'eft nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Perfes enfeignoient la pratique. Voyez mon Difcours, *page 24*.

TOUS *les reproches qu'on fait à la philofophie, attaquent l'efprit humain.* J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous fommes.* S'il nous a faits philofophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les philofophes étoient des hommes ; ils fe font trompés ; doit-on s'en étonner?* C'eft quand ils ne fe tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philofophons plus..... *Mille routes conduifent à l'erreur, une feule mène à la vérité.* Voilà précifément ce que je difois. *Faut-il être furpris qu'on fe foit mépris fi fouvent fur celle-ci & qu'elle ait été découverte fi tard?* Ah! nous l'avons donc trouvé à la fin.

ON *nous oppofe un jugement de Socrate, qui porte, non fur les favans, mais fur les Sophiftes; non fur les fciences, mais fur l'abus qu'on en peut faire.* Que peut demander de plus celui qui foutient, que toutes nos fciences ne font qu'abus, & tous nos favans que de vrais Sophiftes? *Socrate étoit chef d'une fecte qui enfeignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, fi je croyois qu'il eût eu la fotte vanité de vouloir être chef de fecte. *Et il cenfuroit avec juftice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout favoir.* C'eft-à-dire, l'orgueil de tout les favans. *La vraie fcience eft bien éloignée de cette affectation.* Il eft vrai : mais c'eft de la nôtre que je parle. *Socrate eft ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroit difficile à entendre. *Le plus favant des Grecs ne rougiffoit point de fon ignorance.* Le plus favant des Grecs ne favoit rien, de fon

propre aveu; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne sais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. *Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu à ce temps, le luxe, quoique souvent en règne, avoit du moins été regardé dans tous les âges, comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir affaire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques & tous les livres, de détruire les collèges & académies; & je dois ajouter ici que je ne

propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens; mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

JE me lasse, & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs (42) se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous; mais je crois avoir montré par ceux que j'ai choisis (43) pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'AI tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours, dont elle n'a pas besoin.

QU'IL me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence, & que l'amertume de mes invectives contre les vices, dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.

(42) Il n'y pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(43) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute; car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la nouvelle réfutation de ſon Diſcours, par un Académicien de Dijon (44).

JE viens, Monſieur, de voir une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de ce Diſcours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refuſé ſon ſuffrage ;* & je penſois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaiſſer juſqu'à être l'éditeur de mon Diſcours, l'académicien, qui lui refuſa ſon ſuffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

VOILA donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adverſaires, & qui trouve très-mauvais que ſes collègues m'aient honoré du prix ; j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je ſuſſe que les Académies n'adoptent point les ſentimens des auteurs qu'elles couronnent, & que le prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir ſoutenu la meilleure cauſe ; mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me ſuppoſant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartia-

[44] L'ouvrage auquel répond M. Rouſſeau, eſt une brochure *in-8°*, en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes eſt le Diſcours de M. Rouſſeau, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre eſt une réfutation de ce Diſcours. On y a joint des apoſtilles critiques, & une réplique à la réponſe faite par M. Rouſſeau à M. Gautier. Cette réplique, ainſi que la nouvelle réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être inſérées dans le recueil des *Œuvres de M. Rouſſeau.*

lité dont les ſavans ne ſe piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais ſi j'ai été ſurpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le ſuis pas moins de l'indiſcrétion de mes adverſaires : comment oſent-ils témoigner publiquement leur mauvaiſe humeur ſur l'honneur que j'ai reçu ? Comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cauſe ? Qu'ils ne ſe flattent pas que perſonne prenne le change ſur le ſujet de leur chagrin : ce n'eſt pas parce que mon Diſcours eſt mal fait qu'ils ſont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'auſſi mauvais, & ils ne diſent mot ; c'eſt par une autre raiſon qui touche de plus près à leur métier, & qui n'eſt pas difficile à voir. Je ſavois bien que les ſciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injuſtes & jaloux, & leur faiſoient tout ſacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela ſe faiſoit avec un peu plus de décence & d'adreſſe : je voyois que les gens de lettres parloient ſans ceſſe d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit ſous la ſauve-garde ſacrée de ces beaux mots qu'ils ſe livroient impunément à leurs paſſions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils euſſent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Par-tout ailleurs, c'eſt la gloire des juges de prononcer ſelon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux ſciences de faire, à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là !

J'ose le dire, l'Académie de Dijon, en faiſant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la ſienne : un jour à venir les adverſaires de ma cauſe tireront avantage de ce jugement, pour prouver que la culture des lettres peut s'aſſocier avec l'équité & le déſintéreſſement. Alors les partiſans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui ſemble fait contre nous ; mais ſouvenez-vous du ſcandale que ce jugement cauſa dans le temps parmi la foule des gens de lettres, & de la manière dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juſte conſéquence ſur leurs maximes.

Ce n'eſt pas, à mon avis, une moindre imprudence de ſe plain-

dre que l'Académie ait proposé son sujet en problême : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'enthousiasme universel qui règne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne sais comment des philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de philosophie, les meilleurs moyens de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire : quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la pièce qui remportera cette année le prix à l'Académie Françoise; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guères difficile, mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant que fera cela à la solution de la question? Rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce Discours est fort beau; mais si l'auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'AI parcouru la nouvelle réfutation; car c'en est encore une; & je ne sais par quelle fatalité les écrits de mes adversaires, qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison : le voici.

JE conviendrai qu'on peut être honnête homme sans talens; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens? Un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas sans doute à un auteur capable d'écrire de cette manière; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

IL n'y auroit guères moyen non plus, à moins que de vouloir être aussi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Molière,

de Voiture, de Regnard, de M. Greffet, ni à l'hiftoire de Nemrod, ni à celle des payfans Picards; car que peut-on dire à un philofophe qui nous affure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que fon fermier de Picardie, qui n'eft pas un docteur, le paie exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas affez d'argent de fa terre? L'auteur eft fi occupé de fes terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! La terre de Jean-Jacques Rouffeau! en vérité je lui confeille de me calomnier (45) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce feroit aux perfonnalités dont cette critique eft remplie; mais comme elles ne font rien à la queftion; je ne m'écarterai point de la conftante maxime que j'ai toujours fuivie, de me renfermer dans le fujet que je traite, fans y mêler rien de perfonnel : le véritable refpect qu'on doit au public eft de lui épargner, non de triftes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs (46), dont on remplit les écrits polémiques, & qui ne font bonnes qu'à fatisfaire une honteufe animofité. On veut que j'aie pris dans Clénard (47) un mot de Cicéron, foit : que j'aie fait des folécifmes, à

(45) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter cette lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonftration, foutenue de très-graves autorités, que ce n'eft point un crime d'avoir une terre : en effet, il fe peut que ce n'en foit pas un pour d'autres; mais c'en feroit un pour moi.

(46) On peut voir dans le Difcours de Lyon un très-beau modèle de la manière dont il convient aux philofophes d'attaquer & de combattre fans perfonnalités & fans invectives. Je me flatte qu'on trouvera auffi dans ma réponfe, qui eft fous preffe, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on eft capable, fans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(47) Si je difois qu'une fi bifarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard eft plus familiere que les Offices de Cicéron, & qui, par conféquent, femble fe porter affez gratuitement pour défenfeur des bonnes lettres; fi j'ajoutois qu'il y a des profeffions, comme, par exemple, la chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent dans la néceffité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue, ce feroit prendre le ton du nouvel adverfaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis

à la bonne heure : que je cultive les belles-lettres & la musique, malgré le mal que j'en pense, j'en conviendrai, si l'on veut; je dois porter, dans un âge plus raisonnable, la peine des amusemens de ma jeunesse; mais enfin, qu'importe tout cela, & au public & à la cause des sciences? Rousseau peut mal parler françois, & que la grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite, & que celle des savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, & je crois toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

JE finirai cette lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-temps débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri.* Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

DE peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux,

répondre, moi, que quand j'ai hazardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déja connu, & qui n'a point de synonyme en françois. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor, cum lingua Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit?

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée; je sais, il est vrai, que la première règle de tous nos Écrivains est d'écrire correctement, &, comme ils disent, de parler françois; c'est qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma première règle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement, ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques : *les peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient, il y a quelques siècles dans un état pire que l'ignorance; je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Les peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle ; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est due aux lettres; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'auteur; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois écrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils sont gens de lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice? J'aurois cru faire injure aux lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des sciences, fait pour animer les grands génies; que le satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des lettres, se livrent indiscrettement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le citoyen de Genève. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un écrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Égyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de propoſer à mes adverſaires, & ſurtout au dernier, cette ſage leçon d'un philoſophe ſur un autre ſujet : ſachez qu'il n'y a point d'objections, qui puiſſent faire autant de tort à votre parti, que les mauvaiſes réponſes ; ſachez que ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.

DÉSAVEU

DE

L'ACADÉMIE DE DIJON,

Au sujet de la réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres ; tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750 ; accompagné d'une réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'ACADÉMIE sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume, ressortissent au tribunal du public. Elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son auteur, plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur, & sans se livrer à ces haines de parti, qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

ILS savent tout le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que, dans une assemblée de gens de lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis. Il paroit par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu académicien de Dijon n'a pas les premières notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre & de ses

fermiers de Picardie, puiſque dans le fait il eſt faux qu'aucun Académicien de Dijon poſſede un pouce de terre dans cette province. L'Académie déſavoue donc formellement l'auteur pſeudonyme, & ſa réfutation attribuée à l'un de ſes membres par une fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le deſſein de celui qui l'a compoſé, il fera toujours honneur au Diſcours de M. Rouſſeau, qui, uſant de la liberté des problêmes, la ſeule voie propre à éclaircir la vérité, a eu aſſez de courage pour en ſoutenir le parti ; & à l'Académie, qui a eu aſſez de bonne foi pour le couronner.

Petit, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon le 22 Juin 1752.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.
PAR
JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

M. DCC. LIII.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année dernière à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité; je n'y voulus prendre aucune part; car cette espèce de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule, qui feroit plus de cas de ses musiciens que de ses philosophes, & chez lequel il faudroit parler de musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'EST par la raison que je viens d'exposer que, quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la musique Françoise dans ma première édition, le respect beaucoup plus grand, & l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

UNE chose presque incroyable si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage, où il n'en peut être question que par rapport à la musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition; ainsi, en la parcourant de sens froid, le lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous avons eu d'excellens poëtes, &

même quelques musiciens qui n'étoient pas sans génie, je crois notre langue peu propre à la poésie, & point du tout à la musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux poëtes mêmes; car quant aux musiciens, chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche, la langue Françoise me paroît celle des philosophes & des sages (48) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'un ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne vueille & ne doive point changer de ton avec le public, que je n'attende rien de lui, & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercénaires & dangereux, qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménagemens, qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses lecteurs; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant, par des raisons solides, le sentiment qu'on leur propose, & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi, de quelque sens qu'on veuille envisager les choses, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées, j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.

(48) C'est le sentiment de l'auteur de la lettre sur les Sourds & les Muets ; sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ses écrits.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, de l'hiſtoire de cet enfant de Siléſie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les docteurs de l'Allemagne s'épuiſerent d'abord en ſavantes diſſertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière choſe dont on s'aviſa fut de vérifier le fait, & il ſe trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un ſemblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre muſique, il ſeroit peut-être bon de s'aſſurer de ſon exiſtence, & d'examiner d'abord, non pas ſi elle eſt d'or, mais ſi nous en avons une.

Les Allemands, les Eſpagnols & les Anglois, ont long-temps prétendu poſſéder une muſique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra nationnaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins ils s'en ſont fait une mieux entendue, de ſacrifier au goût & à la raiſon des préjugés qui rendent ſouvent les nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous ſommes en France dans les ſentimens où ils étoient alors; mais qui nous aſſurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé? Ne ſeroit-il point à propos, pour en bien juger, de mettre une fois la muſique Françoiſe à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve ?

JE n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen ; ce n'eſt pas l'affaire d'une lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les maîtres de l'art, ou plutôt les philoſophes, puſſent diriger leurs recherches : car, diſoit autrefois un ſage, c'eſt au poëte à faire de la poéſie, & au muſicien à faire de la muſique ; mais il n'appartient qu'au philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

TOUTE muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure (49).

QUOIQUE le chant tire ſon principal caractère de la meſure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'HARMONIE ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les nations ; ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie ; ainſi c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une muſique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

ON peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une, qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la muſique appliquée à une telle langue.

[49] Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre, & du rapport des temps, & par *mouvement* celle du degré de vîteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

PREMIÉREMENT, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue ſeroit ſourde, la muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit a exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la muſique ſeroit inſipide & monotone ; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon ; & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa viteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

COMME une telle muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières, mais froides, ſans graces & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports-de-voix & d'autres agrémens poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule ſans le rendre moins plat. La muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion ; & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées ne contiennent que deux ou trois mots, qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'IMPOSSIBILITÉ d'inventer des chants agréables obligeroit les compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie ; & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne muſique, ils imagineroient une muſique ſavante ; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion ; ils croiroient faire de la muſique, & ils ne feroient que du bruit.

UN autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient par-tout

une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en feroit pas ; même jufqu'à la baffe-continue, à l'uniffon de laquelle ils feroient fans façon réciter les baffes-tailles, fauf à couvrir le tout d'une forte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne feroit que notes. *Voces, prætereaque nihil.*

PASSONS maintenant à la mefure, dans le fentiment de laquelle confifte en grande partie la beauté & l'expreffion du chant. La mefure eft à-peu-près à la mélodie ce que la fyntaxe eft au difcours : c'eft elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diftingue les phrafes, & qui donne un fens, une liaifon au tout. Toute mufique dont on ne fent point la mefure, reffemble, fi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceffairement trouver la clef pour en démêler le fens ; mais fi en effet cette mufique n'a pas de mefure fenfible, ce n'eft alors qu'une collection confufe de mots pris au hazard & écrits fans fuite, auxquels le lecteur ne trouve aucun fens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'AI dit que toute mufique nationale tire fon principal caractère de la langue qui lui eft propre, & je dois ajouter que c'eft principalement la profodie de la langue qui conftitue ce caractère. Comme la mufique vocale a précédé de beaucoup l'inftrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre fes tours de chant & fa mefure, & les diverfes mefures de la mufique vocale n'ont pu naître que des diverfes manières, dont on pouvoit fcander le difcours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui eft très-évident dans la mufique Grecque, dont toutes les mefures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des fyllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poéfie étoient fufceptibles. De forte que quoiqu'on puiffe très-bien diftinguer dans le rythme mufical la mefure de la profodie, la mefure du vers, & la mefure du chant, il ne faut pas douter que la mufique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne

ſoit celle où ces trois meſures concourent enſemble le plus parfaitement qu'il eſt poſſible.

Après ces éclairciſſemens, je reviens à mon hypothèſe, & je ſuppoſe que la même langue, dont je viens de parler eût une mauvaiſe proſodie, peu marquée, ſans exactitude & ſans préciſion, que les longues & les breves n'euſſent pas entr'elles en durées, & en nombres des rapports ſimples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier, qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables : il eſt clair que la muſique nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu ſenſible ; que le récitatif ſe ſentiroit ſur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne ſauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes ; qu'on ſeroit contraint d'y changer de meſure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs meſurés tous les mouvemens ſeroient peu naturels & ſans préciſion ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps ſe perdroit entiérement dans l'eſprit du chanteur & de l'auditeur, & qu'enfin la meſure n'étant plus ſenſible, ni ſes retours égaux, elle ne ſeroit aſſujettie qu'au caprice du muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré ; de ſorte qu'il ne ſeroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'est ainſi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein, dans les morceaux où le compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit une contre le goût du chant ; les défauts paſſeroient pour des beautés & les beautés pour des défauts ; les vices ſeroient établis en règles, & pour faire de la muſique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplait à tous les autres.

AUSSI avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable ; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable ; ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

VOILA par quel moyen la musique d'une telle nation se diviseroit en musique vocale & musique instrumentale ; voilà comment, donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent, dans les mêmes morceaux, les acteurs & l'orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mêlange des deux caractères introduiroient, dans la manière d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tourneroient tellement en habitude, que les symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement ; ils feroient forts les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando dolce* (50), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con*

(50) Il n'y a peut-être pas quatre symphonistes François, qui sachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'est fort inutilement qu'ils la sauroient ; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre ?

con brio, n'auroient pas même de ſynonymes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſais combien de petits ornemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution feroit toujours lâche, & que les ſymphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne feroient jamais enſemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſon net & juſte, ni de rien exécuter dans ſon caractère, & les étrangers feroient tout ſurpris qu'à quelques-uns près, un Orcheſtre vanté comme le premier du monde, feroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (51). Il devroit naturellement arriver que de tels muſiciens priſſent en haine la muſique, qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaiſe volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du deſſein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu ſe fier à leur maladreſſe.

D'APRÈS une autre ſuppoſition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet, & ſur-tout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

SI l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure grammaire, je répondrois que c'eſt celle du peuple qui raiſonne le mieux ; & ſi l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure muſique, je dirois que c'eſt celui, dont

[51] Comme on m'a aſſuré qu'il y avoit parmi les ſymphoniſtes de l'Opéra, non-ſeulement de très-bons violons, ce que je confeſſe qu'ils ſont preſque tous pris ſéparément, mais de véritablement honnêtes gens qui ne ſe prêtent point aux cabales de leurs confrères pour mal ſervir le public ; je me hâte d'ajouter ici cette diſtinction, pour réparer, autant qu'il eſt en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déja établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la muſique, c'eſt certainement l'Italienne ; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſément les plus convenables au chant.

ELLE eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes éliſions en rendent la prononciation plus coulante : elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point ; car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & véritablement pittoreſque, dépend moins de la force réelle de ſes termes, que de la diſtance qu'il y a du doux au fort entre les ſons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux ſtrophes du Taſſe.

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci ;
Fuſe tai coſé tutte, e poſcia unille,
Et al foce temprò di lente faci :
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiamma gl' abitator de l'ombre eterne

Il rauco ſuon de la tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì ſcoſſa giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils eſſaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'eſt pas beſoin, pour juger de ceci, d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la dernière ſtrophe n'eſt point ſourde, mais très-ſonore, & qu'elle n'eſt que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées, qui font la rudeſſe de cette ſtrophe, que les *l* qui rendent la première ſi coulante. Au contraire toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous ſommes forcés d'entaſſer des conſonnes de toute eſpèce, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant & contraint ſouvent la muſique d'aller plus lentement, précisément quand le ſens des paroles exigeroit le plus de viteſſe.

Si je voulois m'étendre ſur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inverſions de la langue Italienne ſont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie, que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une phraſe muſicale ſe développe d'une manière plus agréable & plus intéreſſante, quand le ſens du diſcours, long-temps ſuſpendu, ſe réſout ſur le verbe avec la cadence, que quand il ſe développe à meſure, & laiſſe affoiblir ou ſatisfaire ainſi par degré le deſir de l'eſprit; tandis que celui de l'oreille augmente en raiſon contraire juſqu'à la fin de la phraſe. Je vous prouverois encore que l'art des ſuſpenſions & des mots entrecoupés, que l'heureuſe conſtitution de la langue rend ſi familier à la muſique Italienne, eſt entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y ſuppléer que des ſilen-

ces qui ne ſont jamais du chant, & qui, dans ces occaſions, montrent plutôt la pauvreté de la muſique, que les reſſources du muſicien.

IL me reſteroit à parler de l'accent; mais ce point important demande une ſi profonde diſcuſſion qu'il vaut mieux la réſerver à une meilleure main : je vais donc paſſer aux choſes plus eſſentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre muſique en elle-même.

LES Italiens prétendent que notre mélodie eſt plate & ſans aucun chant, & toutes les nations neutres (52) confirment unanimement leur jugement ſur ce point; de notre côté nous accuſons la leur d'être bizarre & baroque (53). J'aime mieux croire que les uns ou les autres ſe trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les ſciences & tous les arts ſont parvenus à un ſi haut degré, la muſique ſeule eſt encore à naître.

LES moins prévenus d'entre nous (54) ſe contentent de dire que la muſique Italienne & la Françoiſe ſont toutes deux bonnes, chacune dans ſon genre, chacune pour la langue qui lui eſt propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il reſteroit toujours à ſavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de muſique en ſoi : queſtion fort agitée en France, mais qui ne le ſera jamais ailleurs; queſtion qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conſéquent devient tous les jours plus difficile à réſoudre dans le

(52) Il a été un temps, dit Mylord Schaftesbury, où l'uſage de parler françois avoit mis parmi nous la muſique Françoiſe à la mode. Mais bientôt la muſique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir auſſi lourde, auſſi plate, & auſſi mauſſade qu'elle l'eſt en effet.

(53) Il me ſemble qu'on n'oſe plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'eſt fait entendre parmi nous : c'eſt ainſi que cette muſique admirable n'a qu'à ſe montrer telle qu'elle eſt pour ſe juſtifier de tous les torts dont on l'accuſe.

(54) Pluſieurs condamnent l'excluſion totale que les amateurs de muſique donnent ſans balancer à la muſique Françoiſe; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts excluſifs, comme ſi l'amour des bonnes choſes devoit faire aimer les mauvaiſes.

ſeul pays où elle ſoit en problême. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'AI pris dans les deux muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports-de-voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à l'intelligence du chanteur (55), je les ai ſolfiés exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons, & non pas mon autorité: Je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que ſi vous les trouvez bons vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La première & la plus difficile de toutes eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde eſt que pour tenter cet examen il faut néceſſairement être également verſé dans les deux ſtiles; autrement celui qui ſeroit le plus familier ſe préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'eſt guères plus facile que la première; car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir, par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer

(55) C'eſt donner toute la faveur à la muſique Françoiſe que de s'y prendre ainſi; car ces notes ſous-entendues dans l'Italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie, que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette manière de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports-de-voix du chant François ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence: c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'art en général.

JE dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

AVEC toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter, du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable; d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés, & combien le raiſonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'AI fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des muſiciens François des airs de Léo & du Pergolèſe, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux, ils en ſentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leurs manières des phraſes de muſique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phraſes ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la muſique qui eût du ſens, mais ſeulement des ſuites de notes placées ſans choix & comme au ha-

zard; ils les chantoient précifément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractère François (*56*).

TROISIÈME expérience. J'ai vu à Venife un Arménien, homme d'efprit, qui n'avoit jamais entendu de mufique, & devant lequel on exécuta, dans un même concert, un monologue François qui commence par ce vers :

Temple facré féjour tranquille,

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite feenza fperanza ;

l'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé feulement à la mufique Françoife, & alors très-enthoufiafte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de furprife que de plaifir; mais tout le monde obferva, dès les premières mefures de l'air Italien, que fon vifage & fes yeux s'adouciffoient; il étoit enchanté, il prêtoit fon ame aux impreffions de la mufique, & quoiqu'il entendit peu la langue, les fimples fons lui caufoient un raviffement fenfible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

MAIS fans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plufieurs perfonnes qui, ne connoiffant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été défabufés que par les intermèdes Italiens. C'eft précifément parce qu'ils n'aimoient que la véritable mufique, qu'ils croyoient ne pas aimer la mufique.

(56) Nos muficiens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la mufique Italienne*, difent-ils avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre mufique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conféquence toute contraire, & dire, *donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.*

J'AVOUE que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres, qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la muſique Françoiſe ; mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du chanteur (57).

TROIS choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie Italienne. La première eſt la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaiſons, & de donner à chaque acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

LA deuxième eſt la hardieſſe des modulations, qui, quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables en ſe rendant plus ſenſibles ; & ſans donner la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, &

(57) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théatres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous diſent nos maîtres ; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers, où il faut ſurprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-ci doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

& ſupprimant, quand il le faut, les tranſitions intermédiaires & ſcholaſtiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entrecoupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a èmployé ſi ſouvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cochi, les Jumella, les Perrez, les Terradeglias ont ſu rendre avec ſuccès, & que nos poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos muſiciens.

LE troiſième avantage, & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure, qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons autant de différentes mélodies, qu'il y a de manières de les ſcander; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux ; qui donne au muſicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (58), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (59), ou un ſeul mouvement propre à contraſter & changer de caractère au gré du compoſiteur.

VOILA, ce me ſemble, les ſources d'où le chant Italien tire ſes charmes & ſon énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de ſa mélodie, en ce qu'elle n'exige

(58) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſo mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dotteri*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dunque il teſtamento*, &c. *Senti me, ſe brami ſtare, o che riſa, chepiacere*, &c. tous caractères d'airs, dont la muſique Françoiſe n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'eſt pas en état d'exprimer un ſeul mot.

(59) Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant; c'eſt l'air : *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fauſſe Suivante ; air très-pathétique ſur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orcheſtre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la ſeconde partie qu'il ne falloit pas ſupprimer.

pas autant que la nôtre de ces fréquens renverſemens d'harmonie, qui donnent à la baſſe-continue le véritable chant d'un deſſus. Ceux qui trouvent de ſi grandes beautés dans la mélodie Françoiſe, devroient bien nous dire à laquelle de ces choſes elle en eſt redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y ſuppléer.

QUAND on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie ſon caractère pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des compoſiteurs, dans les grands morceaux de muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le ſpectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ſes tranſports des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

COMMENT le muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens? Tout ce fatras, qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſitôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoi qu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal-à-propos, & moins la muſique eſt agréable & chantante; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer; que la baſſe, par une marche

uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

CETTE unité de mélodie me paroît une règle indiſpenſable, & non moins importante en muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénère quelquefois en affectation; & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande règle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatiguans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caractères d'airs choiſis, & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne feroit ſupportable accompagné de cette manière, parce que la muſique vocale & inſtrumentale ayant parmi nous des caractères différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout-d'un-coup les inſtrumens ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'auditeur adroitement trompé, ne laiſſe pas de lui attribuer quand l'orcheſtre ſait le faire ſortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développemens de l'autre; de ſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale, qu'il faut chercher la ſource de

toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien un avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu & dicter à l'acteur le geſte qu'il doit faire (60); & tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprete.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquens où le muſicien les en ſépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager, encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée ſeulement d'accords agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire. L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

QUAND *le muſicien ſaura ſon art*, dit l'auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile; & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou, comme diſoient nos anciens muſiciens, quelques *diminutions* (61) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément, ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être

(60) On en trouve des exemples fréquens dans les intermèdes qui nous ont été donnés cette année, entr'autres dans l'air *à un guſto da ſtordire* du Maître de Muſique, dans celui *ſon Padrone* de la Femme Orgueilleuſe, dans celui *vi ſto ben* du Tracollo, dans celui *tu non penſi no ſignora* de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

(61) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

attentive au chant; alors l'habile muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire que le chant n'aura pas pu rendre, le muſicien l'enchaſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de manière qu'il puiſſe la préſenter à l'auditeur, ſans le détourner de celle du chant. L'avantage ſeroit encore plus grand, ſi cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme ſeroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiſeaux : car alors le compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement; & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de manière à donner des jours fréquens à l'orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante; ce qui dépend encore plus de l'art du compoſiteur, que de l'exécution des inſtrumens; mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voila tout ce que la règle de l'unité peut accorder au goût du muſicien, pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entre eux, & d'appeller tout ce cahos de la muſique, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties à la règle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutôt l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'art pour faire briller le ſavoir, en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible

de conferver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduifant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à mefure que le fujet y paffe; mais ce travail eft fi pénible que prefque perfonne n'y réuffit, & fi ingrat, qu'à peine le fuccès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutiffant qu'à faire du bruit, ainfi que la plupart de nos chœurs, fi admirés (62), eft également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renverfées, baffes contraintes, & autres fottifes difficiles que l'oreille ne peut fouffrir, & que la raifon ne peut juftifier, ce font évidemment des reftes de barbarie & de mauvais goût, qui ne fubfiftent, comme les portails de nos Églifes gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

IL a été un temps où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiffance des autres arts que l'Europe lui doit tous, la mufique plus tardive n'y a point pris aifément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut guères donner une plus mauvaife idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même mufique en France & en Italie (63), & que les muficiens des deux contrées communi-

[62] Les Italiens ne font pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils fe piquent encore d'avoir dans leurs Églifes de la mufique bruyante; ils ont fouvent des Meffes & des Motets à quatre chœurs, chacun fur un deffein différent; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me fouviens que Terradeglias me parlant de plufieurs Motets de fa compofition, où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand foin, étoit honteux d'en avoir fait de fi beaux, & s'en excufoit fur fa jeuneffe; autrefois, difoit-il, j'aimois à faire du bruit; à préfent je tâche de faire de la mufique.

[63] L'Abbé du Bos fe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas, du renouvellement de la mufique, & cela pourroit s'admettre fi l'on donnoit le nom de mufique à un continuel rempliffage d'accords; mais fi l'harmonie n'eft que la bafe commune, & que la mélodie feule conftitue le caractère, non-feulement la mufique moderne eft née en Italie, mais il y a quelque apparence, que dans toutes nos langues vivantes la mufique Italienne eft la feule, qui puiffe réellement exifter. Du temps d'Orlande & de Goudimel on faifoit de l'harmonie & des fons; Lully y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergolèfe font les premiers, qui aient fait de la mufique.

quoient familiérement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déja dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Lully même, allarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé que Correlli étoit plus grand homme, & par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces temps où la musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris, *musique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'est bonne, en effet, qu'à écrire, & jamais à exécuter.

DEPUIS même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & desseins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermèdes qui nous sont connus, & entr'autres le mauvais quatuor, qui est à la fin de *la Femme Orgueilleuse.* Mais outre que ces choses sortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre théatre François sur *l'Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Crasse;* il faut aussi rendre justice à l'art, avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermèdes les pièges, qui leur étoient tendus par les poëtes, & ont fait tourner, au profit de la règle, des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

DE toutes les parties de la musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la lettre sur Omphale a déja remarqué que les duo sont hors de la nature ; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre : & quand cette

ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter, le plus qu'il eſt poſſible, le duo en dialogue, & ce premier ſoin regarde le poëte; ce qui regarde le muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les acteurs ſemblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout ſpectateur ſenſible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie ſobrement ménagée. Mais ces inſtans doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une muſique douce & affectueuſe, avoir déja diſpoſé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre ſe prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils paſſent avec la rapidité, qui convient à notre foibleſſe; car quand l'agitation eſt trop forte, elle ne ſauroit durer, & tout ce qui eſt au-delà de la nature ne touche plus.

En diſant ce que les duo doivent être, j'ai dit préciſément ce qu'ils ſont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un à pu entendre ſur un Théatre d'Italie un duo tragique chanté par deux bons acteurs, & accompagné par un véritable orcheſtre, ſans en être attendri; s'il a pu d'un œil ſec aſſiſter aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais ſans inſiſter ſur les duo tragiques, genre de muſique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un duo comique, qui y eſt connu de tout le monde, & je le citerai hardiment

ment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, ſelon moi, rien ne manquera, quand il ſera bien exécuté, que des auditeurs qui ſachent l'entendre : c'eſt celui du premier acte de la *Serva Padrona*, *Lo conoſco à quegl' ochietti*, &c. J'avoue que peu de muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés ; & je dirois volontiers du Pergolèſe, comme Cicéron diſoit d'Homère, que c'eſt déja avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de ſe plaire à ſa lecture.

J'ESPÈRE, Monſieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article en faveur de ſa nouveauté, & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une règle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie ; règle dont aucun théoricien, que je ſache, n'a parlé juſqu'à ce jour ; que les compoſiteurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée, ſans ſe douter, peut-être, de ſon exiſtence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expreſſion, & preſque tout le charme de la bonne muſique. Avant que de quitter ce ſujet, il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compoſiteur à les ménager.

VOUS reſſouvenez-vous, Monſieur, d'avoir entendu quelquefois dans les intermèdes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra ? Nous fûmes frappés dès le premier jour de l'effet, que produiſoit ſous ſes petits doigts l'accompagnement du claveſſin ; & tout le ſpectacle s'apperçut, à ſon jeu précis & brillant, que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence, car je ne doutois pas que le ſieur Noblet ne fût bon harmoniſte & n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma ſurpriſe, en obſervant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de ſons, & n'employoit très-ſouvent que deux doigts, dont l'un ſonnoit preſque toujours l'octave de la baſſe ! Quoi ! diſois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que

l'harmonie mutilée, & nos accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins rend son accompagnement plus sensible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance quand, après d'autres observations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit bambin, & que par conséquent cette épargne, dans leur accompagnement, devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

JE comprenois bien que la basse étant le fondement de toute harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (64) avec la basse, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

JE me souviens alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonance a son caractère particulier, c'est-à-dire, une manière d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la

(64) On peut remarquer à l'orchestre de notre Opéra, que dans la musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie, quand elle est à l'octave de la basse; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la basse & le dessus, rend l'harmonie trop seche?

quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & ſixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles, ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

OR, me diſois-je à moi-même, en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les règles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſième ſon, qui, diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par celui des deux tierces dans leſquelles je la réſous; & ces tierces mêmes, quoique le tout enſemble faſſe une fort bonne harmonie, étant de différente eſpèce, peuvent encore nuire mutuellement à l'impreſſion l'une de l'autre. De même, ſi l'impreſſion ſimultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit néceſſaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impreſſion, en retranchant un des trois ſons qui en forment l'accord. Ce raiſonnement devient encore plus ſenſible, appliqué à la diſſonance. Suppoſons que j'aie beſoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fauſſe quinte; oppoſition, pour le dire en paſſant, qui prouve combien les divers renverſemens des accords en peuvent changer l'effet; ſi dans une telle circonſtance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques ſons qui forment la diſſonance, je m'aviſe de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la ſeconde & la ſixte, & à la fauſſe quinte la ſixte & la tierce, c'eſt-à-dire, qu'introduiſant dans chacun de ces accords une nouvelle diſſonance, j'y introduis en même-temps trois conſonances, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute muſique où l'harmonie

eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion : ce qui eſt préciſément le caractère de la muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une règle pour aider au compoſiteur à ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui ſe rapporte au caractère de la muſique Italienne, & rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer, parce qu'il ſait remplir des accords ; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impreſſions diverſes que les conſonances, les diſſonances & tous les accords ſont ſur les oreilles ſenſibles, & ſe dire ſouvent à lui-même, que le grand art du compoſiteur ne conſiſte pas moins à ſavoir diſcerner dans l'occaſion les ſons qu'on doit ſupprimer, que ceux dont il faut faire uſage. C'eſt en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres d'Italie, qu'il apprendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition ; mais voyant la facilité qu'un écolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe, d'autant plus admirable qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fà, nulla ſi ſcuopre.*

Voila, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans, que produit l'harmonie de la muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne

faut la remplir qu'avec choix & discernement ; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au théoricien à en chercher les causes, & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jettez les yeux sur nos compositions modernes, surtout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre musicien est plus pure & moins renversée, que ses basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins trainant ; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage (65). Les cadences, les ports-de-voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

(65) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

PUISQU'IL eſt queſtion d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monſieur, que je termine cette lettre par quelques obſervations ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſemens utiles à la ſolution du problême dont il s'agit.

ON peut juger de l'idée de nos muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de muſique Italienne qui raviſſent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'ils expriment, les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entremêlent les ſcènes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque, pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

DANS les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & ſont partie des ſcènes. Tantôt c'eſt un père déſeſpéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'Empire ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mère tendre, qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles, qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une muſique pleine de force & d'expreſſion, & de renchérir ſur l'énergie de la poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre : c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris, que nos muſiciens épuiſent leur goût & leur ſavoir, & nos acteurs leurs geſtes & leurs

poumons, c'eſt à ces morceaux extravagans, que nos femmes ſe pâment d'admiration; & la preuve la plus marquée que la muſique Françoiſe ne ſait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime, ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés : la muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bientôt été ſes plus zélés admirateurs (*66*).

Après les ariettes, qui ſont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra : ſur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues & jamais dans les ſcènes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence, ne ſait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui règne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent; & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur, & ne ſont qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio : car lorſque le

[*66*] C'eſt un préjugé peu favorable à la muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus, ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux ; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſsât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui, ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne rendent le chant que plus agréable, & ſur-tout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos compoſiteurs : car dès que l'acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

MAIS ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie, & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens, & peindre tous les caractères avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré : le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de vîteſſe détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, &, comme je l'ai déja dit, elle change ſur le même mouvement de caractère au gré du compoſiteur ; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du poëte & ſans s'expoſer à des contreſens.

VOILA la ſource de cette prodigieuſe variété, que les grands maîtres d'Italie ſavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contreſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il ſemble que

pour en bien juger il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques : 1. Pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit insupportable. 3. Pour exprimer une multitude de choses, qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection, dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France

récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la langue Françoise, dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces ſons ſoutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tiſſu de cette partie de notre muſique encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire, les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers ſur la note du muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant de bas en haut & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens.

QU'ON joigne à cela les fredons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François, dont l'invention fait la gloire de Lully?

C'EST une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les partiſans de la muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractère de la langue, & rejetter ſur elle des défauts, dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoiſe, doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris, rien ſur-tout qui

reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot, le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lully & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les compoſiteurs François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de ſentir & d'aimer le véritable, ne s'aviſeront pas de chercher ſi-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce ſeroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai ſuppoſées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher auſſi rapidement que la parole, & être auſſi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions, dont les paſſions les plus véhémentes animent le diſcours, ſans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui ſoit propre, & qui contribue à le diſtinguer des airs, où, pour conſerver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment, comment ſur-tout, quand on veut donner à la paſſion le temps de déployer tous ſes mouvemens, on peut, à l'aide d'une ſymphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'acteur ne doit que réciter: chef-d'œuvre de l'art du muſicien, par lequel il ſait, dans un récitatif obligé (67), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous déployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que

[67] J'avois eſpéré que le Sieur Caſſarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoiſſeurs, ce qu'ils jugent depuis ſi long-temps; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes auditeurs.

les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoître à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau dictionnaire, inventer à chaque inſtant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des diſcours qui leur paroitroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendiſſent, & par conſéquent de ſcience & d'arts de tout genre, excepté la ſeule muſique. Je n'entrerai donc point ſur cette matière dans un détail affecté qui ne ſerviroit de rien pour l'inſtruction des lecteurs, & ſur lequel ils pourroient préſumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raiſon je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été propoſé cet hiver dans un écrit adreſſé au petit Prophète & à ſes adverſaires, de deux morceaux de muſique, l'un Italien & l'autre François, qui y ſont indiqués. La ſcène Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou ſupérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient ſuivre la comparaiſon, & il ſe trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui ſavoient déja ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la ſcène Françoiſe, j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſacré dans la nation par les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des lecteurs par un ſujet peu connu.

Au reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypothèſe, c'eſt rendre à la muſique Françoiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres règles; de ſorte que, quand cette ſcène ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe, ſinon que c'eſt de la muſique Françoiſe bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût abſolument de mauvaiſe

musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

JE vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maitres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

JE remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satyre, & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'emportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'actrice & les spectateurs dans la plus vive agitation? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains, elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le poëte offroit au musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement; le musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois, dans la déclamation de l'actrice, la moindre inflexion extraordinaire qui fit foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scène, par où le spectateur puisse juger du changement prodigieux, qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

OBSERVEZ cette basse-continue : que de croches! que de petites notes passagères pour courir après la succession harmonique! Est-ce ainsi que marche la basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit

entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du ſpectateur de s'égarer?

MAIS voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

VOILA un *trille* (68), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le poëte eut peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux ſpectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'actrice; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!

JE pardonnerois peut-être au muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

LES mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le muſicien un piège inévitable; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe reveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la baſſe : Lully n'étoit pas homme à employer de ces dièſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

QUE cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi

(68) Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

impétueux ! Que ce trille eſt froid & de mauvaiſe grace ! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe brève, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent !

Par lui tous mes captifs ſont ſortis d'eſclavage :

Qu'il éprouve toute ma rage.

ON voit qu'il y a ici une adroite réticence du poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaud, ſent dans le ſien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir, & cette tranſition intellectuelle amène fort bien ces deux vers, qui ſans cela ſe lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré, ni de l'actrice ni des ſpectateurs.

VOYONS maintenant comment le muſicien a exprimé cette marche ſecrette du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entière, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

AUTRE ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de baſſe. Eh Dieux ! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant, où

toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'eſt que dans la baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

COMME ce vers peut être pris en deux ſens différens, je ne veux pas chicaner Lully pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui ſuit. Armide, comme Lully la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cauſe à elle-même :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

PUIS tout d'un coup elle revient à ſa fureur par ce ſeul mot :

Frappons.

ARMIDE indignée, comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

PEUT-ÊTRE Lully même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

. . . . . *Ciel qui peut m'arrêter ?*

Achevons . . . je frémis ! vengeons-nous . . . je ſoupire.

VOILA

VOILA certainement le moment le plus violent de toute la ſcène. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniére ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable maladreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le poëte,

Achevons; je frémis. Vengeons - nous; je ſoupire.

le muſicien dit exactement celui-ci :

Achevons; achevons. Vengeons - nous; vengeons - nous.

LES *trilles* ſont ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire.

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.

CES deux vers ſeroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le ſecond ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François, où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

TOUTE perſonne qui ſentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le ſecond hémiſtiche eſt à contre-ſens; la voix doit s'élever ſur *ma vengeance*, & retomber doucement ſur *vaine.*

Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haine.

MAUVAISE cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle eſt accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour.

FAITES déclamer ce vers à Mademoiselle Dumesnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers; mais le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* je reconnois-là le musicien.

JE passe, pour abréger, le reste de cette scène, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

CETTE parenthèse, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du musicien; quand on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lully étoit peu capable de mettre de la musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la musique Françoise, qui connoissent la scène Italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci, & sur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

POUR résumer, en peu de mots, mon sentiment sur le célèbre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractère, ni mélodie: si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expression; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles & autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la musique Françoise. La modulation en est régulière, mais puérile par cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la basse continue, dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être déployées; &

cette baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier ſous la leçon de muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcène de l'opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis, pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la muſique de cette ſcène ſans y joindre les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne feroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre, & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulés au hazard & ſeulement pour la faire durer.

CEPENDANT ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théatre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'actrice, je ſuis perſuadé que perſonne n'en pourroit ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille muſique a grand beſoin du ſecours des yeux, pour être ſupportable aux oreilles.

JE crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure, ni mélodie dans la muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboiement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion, & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'écolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de muſique & n'en peuvent avoir (69); ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

(69) Je n'appelle pas avoir une muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi, cet été, à l'opéra comique,

l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens sont bien imités, sans être copiés; & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes musiciens, qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier, en particulier, cette langue & cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

EXTRAIT
D'UNE
LETTRE DE M. ROUSSEAU,
A M........

Sur les Ouvrages de M. Rameau.

JE voudrois d'abord tâcher de fixer, à-peu-près, l'idée qu'un homme raisonnable & impartial, doit avoir des ouvrages de M. Rameau; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi je pourrai mal juger par défaut de lumières; mais si la raison ne se trouve pas dans ce que j'en dirai, l'impartialité s'y trouvera sûrement, & ce sera toujours avoir fait le plus difficile.

Les ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lus, & ils le seront bien moins désormais, depuis qu'un philosophe (70) a pris la peine d'écrire le sommaire de la doctrine de cet auteur. Il est bien sûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement on n'aura aucun sujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile, que le principe de la basse fondamentale (71); mais ce n'est pas peu de chose que d'avoir donné un principe, fût-il même arbitraire, à un art qui sembloit n'en point avoir, & d'en avoir tellement facilité les règles que l'étude de la composition, qui étoit autrefois une affaire de vingt années, est à présent celle de quelque mois. Les musiciens ont saisi avidement la découverte de M. Rameau en affectant de la dédaigner. Les Elèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante; on n'a vu de tous côtés que pe-

(70) M. d'Alembert.

[71] Ce n'est point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe physique de l'harmonie.

tits compofiteurs de deux jours, la plupart fans talens, qui faifoient les docteurs aux dépens de leur maître ; & les fervices très-réels, très-grands & très-folides que M. Rameau a rendus à la mufique, ont en même temps amené cet inconvénient, que la France s'eft trouvée inondée de mauvaife mufique & de mauvais muficiens, parce que chacun croyant connoître toutes les fineffes de l'art, dès qu'il en a fu les élémens, tous fe font mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur euffent appris à difcerner la bonne.

A l'égard des opéra de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation d'avoir les premiers élevé le Théatre de l'opéra au-deffus des tréteaux du Pont-neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite mufique autour duquel nos petits muficiens tournoient fans ceffe depuis la mort du grand Lully : de forte que, quand on feroit affez injufte pour refufer des talens fupérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins difconvenir qu'il ne leur ait en quelque forte ouvert la carrière, & qu'il n'ait mis les muficiens, qui viendront après lui, à portée de déployer impunément les leurs ; ce qui affurément n'étoit pas une entreprife aifée. Il a fenti les épines ; fes fucceffeurs cueilleront les rofes.

On l'accufe affez légérement, ce me femble, de n'avoir travaillé que fur de mauvaifes paroles ; d'ailleurs pour que ce reproche eût le fens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choifir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout? Un reproche plus jufte eft de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'eft chargé, d'avoir fouvent mal faifi les idées du poëte, ou de n'en avoir pas fubftitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contre-fens. Ce n'eft pas fa faute s'il a travaillé fur de mauvaifes paroles ; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il eft certainement du côté de l'efprit & de l'intelligence fort au-deffous de Lully, quoiqu'il lui foit prefque toujours fupérieur du côté de l'expreffion. M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland (72), que Lully celui de Dardanus.

Il faut reconnoître dans M. Rameau un très-grand talent,

(72) Acte IV. Scène II.

beaucoup de feu, une tête bien ſonnante, une grande connoiſſance des renverſemens harmoniques & de toutes les choſes d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner; embellir les idées d'autrui, & retourner les ſiennes; aſſez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus de ſavoir que de génie : ou du moins un génie étouffé par trop de ſavoir; mais toujours de la force & de l'élégance, & très-ſouvent du beau chant.

SON récitatif eſt moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lully; admirable dans un petit nombre de ſcènes, mauvais preſque par-tout ailleurs : ce qui eſt peut-être autant la faute du genre que la ſienne; car c'eſt ſouvent pour avoir trop voulu s'aſſervir à la déclamation, qu'il a rendu ſon chant baroque, & ſes tranſitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif, & de le faire paſſer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller.

IL eſt le premier qui ait fait des ſymphonies & des accompagnemens travaillés, & il en a abuſé. L'orcheſtre de l'opéra reſſembloit avant lui à une troupe de quinze-vingts attaqués de paralyſie. Il les a un peu dégourdis. Ils aſſurent qu'ils ont actuellement de l'exécution; mais je dis, moi, que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'eſt encore rien d'être enſemble, de jouer fort ou doux, & de bien ſuivre un acteur. Renforcer, adoucir, appuyer, dérober des ſons, ſelon que le bon goût ou l'expreſſion l'exigent; prendre l'eſprit d'un accompagnement, faire valoir & ſoutenir des voix, c'eſt l'art de tous les orcheſtres du monde, excepté celui de notre opéra.

JE dis que M. Rameau a abuſé de cet orcheſtre tel quel. Il a rendu ſes accompagnemens ſi confus, ſi chargés, ſi fréquens, que la tête a peine à tenir au tintarmarre continuel de divers inſtrumens, pendant l'exécution de ſes opéra, qu'on auroit tant de plaiſir à entendre s'ils étourdiſſoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'orcheſtre, à force d'être ſans ceſſe en jeu, ne ſaiſit, ne frappe jamais, & manque preſque toujours ſon effet. Il faut qu'a-

près une scène de récitatif, un coup d'archet inattendu réveille le spectateur le plus distrait, & le force d'être attentif aux images que l'auteur va lui présenter, ou de se prêter aux sentimens qu'il veut exciter en lui. Voilà ce qu'un orchestre ne fera point quand il ne cesse de racler.

Une autre raison plus forte contre les accompagnemens trop travaillés, c'est qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du spectateur, ils la détruisent en la partageant. Avant qu'on me persuade que c'est une belle chose que trois ou quatre desseins entassés l'un sur l'autre par trois espèces d'instrumens, il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions sont nécessaires dans une comédie. Toutes ces belles finesses de l'art, ces imitations, ces doubles desseins, ces basses contraintes, ces contrefugues ne sont que des monstres difformes, des monumens du mauvais goût, qu'il faut réléguer dans les cloîtres comme dans leur dernier asyle.

Pour revenir à M. Rameau, & finir cette digression, je pense que personne n'a mieux que lui saisi l'esprit des détails, personne n'a mieux su l'art des contrastes; mais en même-temps personne n'a moins su donner à ses opéra cette unité si savante & si desirée; & il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet.

Voila, Monsieur, ce que je pense des ouvrages du célèbre M. Rameau, auquel il faudroit que la nation rendit bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je sais fort bien que ce jugement ne contentera ni ses partisans, ni ses ennemis; aussi n'ai-je voulu que le rendre équitable, & je vous le propose, non comme la règle du vôtre, mais comme un exemple de la sincérité avec laquelle il convient qu'un honnête homme parle des grands talens qu'il admire, & qu'il ne croit pas sans défaut. LE

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE;

Représenté à Fontaine-Bleau, devant le Roi, les 18 & 24 Octobre 1752;

Et à Paris, par l'Académie Royale de Musique, le jeudi premier Mars 1753.

A

MONSIEUR

DUCLOS;

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & des Inscriptions & Belles-Lettres.

Souffrez, Monsieur, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui sans vous n'eût jamais paru. Ce sera ma première & unique Dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi.

Je suis, de tout mon coeur,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aie approuvé les changemens que mes amis jugèrent à propos de faire à cet Intermède, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La première est que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais; la seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Pièce cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisième raison est que n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi, comment il doit être pour me plaire le plus.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

Pag. 215. Tom. I.



J. M. Moreau inv. P. A. Martini Sculp. 1779

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE.

Le Théatre repréſente, d'un côté la maiſon du Devin; de l'autre, des arbres & des fontaines; dans le fond, un hameau.

SCENE PREMIERE.

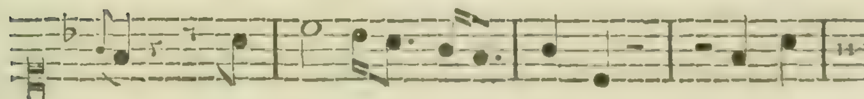
COLETTE, *ſoupirant, & s'eſſuyant les yeux avec ſon tablier.*



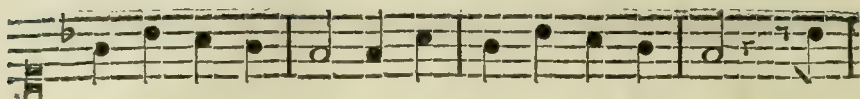
J'AI perdu tout mon bonheur, j'ai per-



du mon ſer-vi-teur: Colin me dé-laiſ-



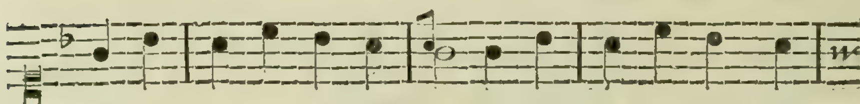
ſe, Colin me dé-laiſ-ſe. J'ai per-



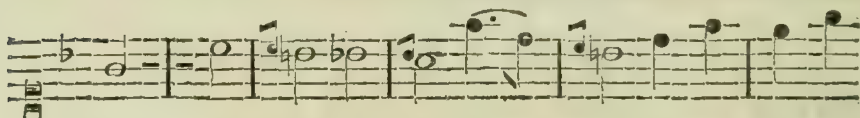
du mon ferviteur, j'ai perdu mon ferviteur : Co-



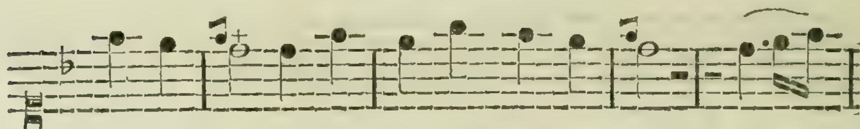
lin me dé - laif - fe, Co - lin me dé - laiffe.



Hélas! il a pu changer! je voudrois n'y plus fon-



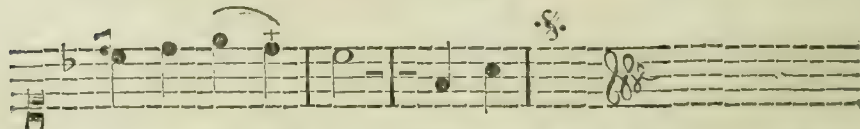
ger. Hé - las! hé - las! hé - las! hélas! il a



pu changer! je voudrois n'y plus fonger. Hé-



las! hé - las! j'y fonge fans ceffe, j'y fon-



ge fans cef - fe. J'ai perdu, &c. *jufqu'au mot* FIN.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère?
Elle est donc bien charmante! Imprudente Bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour!
Colin a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me sert de rêver sans cesse?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr . . . . je le dois . . . .
eut-être il m'aime encor . . . . Pourquoi me fuir sans cesse!
Il me cherchoit tant autrefois!

Le Devin du canton fait ici sa demeure:
Il sait tout; il saura le sort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

(*Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnoie: puis elle la plie dans un papier, & la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.*)

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour?
Dites-moi s'il faut que je meure.

Le Devin, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le ſien.

Colette.

O Dieux!

Le Devin.

Modérez-vous.

Colette.

Eh! bien?

Colin .....

Le Devin.

Vous eſt infidèle.

Colette.

Je me meurs.

Le Devin.

Et pourtant il vous aime toujours.

Colette, *vivement.*

Que dites-vous?

Le Devin.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux .....

Colette.

Il me quitte pour elle?

Le Devin.

Je vous l'ai déja dit, il vous aime toujours.

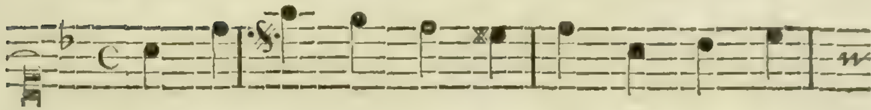
Colette, *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

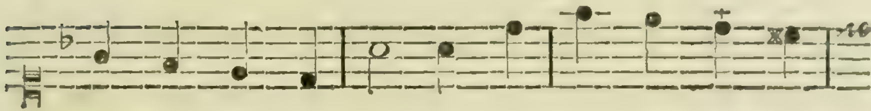
LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours;
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave ; il aime à ſe parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

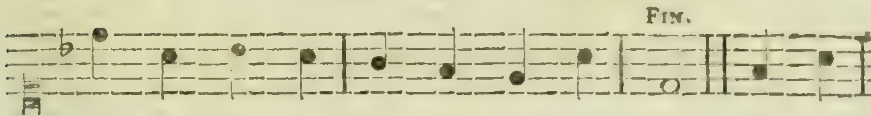
COLETTE.



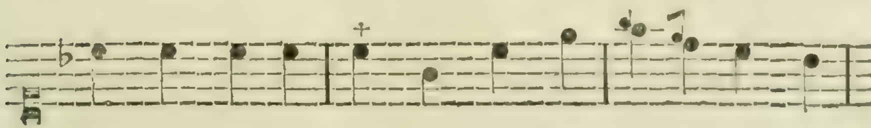
Si des galans de la vil - le j'euſſe é-



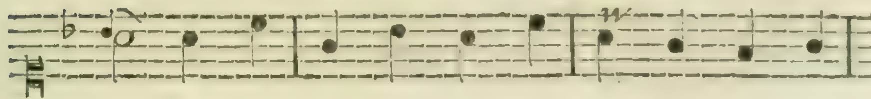
couté les diſcours, ah! qu'il m'eût é - té fa-



ci - le de former d'autres amours! Miſe en



riche Demoi - ſel - le, je bril - le-rois tous les



jours; de rubans & de den - tel - les je char-

ge - rois mes atours, Si des galans de la

vil-le j'euſſe é - cou - té les diſcours, ah! qu'il

m'eût été fa - ci - le de former d'autres a-

mours! Pour l'amour de l'in - fi - de - le j'ai re-

fu - ſé mon bonheur; j'aimois mieux être moins

bel-le, & lui conſer - ver mon cœur : j'ai-

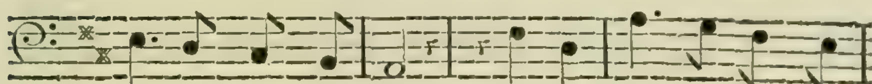
mois mieux ê-tre moins bel - le, & lui conſerver mon

cœur. Si des galans, &c. *A la repriſe juſqu'au mot* FIN.

LE DEVIN.

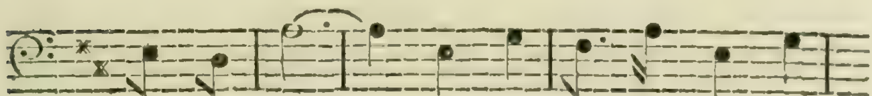
Je vous rendrai le ſien : ce ſera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins,
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.

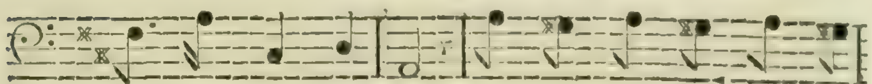


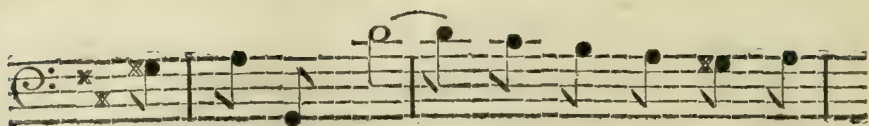








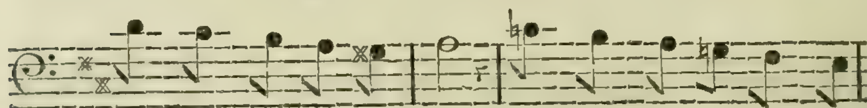




co-quet-te rend le Berger plus conſ-



tant, la Bergère un peu co-quet-te rend



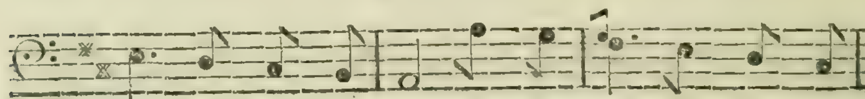
le Berger plus conſtant, la Bergère un peu co-



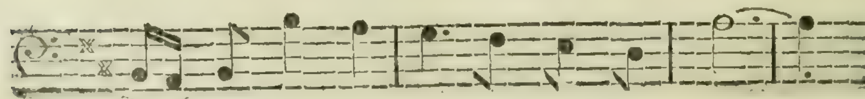
quette rend le Berger plus conſtant.



L'amour croît, s'il s'in-qui - - et - te; il s'en-



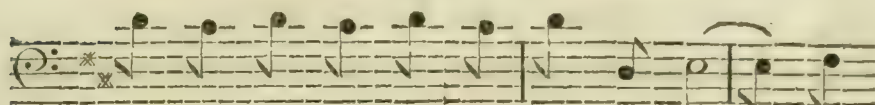
dort, s'il eſt content, l'amour croît, s'il s'in-qui-



et - - te; il s'en-dort s'il eſt con - - - tent,



il s'endort s'il eſt content, s'il eſt content.



La Bergère un peu co - quet - te rend le



Berger plus conſtant, la Bergère un



peu co - quet-te rend le Berger plus



conſtant.

COLETTE.

A vos ſages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout ſu de Colin; & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu ſage;
Je préfère Colette à des biens ſuperflus:
Je fus lui plaire en habit de village;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus temps, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel! Colette a pu changer?

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.



Non, non, Co - let - te n'eſt point trom-peu - ſe, el-



le m'a promis ſa foi ; non, non, Co - let - te n'eſt



point trompeu - ſe, el - le m'a promis ſa foi, el-



FIN.

le m'a promis ſa foi. Peut-elle ê-tre

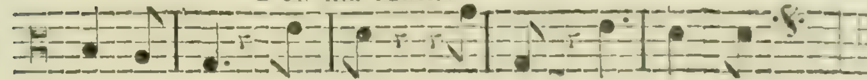


l'amou - reu - ſe d'un autre Berger que moi ? peut-



elle être l'a - mou - reu - ſe d'un au - tre Ber-

D'UN AIR PENSIF.



ger que moi ? Non, non, non, non, non, non, Colette, &c.

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un berger qu'elle préfère à toi ;
C'eſt un beau Monſieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

(*Le Devin tire de ſa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes, qui venoient le conſulter, laiſſent tomber leurs préſens, & ſe ſauvent tout effrayées en voyant ſes contorſions.*)

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

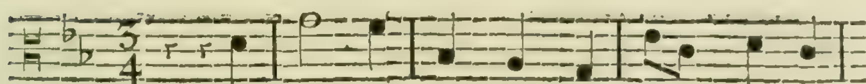
A l'appaiſer pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
(*A part.*)
Sur ce qu'elle doit dire, allons la prévenir.

SCENE V.

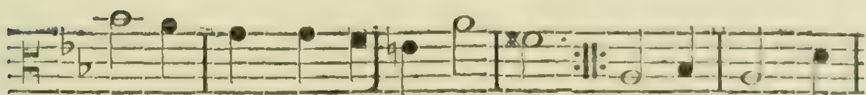
COLIN.



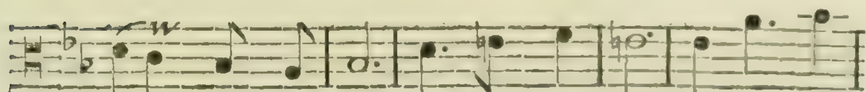
JE vais re - voir ma char-man - te maî-



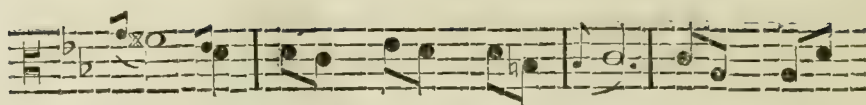
treſ-ſe. Adieu châteaux, grandeurs, ri - cheſ-ſe,



votre éclat ne me tente plus. Si mes pleurs, mes

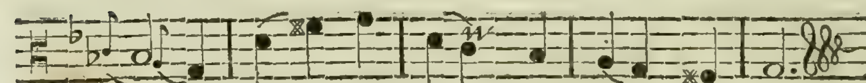


ſoins aſ - ſi - dus peuvent toucher ce que j'a-


do-re, je vous ver - - rai renaître

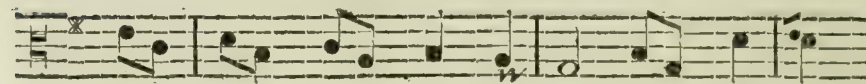

en - - co - - re, doux momens que j'ai per-

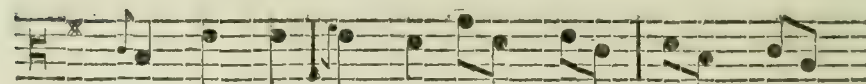

dus; je vous ver - - - rai renaître en-


co - re, doux momens que j'ai perdus.

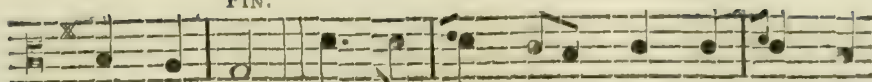
COLIN.


Quand on ſait ai-mer & plaire, a-t-

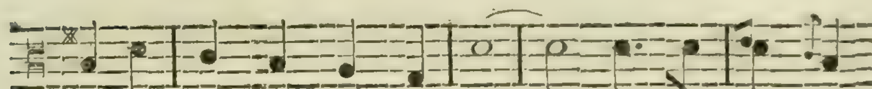

on be - ſoin d'autre bien? Rends-moi ton


cœur, ma Ber - gè - re; Co - lin t'a ren-

Fin.



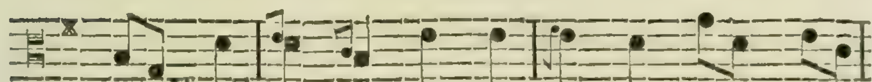
du le ſien. Mon cha - lu - meau, ma hou - let - te



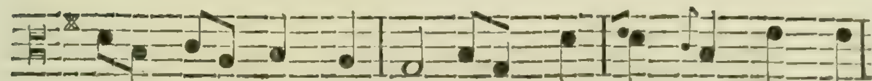
ſoyez mes ſeules gran - deurs : ma parure eſt



ma Co - let - te ; mes tréſors ſont ſes faveurs.



Quand on ſait aimer & plaire, a - t - on



beſoin d'autre bien ? Rends-moi ton cœur, ma Ber-

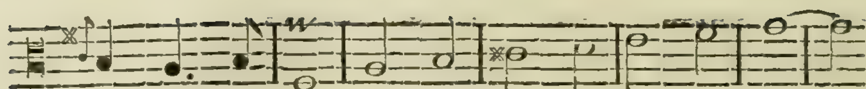


gè - re, Co - lin t'a ren - du le ſien.

Ferme. Plus doux.



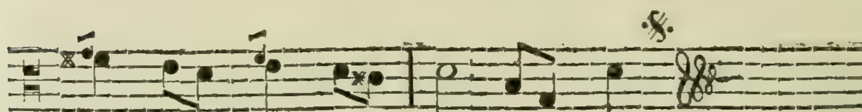
Que de Seigneurs d'impor - tan - ce voudroient bien



avoir ſa foi! Malgré toute leur puiſ - ſan-



ce, ils ſont moins heureux que moi; ils ſont



moins heureux que moi. Quand on, &c.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant à ſa vue.... ....Sauvons-nous.... je la perds, ſi je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je ſuis émue!
Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

COLETTE.

Trop près, ſans y ſonger, je me ſuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

(*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarrassé.*)

Ma Colette .... êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidèle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop cruelle
Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin :
Le Devin l'a détruit. Je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux!

COLETTE.

D'un amant plus constant .....

COLIN.

Ah! de ma mort suivie
Votre infidélité ....

COLETTE.

Vos soins sont superflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.



Ta foi ne m'eſt point ra - vi - - e; non,



con - ſul - te mieux ton cœur. Toi-même en m'ô-



tant la vi - e, tu perdrois tout ton bon-



heur; toi-même en m'ô - tant la vi - - e,



tu per - drois tout ton bonheur.

COLETTE.

(*A part.*) (*A Colin.*)
Hélas! non, vous m'avez trahie.
Vos ſoins ſont ſuperflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ç'en eſt donc fait! vous voulez que je meure;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE,

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin?

COLIN.

Quoi?

COLETTE.

Tu me fuis!

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau?

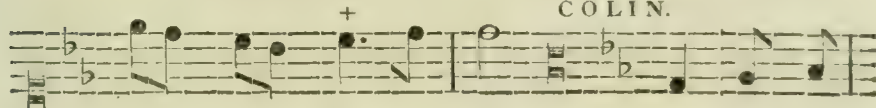
DUO.

COLETTE.



Tant qu'à mon Co-lin j'ai ſu plaire, mon ſort

COLIN.



combloit mes deſirs. Quand je plai-

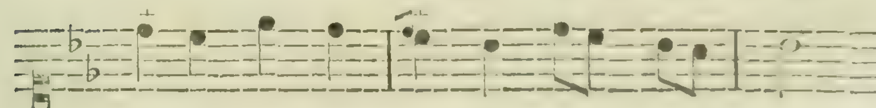


ſois à ma Ber - gè - re, je vi - vois dans

COLETTE.



les plaiſirs. Depuis que ſon cœur me mé-

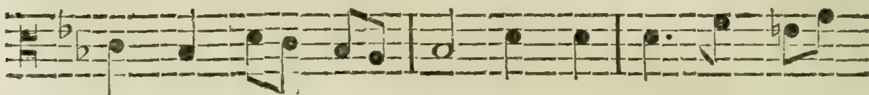


priſe, un autre a gagné le mien.

COLIN.

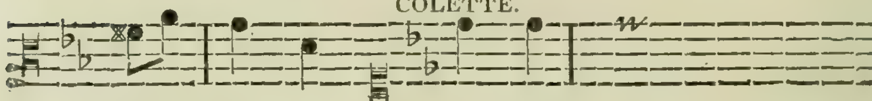


A-près les doux nœuds qu'elle bri-fe, feroit-

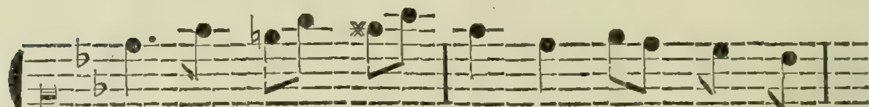


il un au - tre bien? Ma Co - let - te fe

COLETTE.

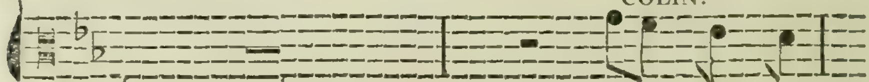


dé - ga - ge. Je crains



un a-mant vo - la - ge. Je me dé-

COLIN.



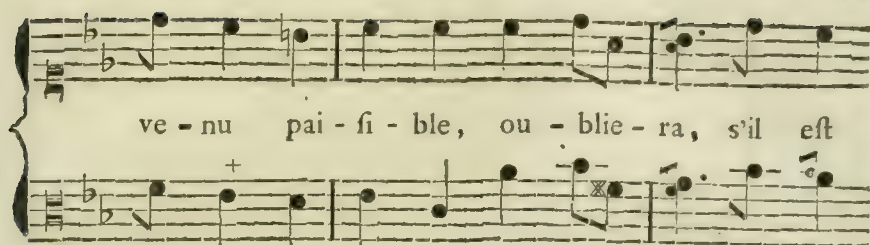
Je me dé-

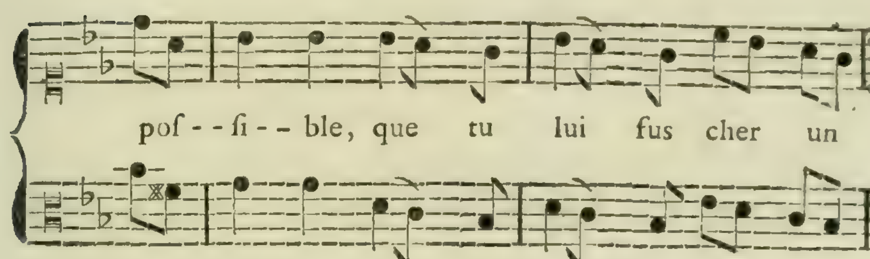


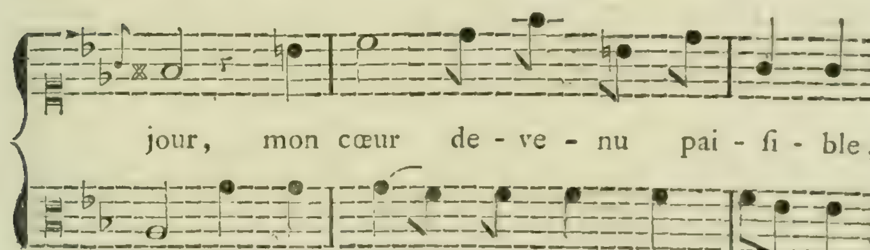
gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de -

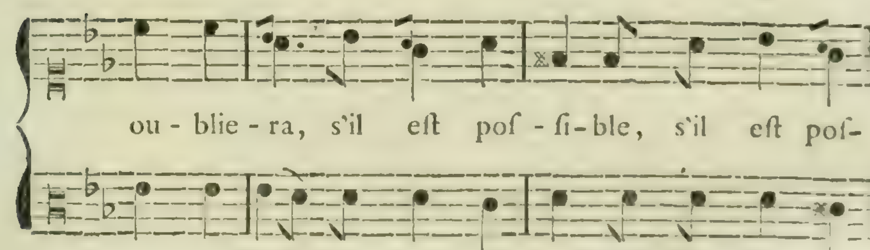


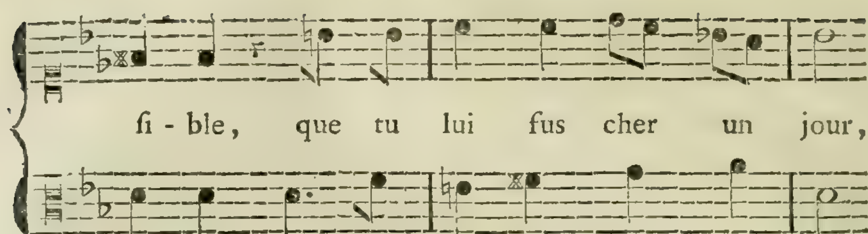
gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de -


ve - nu pai - ſi - ble, ou - blie - ra, s'il eſt
ve - nu pai - ſi - ble, ou - blie - ra, s'il eſt


poſ - - ſi - - ble, que tu lui fus cher un
poſ - - ſi - - ble, que tu lui fus chère un


jour, mon cœur de - ve - nu pai - ſi - ble,
jour, mon cœur de - - - ve - nu pai - - - ſi - - ble,


ou - blie - ra, s'il eſt poſ - ſi - ble, s'il eſt poſ-
ou - blie - ra, s'il eſt poſ - ſi - - ble, s'il eſt poſ-

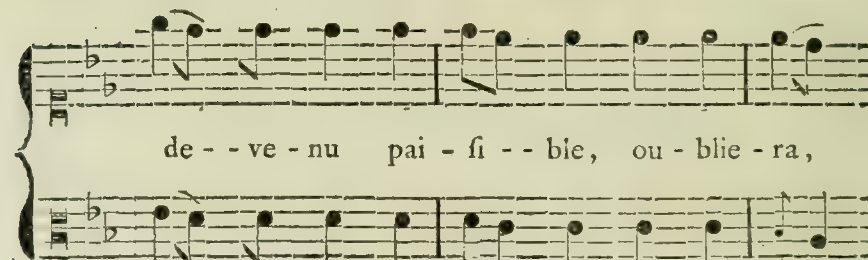




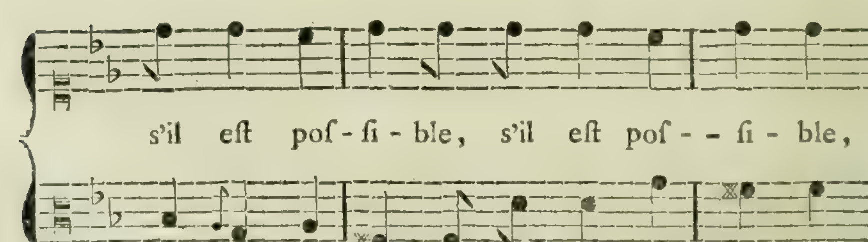
ſi - ble, que tu lui fus chère un jour,



que tu lui fus chère un jour, mon cœur



de - - ve - - nu pai - ſi - - ble, ou - blie - - ra,



s'il eſt poſ - ſi - - ble, s'il eſt poſ - ſi - ble,

que tu lui fus cher un jour, que tu

que tu lui fus chère un jour, que tu

lui fus cher un jour, que tu lui fus

lui fus chère un jour, que tu lui fus

cher un jour.

chère un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encore préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable

Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah! Colette!

COLETTE, *avec un ſoupir.*

Ah! Berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi!

(Colin ſe jette aux pieds de Colette : elle lui fait remarquer à ſon chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame : Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.)

DUO.

ENSEMBLE.

A jamais Co - lin t'en - ga - ge ſon

cœur & ſa foi, ſon cœur & ſa foi,

A ja - - mais, Co - - lin, je t'en - ga - ge mon

ſon cœur & ſa foi, - - - - - ſon

cœur & ma foi, mon cœur & ma foi - -

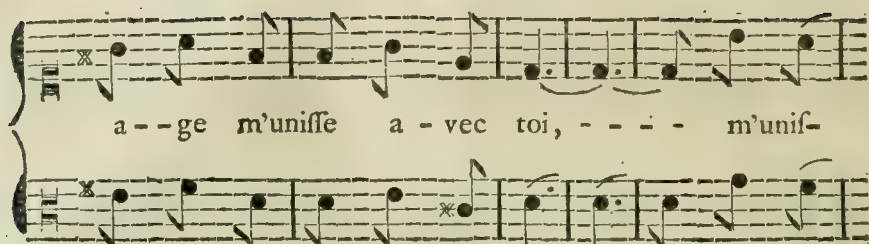
cœur & ſa foi. Qu'un doux

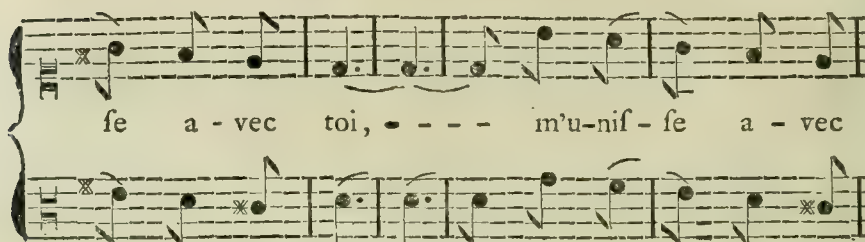
- Qu'un

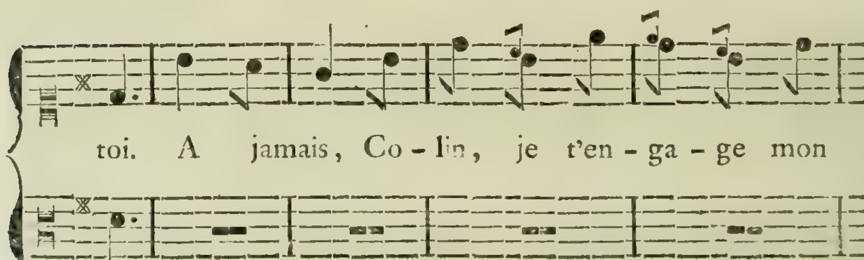
ma - ri - - a - - ge m'uniſſe a - vec toi - -

doux ma - - - ri - - - - a - - - ge, qu'un doux ma - - ri -

- - - - - - - - - - - - - - - qu'un doux ma - ri -

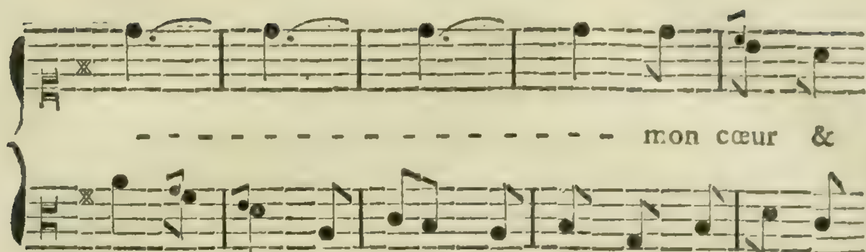

a - - ge m'uniſſe a - vec toi, - - - - m'uniſ-
a - - ge m'uniſſe a - vec toi, - - - - - m'uniſ-

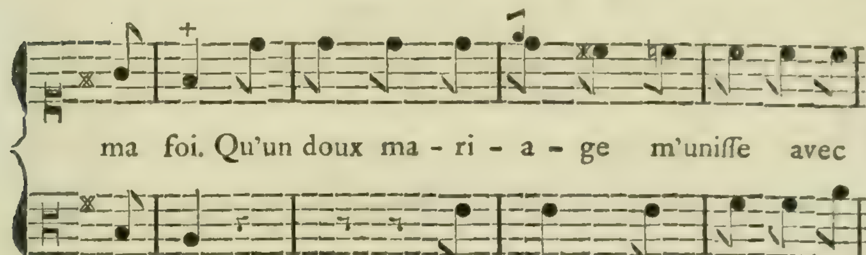

ſe a - vec toi, - - - - m'u-niſ - ſe a - vec
ſe a - vec toi, - - - - m'u - niſ - ſe a - vec

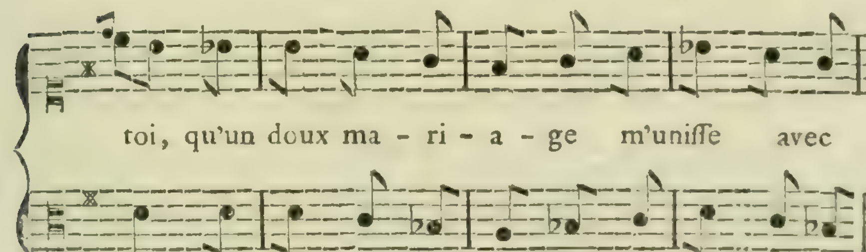

toi. A jamais, Co - lin, je t'en - ga - ge mon
toi.

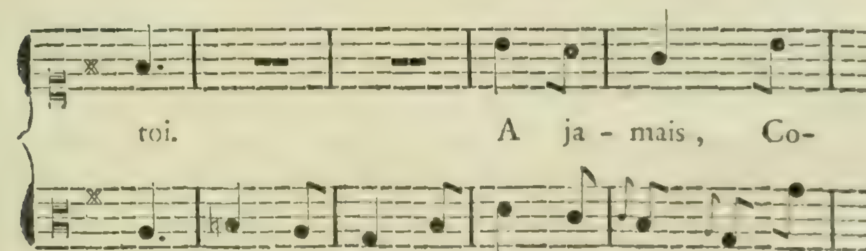

cœur & ma foi, mon cœur & ma foi, -

mon


- - - - - - - - - - - - - - - - - mon cœur &
A jamais Co - lin t'en - ga - ge ſon cœur &


ma foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec
ſa foi, ſon cœur, ſon cœur & ſa


toi, qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec
foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec


toi. A ja - mais, Co-
toi. A ja - mais Colin t'en - ga - ge ſon

lin, je t'en-ga-ge mon cœur & ma foi. Qu'un

cœur, - - - - - - ſon cœur & ſa foi. Qu'un

doux ma-ri--a-ge m'uniſſe a-vec toi, qu'un

doux ma-ri-a--ge m'uniſſe a-vec toi, qu'un

doux ma-ri-a-ge m'uniſſe a-vec toi, - - -

doux ma-ri--a--ge m'uniſſe a-vec toi, - - -

- - - m'u-niſ-ſe a--vec toi, - - - - m'u-niſ-

- - - m'u-niſ-ſe a-vec toi, - - - - m'u-niſ-

ſe a-vec toi.

Fin.

ſe a-vec toi. Ai-mons tou-

Fin.

jours ſans par-ta-ge ; que l'a-mour ſoit notre

Que l'Amour ſoit no-tre loi,

loi, que l'Amour ſoit no-tre loi. Aimons tou-

que l'Amour ſoit no-tre

jours ſans par-ta-ge.

loi. - - - - - - - - - - - - - - - - *A la reprise.*

Qu'un doux ma - ri - - a - ge m'unisse avec, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

(*Ils offrent chacun un présent au Devin.*)

Quel don pourroit jamais payer un tel service?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

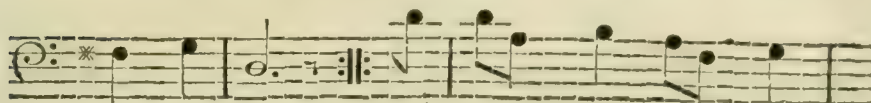
Je suis assez payé si vous êtes heureux.

Ve-nez, jeu - nes garçons; ve - nez,

ai - ma - bles fil - - les; ras - sem-blez-vous, ras-



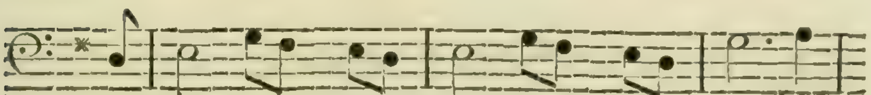
ſem-blez-vous, raſ-ſem-blez-vous : ve-nez les



i - - mi - ter. Ve - nez, ga - lans Ber-



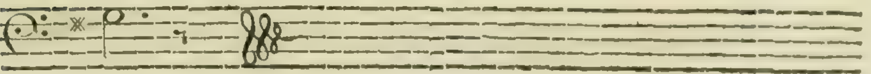
gers; ve - nez, beautés gen - til - les :



ve-nez en chan - tant leur bonheur, ap-



prendre à le goû - ter, apprendre à le goû-



ter.

SCENE DERNIÈRE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARÇONS ET FILLES DU VILLAGE.

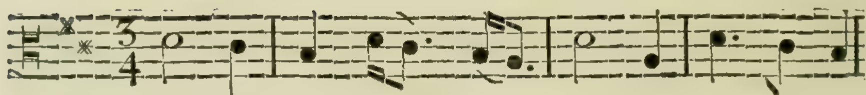
CHŒUR.

COLIN revient à ſa Bergère ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincère
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant ;
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.

COLIN.

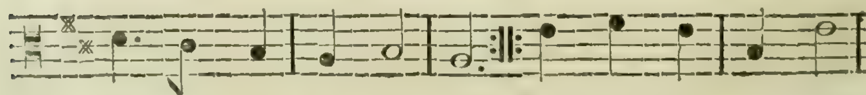
ROMANCE.



Dans ma cabane obſ - cu - re toujours ſou-

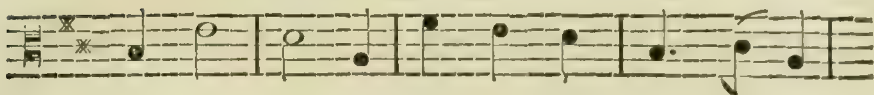


cis nouveaux : vent, ſo - leil ou froi - du - re,



toujours peine & travaux. Co - let - te, ma Ber-







Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du ſoleil, dans nos plaines,
Dévançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(On danſe.)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous ſignaler ici;
Si je ne puis ſauter ainſi,
Je dirai, pour ma part une chanſon nouvelle.

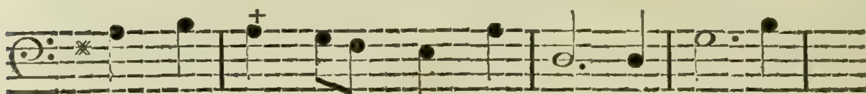
(Il tire une chanſon de ſa poche.)

VAUDEVILLE.

I.



L'art à l'amour eſt fa - vo - rable, &



ſans art l'amour ſait charmer : à la ville



on eſt plus ai - mable, au vil - lage on ſait



mieux aimer. Ah! pour l'or - di - nai - re l'amour



ne fait guère ce qu'il permet, ce qu'il défend;



c'eſt un en - - fant, c'eſt un enfant.

COLIN, *répete le refrein.*

Ah! pour l'ordinaire
L'Amour ne fait guère

Ce

Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

(*Regardant la chanſon.*)

Elle a d'autres couplets! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons, nous chanterons auſſi.

(*Elle prend la chanſon.*)

II.

Ici de la ſimple nature
L'Amour ſuit la naïveté;
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah! pour l'ordinaire
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHŒUR.

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

III.

COLIN.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

(*A la fin de chaque couplet le Chœur répète ce vers.*)

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

I V.

LE DEVIN.

L'Amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

V.

COLIN.

A voltiger de belle en belle
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un Berger trop fidèle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

V I.

COLETTE.

A ſon caprice on eſt en bute,
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les . . . . par les . . . .

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs :

ENSEMBLE.

Ah! pour l'ordinaire

L'Amour ne fait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHŒUR.

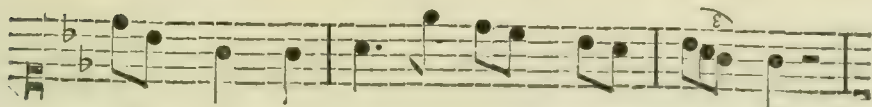
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

(*On danſe.*)

COLETTE.



A - vec l'ob - jet de mes a - mours



rien ne m'af - fli - ge, tout m'en - chan - te;



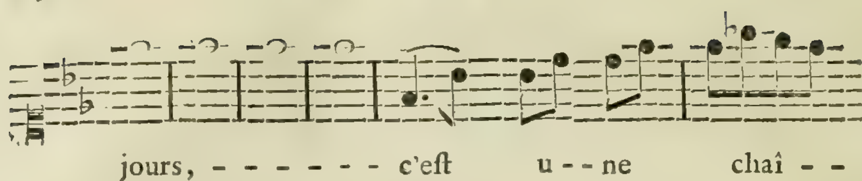
ſans ceſſe il rit, tou - jours je chan-



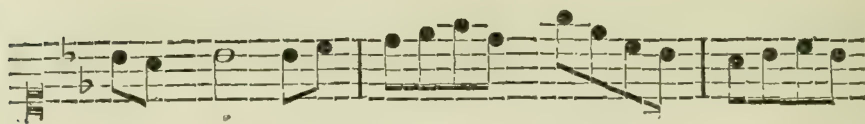
te, ſans ceſſe il rit, tou - jours je

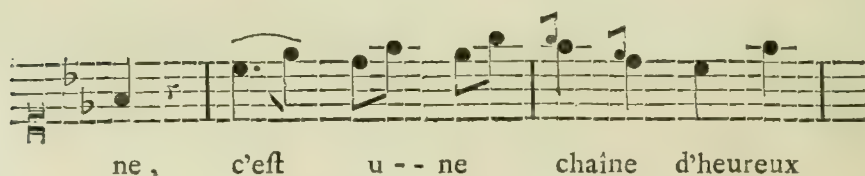


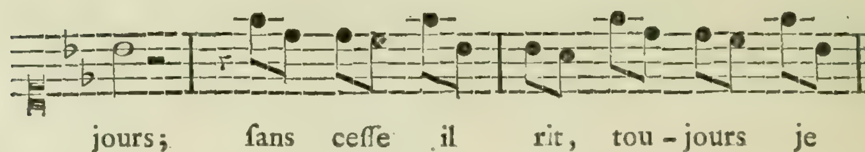
chante : c'eſt u - ne chaine d'heureux


jours, - - - - - - c'eſt u - - ne chaî - -


- -

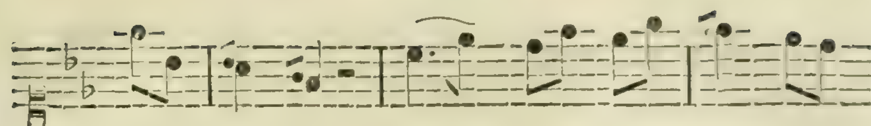

- -


ne, c'eſt u - - ne chaîne d'heureux


jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours je


chan-te, c'eſt u - - ne chaîne d'heureux


jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours



je chan - te : c'eſt u - ne chaî - ne



d'heureux jours. A - - vec l'objet



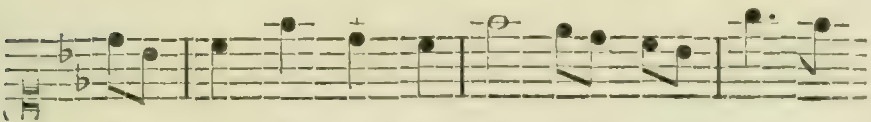
de mes a - - mours rien ne m'af - fli - ge,



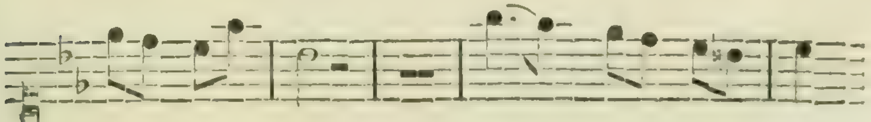
tout m'en - chan - te : ſans ceſſe il rit,



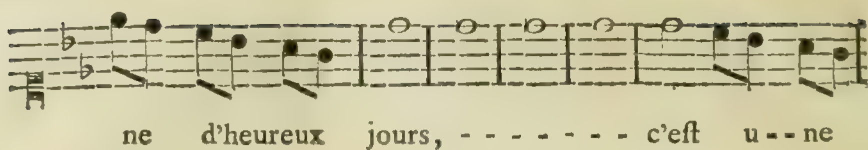
tou - jours je chan-te, ſans ceſſe il rit,

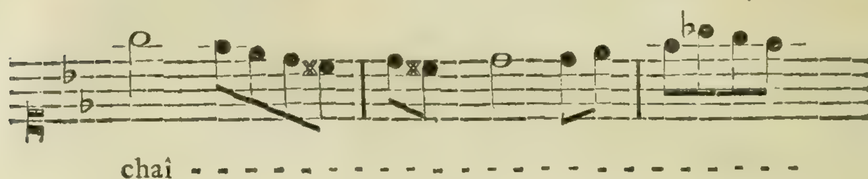


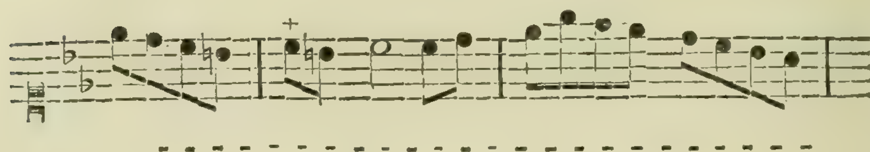
tou-jours je chante, c'eſt u - - ne chaine

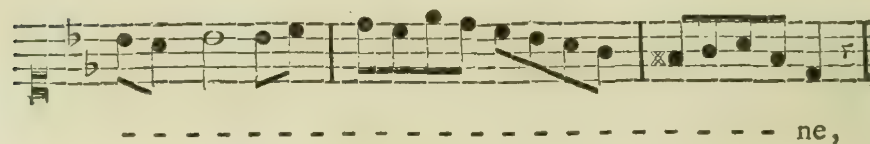


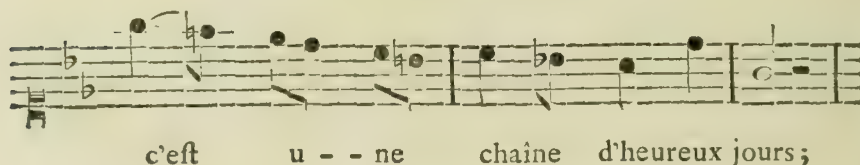
d'heureux jours, c'eſt u - ne chai-


ne d'heureux jours, - - - - - - - c'eſt u - - ne

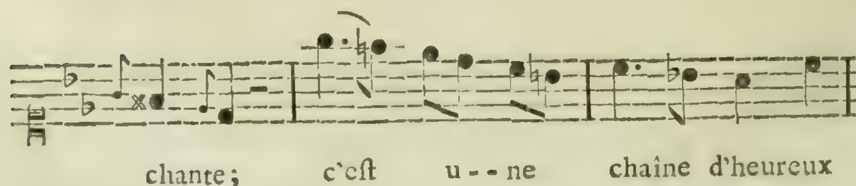

chaî -


- -


- ne,


c'eſt u - - ne chaîne d'heureux jours;


ſans ceſſe il rit tou - jours je


chante; c'eſt u - - ne chaîne d'heureux

jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours

je chante c'eſt u - - ne chaîne

d'heureux jours.

COLETTE.

Quand on ſait bien aimer, que la vie eſt char-

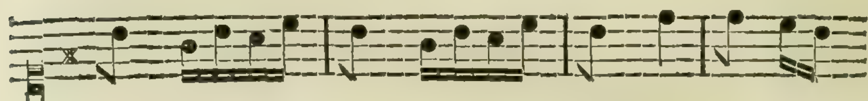
man - te! quand on ſait bien aimer, que la vie

eſt char - man - te! Tel au milieu des

fleurs qui brillent ſur ſon cours un deux



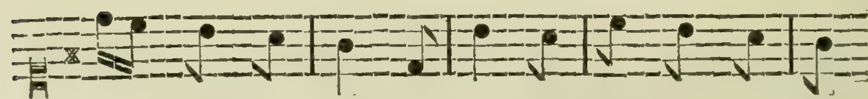
ruiſſeau coule & ſer - pen - te, un



doux ruiſ - - ſeau cou - - - - - - - le &



ſer - pen - te. Quand on ſait bien ai - mer, que la



vie eſt char-man - te! quand on ſait bien aimer,



que la vie eſt char - man - te!

(*On danſe.*)

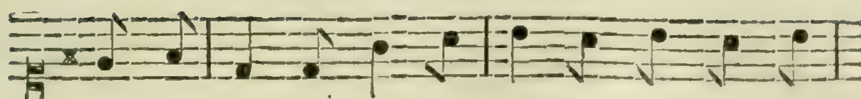
COLETTE.

RONDE.

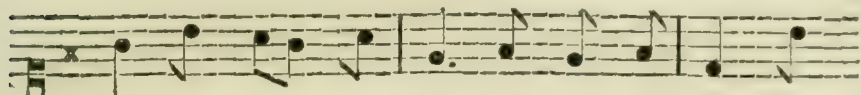


Al - lons dan - - ſer ſous les ormeaux, a-

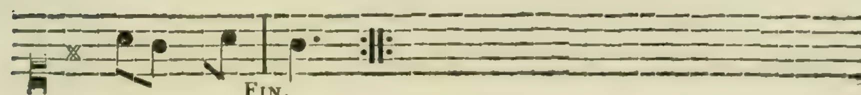
nimez-



ni - mez-vous, jeunes fil - let - tes; al - lons dan-



ſer ſous les ormeaux; galans, prenez vos



cha - - lu-meaux.

LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.



Ré - pé - tons mil - le chan - ſon - net - tes;



& pour a-voir le cœur joyeux, danſons



a - vec nos a - - mou-reux; mais n'y reſ - tons



ja - mais ſeu - let - tes. Allons danſer, &c.

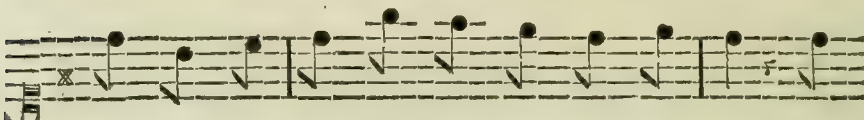
LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

COLETTE.



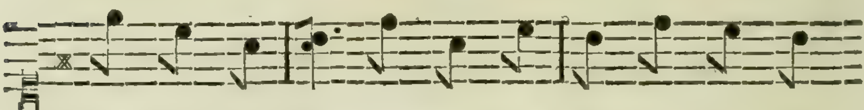
A la ville on fait bien plus de fracas :



mais ſont-ils auſ-ſi gais dans leurs é-bats? Tou-



jours contens, toujours chantans. Plaiſir ſans art,



beauté ſans fard; tous leurs concerts va-lent-ils



nos mu-ſet-tes? Al-lons danſer, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE M. ROUSSEAU,

Écrite de Montmorency à un ami, le 5 Avril 1759, au sujet de son entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour son Devin du Village, *qui lui fut ôtée à cause de sa* Lettre sur la Musique, *& qu'on voulut lui rendre quand il eut quitté Paris.*

Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre? Eh, pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra? N'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency?

Ils ne refusent pas, dit M. D***, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui, pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & me faire avoir un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux, & de leurs intentions? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monsieur; ils l'auront toujours; car sitôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux carrières? Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché? Jamais ils n'auroient massacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes? Avec des mensonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police?

PREMIÉREMENT, ils mentent. J'en prends à témoin tout le parterre & l'amphithéatre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux bouffons ; & je ne pouvois ni rire ni bâiller à l'Opéra François, puifque je n'y reftois jamais, & qu'auffitôt que j'entendois commencer la lugubre pfalmodie, je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au fpectacle, ils fe feroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a fu avec quel foin j'étois configné, recommandé aux fentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un gefte pour m'arrêter : fitôt que j'allois au parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut ufer de prudence pour ne donner aucune prife fur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-temps que je me fuis dit : *Jean-Jacques, puifque tu prends le dangereux emploi de défenfeur de la vérité, fois fans ceffe attentif fur toi-même, foumis en tout aux loix & aux règles, afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort.* Plaife à Dieu que j'obferve auffi-bien ce précepte jufqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obfervé jufqu'ici!

AINSI, mon bon ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je fens qu'il n'y a homme fur terre qui puiffe me faire du mal juftement; & quant à l'injuftice, perfonne au monde n'en eft à l'abri. Je fuis le plus foible des êtres; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les infultes des Directeurs de l'Opéra font pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eft mon affaire, que quiconque me fera du mal, faffe mal; & voilà de quoi je réponds.

PREMIÉREMENT donc, ils mentent; & en fecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euffe pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poffeffeur de mon ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? M'arrêter, me traduire devant les tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter mes cendres au vent, fi je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les

entrées. Auſſi bien, comment, étant priſonnier ou pendu, ſerois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils diſent encore, puiſqu'il ſe déplaît à notre théatre quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée ? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injuſtice, affront ; & c'eſt du mal que cela. De ce que mon voiſin ne veut pas employer ſon argent, eſt-ce à dire que je ſois en droit d'aller lui couper la bourſe ?

De quelque manière que je tourne la choſe, quelque règle de juſtice que je puiſſe appliquer, je crois toujours qu'en jugement contradictoire, pardevant tous les tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra ſeroient à l'inſtant condamnés à reſtitution de ma pièce, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eſt clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juſtice ; & qu'ils ont raiſon, parce qu'ils ſont les plus forts. Je défie qui que ce ſoit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre choſe que cela.

Il faut à préſent vous parler de mes Libraires, & je commençerai par M. P***. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit, *paſſablement* ; ſans que jamais j'en aie pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſol de mon premier Diſcours, ni aucune eſpèce de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravure du *Devin du Village*, ſur le pied de 500 frans, moitié en livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à pluſieurs fois & en certains termes : il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cens cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choſes exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Diſcours ſur l'Inégalité* : il me les donna ſur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert*, & il me les donna ſur-le-champ ; il n'a fait à cette occaſion aucun préſent

ni à moi, ni à ma gouvernante (73); & il ne le devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. P * * *, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autres moyens de leur paroître désintéressé, que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que, pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre; & l'on sait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer : il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons, dont le Jean-Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics : vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la

(73) Depuis lors, il lui a fait une pension viagère de trois cens livres; & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

partie eſt inégale entre eux & moi. Répandus dans le monde, ils y ſont paſſer tout ce qui leur plaît, ſans que je puiſſe ni le ſavoir, ni m'en défendre; ne ſait-on pas que l'abſent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair que celui qui ſe dit mon ami ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne ſont pas ſi mal-adroits que cela. C'eſt une ſi belle choſe que le vernis des procédés & le ménagement de la bienſéance! La haine en tire un ſi commode parti! On ſatisfait ſa vengeance à ſon aiſe en faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond, il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaiſe tête qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bientôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs philoſophes : on prépare dans d'obſcurs conciliabules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le public.

TEL a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je faſſe à cela? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je, pour les démentir, révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte? Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PRÉFACE
DE
NARCISSE.

J'Ai écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader. En travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guère qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser; & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois, il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (74), plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de

(74) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires, mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les

lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle, ni les invectives indiscrettes, ni même les faussetés (75), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement; les sages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres

siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déja bien; savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière : *Mes Frères, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant où les Sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe; que dis-je en Saxe? à Leipsic; que dis-je à Leipsic? dans cette Université; alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assiéroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; mais je suis fort aise que ces Messieurs les ayent trouvés assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans replique les réponses de mes adversaires; puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires, mes adversaires; car, malgré la politesse de notre siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(75) On peut voir dans le Mercure 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des Membres de cette Académie.

plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons; & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

ILS prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition, je ne laiſſois pas de croire le contraire; c'eſt-à-dire, que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

ILS prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues. C'eſt ſans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi téméraírement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur; car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent: encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

ILS peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences, j'ai parlé contre mon ſentiment. A une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vraiſemblance, je ne ſais qu'une réponſe; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite eſt en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette ſeconde inſtance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui ſavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc, qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriſer, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal; mais non, que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent. Quand il feroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer, pour cela ſeul, de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer le temps pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-temps ſéduit par les préjugés de mon ſiècle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage; je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect, & les ſavans qu'avec admiration (76). Je ne

(76) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de morale ou de philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'ayent guéri.

comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, de mal faire, en parlant toujours de ſageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *ſatis eloquentiæ, ſapientiæ parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations, bien du temps pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'eſtimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les vers & la plupart des autres écrits qui ſont ſortis de ma plume, & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe; & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpèce de prétention; & haſarder de les donner au public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-temps, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir, en rougiſſant d'en être le père; à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

MAIS c'eſt trop raiſonner après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité; car, quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence; c'eſt ce qui me reſte à prouver.

JE ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion; j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que, ſur cet expoſé, on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſèdent l'art mer-

veilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma manière, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet eſſentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un phantôme, & prétendront m'avoir vaincu; mais j'aurai fait ce que je dois faire; & je commence.

» LA ſcience n'eſt bonne à rien, & ne fait jamais que du mal; » car elle eſt mauvaiſe de ſa nature. Elle n'eſt pas plus inſépa» rable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples » lettrés ont toujours été corrompus; tous les peuples ignorans » ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi » les ſavans, ni d'homme vertueux que celui qui ne ſait rien. Il » y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens; » c'eſt de nous hâter de proſcrire la ſcience & les ſavans, de » brûler nos bibliothèques, fermer nos académies, nos collèges, » nos univerſités, & de nous replonger dans la barbarie des pre» miers ſiècles. »

VOILA ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

IL s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

EN montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſont point épurées (77), la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

[77] Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine

MAIS elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

JE commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

CE n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence, qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

de l'Empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont seulement leur bonne part; & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua, pour la première fois, la Comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire : il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué; & ces noirceurs passerent pour des gentillesses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources, que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſavoir l'oiſiveté & le deſir de ſe diſtinguer. Dans un État bien conſtitué chaque citoyen a ſes devoirs à remplir; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un État bien conſtitué tous les citoyens ſont ſi bien égaux que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles ſont n'eſt utile ; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié que, quoiqu'il nous reſte de vrais philoſophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiècle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Les premiers, & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous savons toutes les règles de la grammaire avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (78). Or, rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le cou-

[78] Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note ; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Docteurs dont je me soucie.

rage, en nous ôtant la ſécurité. C'eſt bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, ſi la ſcience, » eſſayant de nous armer de nouvelles défenſes contre les incon- » véniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaiſie leur gran- » deur & poids, qu'elle n'a ſes raiſons & vaines ſubtilités à nous » en couvrir. »

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété; & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt inſipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'humanité, à force d'obſerver les hommes, le philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur; & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables : ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil : ſon amour-propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de ſens; il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme; il eſt philoſophe.

En même temps que la culture des ſciences retire, en quelque ſorte, de la preſſe le cœur du philoſophe, elle y engage, en un autre celui de l'homme de lettres; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables, veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent, d'un côté, les rafinemens du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rapétiſſent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai propoſées à la conſidération des ſages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous, comme le chef-d'œuvre de la politique de notre ſiècle, les ſciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, reſſerrant entre les hommes les nœuds de la ſociété (79), par l'intérêt perſonnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des beſoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le ſien. Ces idées ſont belles, ſans doute, & préſentées ſous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & ſans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles ſemblent préſenter d'abord.

C'est donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entre eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe détruire mutuellement! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés; & il n'y a d'autres moyens pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes où chacun, feignant de travailler à la fortune ou a la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous ſont les eſclaves

[79] Je me plains de ce que la philoſophie relâche les liens de la ſociété, qui ſont formés par l'eſtime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les ſciences, les arts & tous les autres objets de commerce reſſerrent les liens de la ſociété par l'intérêt perſonnel. C'eſt qu'en effet on ne peut reſſerrer un de ces liens, que l'autre ne ſe relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

du vice. Les crimes non commis ſont déja dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

ÉTRANGE & funeſte conſtitution, où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible, à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque choſe; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la misère; où les plus frippons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela : mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons : ils ont apperçu le mal; & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné (80).

[80] Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : » les hommes ont par-tout les mêmes paſſions; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduiſent : donc ils ſont par-tout les mêmes. » Quand les Géomètres ont fait une ſuppoſition, qui, de raiſonnement en raiſonnement, les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas, & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode, appliquée à la maxime en queſtion, en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un ſauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi-philoſophe conclut auſſi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philoſophe dit : en Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe; tout leur fait un devoir du vice; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des frippons aux dépens du ſien. Parmi les ſauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété, & le ſoin de leur commune défenſe, ſont les ſeuls liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſqu'aucun ſens parmi eux, ils n'ont entre eux nulle diſcuſſion qui les diviſe; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre; l'eſti-

TELLES ſont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés ſur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

LA ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche; &, s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt presque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage; elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les deſirs; & l'avenir malheureux, pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altère ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'AVOUE qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe; quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumière & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; &

me publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un ſauvage faſſe une mauvaiſe action; mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire; car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe fripponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le ſauvage eſt cet homme-là :

Illum non populi faſces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres;
Non res Romanæ, perituraque regna, neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

cette exception même confirme la règle : car ſi tous les hommes étoient des Socrate, la ſcience alors ne leur feroit pas nuiſible; mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

TOUT peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix, & ne veut point rafiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du peuple; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de règle que ſes paſſions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philoſophie a une fois appris au peuple à mépriſer ſes coutumes, il trouve bientôt le ſecret d'éluder ſes loix. Je dis donc qu'il en eſt des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'eſt un tréſor qu'il faut conſerver; mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (81).

MAIS quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y ayent contribué ou non, faut-il les

[81] Je trouve dans l'Hiſtoire un exemple unique, mais frappant, qui ſemble contredire cette maxime ; c'eſt celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les deſcendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais exiſté. Je ne ferois pas en peine d'expliquer ce fait, ſi c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fuſſent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient pas la vertu, mais ils ne la connoiſſoient pas encore; car ces mots *vertus* & *vices* ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences; car, des deux premiers Rois de Rome qui donnèrent une forme à la république & inſtituèrent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que des rits ſacrés, les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

banir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car, premiérement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus; mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; & c'est ainsi que les arts & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public (82), qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances; & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroitre ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déja dit plus d'une fois, de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les académies, les collèges, les universités, les bibliothèques, les spectacles & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses : car dans une contrée où il ne feroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus

[82] Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté; une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion; une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir, mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

de porter les peuples à bien faire, il faut ſeulement les diſtraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſe actions; il faut les amuſer, au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des ſpectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police, & l'on ſait aſſez que la muſique & les ſpectacles en ſont un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt ni vis-à-vis du public, ni de mes adverſaires, c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne plus les reprendre; &, renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carrière pénible & douloureuſe j'ai oſé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt, ni aſſez de prétention pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le ſort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé,

causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi, & à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres, & de ceux qui les cultivent (81), & croirai n'en

(81) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci! Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux; tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser, comme moi, que, quoique ces choses ayent fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui, comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux mal-faisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette manière de raisonner me paroit leur

valoir pas moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des pièces de théatre; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amère, non de moi, mais de mon ſiècle.

convenir d'autant mieux, qu'entre nous ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les ſavans en honneur. C'eſt comme les Prêtres du Paganiſme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.

NARCISSE,

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE,

PAR M. J. J. ROUSSEAU.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi le 18 Décembre 1752.

ACTEURS.

LISIMON.

VALÈRE, } *Enfans de Lisimon.*
LUCINDE, }

ANGÉLIQUE, } *Frère & Sœur, Pupilles de Lisimon.*
LEANDRE, }

MARTON, *Suivante.*

FRONTIN, *Valet de Valère.*

La Scène est dans l'appartement de Valère.



J. M. Moreau inv et del — J. B. Simonet Sculp 1778

l'Amant de lui-mesme.

L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frère se promener dans le jardin; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de manière à le rendre méprisable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valère est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme; & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien! ou est le mal? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſpèrent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frère eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable, à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant, par ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon père, que Valère épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette amie pour me délivrer de Léandre, ſon frère, que mon père veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frère à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force

pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. (*A part.*) Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'eſt ſans doute mon frère qui revient, & en nous amuſant à jaſer nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chère Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valère en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe

voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant; mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous, après tout, de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété?

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & cet air de raillerie, qui peut auſſi bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non : je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux courir ſeule les riſques du ſucces, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chofe, cela fera toujours une fcène affez plaifante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eft de corriger Valère; mais le vrai motif eft de rire à fes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent fouvent les ridicules, en ne fongeant qu'à s'en amufer.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous fommes enfemble vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me caufe la moindre tracafferie avec Valère, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah! ma chère Angélique......

ANGÉLIQUE.

Oh! fi vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouferez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le fecret.

MARTON, *bas.*

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je . . . . . .

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir . . . . . ?

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci!

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride! c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la nôce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALÈRE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALÈRE.

Mauvais plaiſant! . . . . . Tu ſais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puiſſe manquer à ſa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'eſprit, & une figure . . . . . comme tu vois; on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez sûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous en avez fait ſur vous-même la première expérience.

VALÈRE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne ſais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, & qui vont ne ſavoir que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chère moitié. Les autres . . . . . . Mais où diable les prendre ces autres-là?

VALÈRE.

La matinée s'avance; il eſt temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il ſe met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? Je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le tein battu? il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire! Non; vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALÈRE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge; à la fin je ne pourrai m'en paſſer, & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boite à mouches? Mais que vois-je là? Un portrait!... Ah! Frontin, le charmant objet!... Où as-tu pris ce portrait?

FRONTIN.

Moi! je veux être pendu, ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALÈRE.

Quoi! ce n'eſt pas toi qui a mis ce portrait ſur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALÈRE.

Qui ſeroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALÈRE.

A d'autres! On t'a payé pour te taire..... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique?.... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!..... Je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALÈRE.

Je lui trouve beaucoup de mon air..... Elle eſt ma foi charmante!..... Ah! ſi l'eſprit ſoutient tout cela...... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite.

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALÈRE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec ton air niais? Me crois-tu novice en aventures?

FRONTIN, *à part.*

Ne me trompé-je point? C'eſt lui . . . . . c'eſt lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde : Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALÈRE.

Eh bien! Monſieur Frontin reconnoît-il l'original de cette peinture?

FRONTIN.

Pouh! ſi je le connois? Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALÈRE.

Une fille, des coups de pieds! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont de petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALÈRE.

Comment! l'aurois-tu ſervie?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALÈRE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance!..... Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait?

FRONTIN.

Comment, aimable! Savez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un

pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

VALÈRE, *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas...... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle...... elle s'appelle...... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALÈRE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette?

FRONTIN.

Pourquoi non? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALÈRE.

Quoi! c'est......

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine, sans grand sujet de l'être: en un mot, un vrai petit-maitre femelle.

VALÈRE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon! demeurer! Eſt-ce que cela demeure jamais?

VALÈRE.

Si tu m'impatientes...... Où loge-t-elle, maraud?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi-bien que moi.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALÈRE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALÈRE.

Ces idées que tu m'en as données.....?

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALÈRE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait! Le myſtère & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt impayable! le voilà amoureux de lui-même.

VALÈRE.

Cependant Angélique, la charmante Angélique...... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maitresse avant de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur! vous ne...... Ah! vous vous moquez.

VALÈRE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre père, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALÈRE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin; courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste! le bon petit livre que nous aurions là! Livre rare dont la lecture n'endormiroit pas.

VALÈRE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre père. Proposons-lui d'être de la partie.

VALÈRE.

VALÈRE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps!

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

EH bien, mon fils?

VALÈRE.

Frontin, un siège à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALÈRE.

Je ne saurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son père.

VALÈRE.

Le respect .....

LISIMON.

Oh, le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais qu'est-ce? encore en déshabillé! un jour de noces! Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

VALÈRE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit? Parbleu! dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du temps, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALÈRE.

Il ſemble cependant que, quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devroit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empreſſemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, & que j'euſſe, moi, celui de faire tes noces & celles de ta ſœur en un même jour.

VALÈRE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valère? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frère, puiſqu'il eſt en chemin.

VALÈRE.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

VALÈRE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALÈRE.

Votre volonté n'eſt pas moins la règle de mes deſirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de père !

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALÈRE.

Eh bien ! mon père !

LISIMON.

Eh bien ! mon fils, par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALÈRE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela, puiſque d'ailleurs Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance ; mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALÈRE.

Monſieur . . . . . .

LISIMON.

Ne crains rien; je connois & j'approuve trop ton empreſſement pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALÈRE.

Mon père . . . . .

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALÈRE.

Mon père . . . . . j'ai fait . . . . . des réflexions . . . . .

LISIMON.

Des réflexions, toi! Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes?

VALÈRE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois là mon fils.

VALÈRE.

Comment! après la ſottiſe. Mais je ne ſuis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monſieur le Philoſophe, qu'il n'y a nulle différence

de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons ; car vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise ; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALÈRE.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou...... tu m'entens. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendard !

SCÈNE V.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

CIEL ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

FRONTIN.

Oui ; marié ou déshérité ; épouser une femme ou la pauvreté ? on balanceroit à moins.

VALÈRE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain ; l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALÈRE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monfieur, d'une réfolution auffi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queftion d'époufer le portrait ? Hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus fi affreux ?

VALÈRE.

Non, mais fi mon père prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réfifterois avec la même fermeté, & je fens que mon cœur me rameneroit vers Angélique, fi-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monfieur votre père, vous hériterez au moins de fes vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah !

VALÈRE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre difgrace, ce portrait me femble avoir pris une phyfionomie famélique, un certain air allongé.

VALÈRE.

C'eft trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris.

(*Il fort.*)

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bien-tôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour fein-

dre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH, ah, ah, ah! la plaiſante ſcène! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiſelle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes!

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers.

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfère ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe : & Valère me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne point d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit temps.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiſelle, que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait ? Vous en rirez ſûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laiſſons-là le portrait : j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chère Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de ſi terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien-fait ! En vérité, cela fait peur, il n'y a point de fille en âge de raiſon, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte ; il ſera inceſſament à Paris ; il va faire agir auprès de mon père : il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime toujours. Ah ! ma chère, ſerez-vous inſenſible aux alarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée. . . .

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chère, & plus je dois ſouhaiter d'en

voir

voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs; & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui; que.....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources, & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez..... Chère Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi.

(*Elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je devois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la ſuivre; &, ſans trahir notre ſecret, l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je ſuis! mon eſprit s'occupe à des badineries, pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valère confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout, & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE, *ſans voir Angélique.*

JE cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALÈRE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être ſi fat & ſi aimable tout à la fois.

VALÈRE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas Angélique m'adore . ; . . . .

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! traître, tu connois trop mon foible.

VALÈRE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

VALÈRE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens! Je renonce à la possession d'un objet charmant, & auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expose à la disgrace de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues, & flatté à coup sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi! la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable? (*Regardant le portrait.*) Que de graces! . . . . . Quels traits! . . . . Que cela est enchanté! . . . . Que cela est divin! . . . . Ah! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALÈRE.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? Vous paroiſſez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût ſi aiſé à décontenancer.

VALÈRE.

Ah! cruelle, vous connoiſſez tout l'aſcendant que vous avez ſur moi, & vous m'outragez ſans que je puiſſe répondre.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort mal fait, en vérité; & réguliérement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je ſuis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos ſentimens ſont ſur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALÈRE.

Quoi! vous connoiſſez la perſonne.....?

ANGÉLIQUE.

Non-ſeulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALÈRE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais; mais il eſt ſincère. (*A part.*) S'il ſe pique, je triomphe.

VALÈRE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALÈRE.

Point de défauts ſans doute.

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais, quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALÈRE.

Vous y conſentez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALÈRE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALÈRE, *à part.*

Son indifférence me déſeſpère. (*Haut.*) Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur, vous voudriez bien reſſerrer encore votre union avec elle?

ANGÉLIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALÈRE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc! vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à préſent vous vous fâchez de mon ſang froid! Je ne ſais plus quel ton prendre avec vous.

VALÈRE, *bas.*

Je crève de dépit. (*Haut.*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALÈRE.

Ce sera bien-tôt, au moins?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez-vous, Valère?

VALÈRE.

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même; il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALÈRE.

Allez, allez; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCÈNE X.

VALÈRE.

AMOUREUX de soi-même! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCÈNE XI.

VALÈRE, FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne sais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALÈRE.

Eh bien! Frontin, as-tu trouvé......

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALÈRE.

Ah, Ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALÈRE.

Hâte-toi donc de me dire......

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALÈRE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALÈRE.

Conte-moi donc......

FRONTIN.

C'étoit un feu....... une mouſſe.....

VALÈRE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALÈRE.

Tais-toi, ivrogne, faquin, ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original : juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALÈRE.

Eh bien!

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la croix blanche, ni au lion d'or, ni à la pomme de pin, ni.....,

VALÈRE.

VALÈRE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puifqu'il n'eft pas là, il faut qu'il foit ailleurs; &..... oh! je le trouverai, je le trouverai.....

VALÈRE.

Il me prend des démangeaifons de l'affommer; fortons.

SCÈNE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, affez joli garçon!..... Ce plancher eft diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y fuis plus. Ah! fi fait......

SCÈNE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eft ton maître?

FRONTIN.

Mais je crois qu'il fe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il fe cherche?

FRONTIN.

Oui, il fe cherche pour s'époufer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait..... métamor..... non, métaphor..... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître, c'eſt une fille..... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Eh bien ! peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi! fans fe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eft bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le refte. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maitre, & dis-lui que j'ai les chofes les plus preffantes à lui communiquer. Prends garde, fur-tout, de ne lui point parler de tes divinations. Tiens; voilà pour ......

FRONTIN.

Pour boire, n'eft-ce pas ?

LUCINDE.

Oh! non, tu n'en as pas befoin.

FRONTIN.

Ce fera par précaution.

SCÈNE XIV.

LUCINDE.

Ne balançons pas un inftant, avouons tout, & quoi qu'il m'en puiffe arriver, ne fouffrons pas qu'un frère fi cher fe donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je fuis malheureufe! J'ai défobligé mon frere; mon père, irrité de ma réfiftance, n'en eft que plus abfolu : mon amant abfent n'eft point en état de me fecourir; je crains les trahifons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis fouffrir; car je le hais sûrement, & je fens que je préférerois la mort à Léandre.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu! que vous êtes méchante! Après cela qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air ...... Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt guère en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité?

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh bien! il n'a qu'à paroitre : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera

d'un air ..... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra ...... inſtructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chère Lucinde : on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits ; vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-deſſus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

(*Bas à Marton.*) La voilà au point. (*Haut.*) Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment !

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'anti-chambre ; il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux !

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître ſon propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ſes efforts pour vous mal recevoir; mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine, ſont en effet autant de preuves réelles de ſon amour pour vous.

LUCINDE, *toujours ſans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'eſtimer bien favoriſé, je vous aſſure. Le mauvais petit eſprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel.

(*Il ſe jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chère Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines!

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous ſiéroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi! ma chère ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre! Ah! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais.

(Il lui baiſe la main.)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALÈRE.

QUE ma préſence ne vous gêne point. Comment, Mademoiſelle! Je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; & j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité, qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valère a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce ſeroit mieux fait que vous ne penſez, & vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALÈRE.

VALÈRE.

Quoi! vous ofez joindre la raillerie à l'outrage! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous vous fâchez! Je vous laiffe; je n'aime pas les injures.

VALÈRE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouiffe de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! jouiffez.

VALÈRE.

Car j'efpère que vous n'aurez pas la hardieffe de tenter votre juftification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALÈRE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conferve encore les moindres fentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-deffus ne changera rien à la chofe.

VALÈRE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'eft fort bien fait.

VALÈRE, *tirant le portrait.*

Et voici déformais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur (*montrant ſon frère*) un attachement qui n'eſt guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALÈRE.

L'ingrate! Hélas! il ne me reſte plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valère, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer vos travers.

VALÈRE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'eſt pas temps d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALÈRE.

Ce n'eſt pas à moi, grands Dieux! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement,

& cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoitre; & je vous engage à préſent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALÈRE.

Qu'entends-je ? quoi ! la.....

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir, entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant, & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé ! L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valère, faut-il balancer ſi long-temps pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALÈRE, *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en eſt fait; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valère, & conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là. C'est. . : oui, ma foi, c'est lui. . . . .

VALÈRE.

Qui ? lui ! Dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valère, c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foiblesses, qui dégradoient son sexe & son caractère.

VALÈRE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez.

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter. . . . .

VALÈRE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? Vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALÈRE.

O Ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monsieur ! vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALÈRE.

Et moi, je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que, pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frere ?

LÉANDRE.

Souffrez, Monsieur......

VALÈRE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle !

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCÈNE XVIII.

LISIMON, FRONTIN,

Les Acteurs de la Scène précédente.

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valère & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre ; mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre des engagements-

d'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera : Lucinde ira dans un couvent : Valère sera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé, on ne peut mieux !

LISIMON.

Qu'est-ce donc ! vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des sots amants & de la sotte jeunesse !

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valère ! faites-vous toujours des réflexions ?

VALÈRE.

Oui, mon père ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je sens mon père, qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALÈRE.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse ; & je vais désormais éprouver près de vous que, quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU,
A M. DE VOLTAIRE.

Le 18 Août 1756.

VOs derniers Poëmes, Monſieur, me ſont parvenus dans ma ſolitude ; & quoique tous mes amis connoiſſent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne ſais de quelle part ceux-ci me pourroient venir, à moins que ce ne ſoit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaiſir avec l'inſtruction, & reconnu la main du maître; & je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire & de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas que tout m'en paroiſſe également bon ; mais les choſes qui m'y déplaiſent ne font que m'impoſer plus de confiance pour celles qui me tranſportent. Ce n'eſt pas ſans peine que je défends quelquefois ma raiſon contre les charmes de votre poéſie; mais c'eſt pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

JE ferai plus, Monſieur; je vous dirai ſans détour, non les beautés que j'ai cru ſentir dans ces deux Poëmes; la tâche effrayeroit ma pareſſe : ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi; mais les déplaiſirs qui troublent, en cet inſtant, le goût que je prenois à vos leçons, & je vous les dirai, encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchiſe d'une ame droite, & dans mes diſcours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un Philoſophe. D'ailleurs plus votre ſecond poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier; car ſi vous n'avez pas craint de vous oppoſer à vous-même, pour-

quoi craindrois-je d'être de votre avis ? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des ſentimens que vous réfutez ſi bien.

TOUS mes griefs ſont donc contre votre poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroît vous l'avoir inſpiré. Vous reprochez à Pope & à Léibnitz d'inſulter à nos maux, en ſoutenant que tout eſt bien, & vous amplifiez tellement le tableau de nos misères, que vous en aggravez le ſentiment; au lieu des conſolations que j'eſpérois, vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voie pas aſſez combien je ſuis malheureux ; & vous croiriez, ce ſemble, me tranquilliſer beaucoup en me prouvant que tout eſt mal.

NE vous y trompez pas, Monſieur ; il arrive tout le contraire de ce que vous vous propoſez. Cet optimiſme que vous trouvez ſi cruel, me conſole pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme inſupportables.

LE poëme de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience : le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, & m'ôtant tout, hors une eſpérance ébranlée, il me réduit au déſeſpoir. Dans cette étrange oppoſition qui règne entre ce que vous établiſſez & ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, & dites-moi qui s'abuſe, du ſentiment ou de la raiſon. » Homme, prends patience, « me diſent Pope & Léibnitz. » Tes maux ſont un effet néceſſaire de ta nature & de la conſ» titution de cet univers. L'Être éternel & bienfaiſant qui te » gouverne eût voulu t'en garantir. De toutes les économies » poſſibles, il a choiſi celle qui réuniſſoit le moins de mal & le » plus de bien, ou (pour dire la même choſe encore plus cru» ment, s'il le faut,) s'il n'a pas mieux fait, c'eſt qu'il ne pou» voit mieux faire. «

QUE me dit maintenant votre poëme : » Souffre à jamais, » malheureux. S'il eſt un Dieu qui t'ait créé, ſans doute il eſt » tout puiſſant ; il pouvoit prévenir tous tes maux : n'eſpère donc

» jamais qu'ils finiſſent; car on ne ſauroit voir pourquoi tu » exiſtes, ſi ce n'eſt pour ſouffrir & mourir. « Je ne ſais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus conſolant que l'optimiſme & que la fatalité même. Pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le Manichéiſme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir juſtifier ſa puiſſance aux dépens de ſa bonté ? S'il faut choiſir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

VOUS ne voulez pas, Monſieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence; & je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain, un écrit où je plaidois la cauſe du genre humain contre lui-même. Je fais la diſtinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur, & les conſéquences qui peuvent ſe tirer de ſa doctrine. La juſte défenſe de moi-même, m'oblige ſeulement à vous faire obſerver qu'en peignant les miſères humaines, mon but étoit excuſable, & même louable, à ce que je crois; car je montrois aux hommes comment ils faiſoient leurs malheurs eux-mêmes, & par conſéquent comment ils pouvoient les éviter.

JE ne vois pas qu'on puiſſe chercher la ſource du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; & quant aux maux phyſiques, ſi la matière ſenſible & impaſſible eſt une contradiction, comme il me le ſemble, ils ſont inévitables dans tout ſyſtême dont l'homme fait partie; & alors la queſtion n'eſt point, pourquoi l'homme n'eſt pas parfaitement heureux; mais pourquoi il exiſte ? De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'eſt preſque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux phyſiques ſont encore notre ouvrage. Sans quitter votre ſujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point raſſemblé là vingt mille maiſons de ſix à ſept étages; & que ſi les habitans de cette grande ville euſſent été diſperſés plus également, & plus légérement logés, le dégât eût été beau-

coup moindre, & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, & on les eût vu le lendemain à vingt lieues de-là, tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé; mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent? Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste?

VOUS auriez voulu, (& qui n'eût pas voulu de même!) que le tremblement se fût fait au fond d'un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux Messieurs de villes, les seuls hommes dont nous tenions compte: ils en font peu même aux animaux & aux Sauvages qui habitent épars dans des lieux retirés, & qui ne craignent, ni la chûte des toits, ni l'embrasement des maisons. Mais que signifieroit un pareil privilège? Seroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos loix, & que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?

IL y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces sous lesquelles on les considère, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans Zadig, & la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs; & malgré ce qu'une pareille description a de touchant, & fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire

des choſes, il eût attendu, dans de longues angoiſſes, la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laiſſent pas reſpirer, que les Médecins aſſaſſinent dans ſon lit à leur aiſe, & à qui des Prêtres barbares font avec art ſavourer la mort ? Pour moi je vois par-tout que les maux auxquels nous aſſujettit la nature, ſont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

MAIS quelque ingénieux que nous puiſſions être à fomenter nos misères à force de belles inſtitutions, nous n'avons pu, juſqu'à préſent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, & de préférer le néant à notre exiſtence; ſans quoi, le découragement & le déſeſpoir ſe ſeroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pu ſubſiſter long-temps. Or, s'il eſt mieux pour nous d'être que de n'être pas, ç'en ſeroit aſſez pour juſtifier notre exiſtence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à ſouffrir, & que ces maux ſeroient auſſi grands que vous les dépeignez. Mais il eſt difficile de trouver ſur ce ſujet de la bonne foi chez les hommes, & de bons calculs chez les philoſophes; parce que ceux-ci, dans la comparaiſon des biens & des maux, oublient toujours le doux ſentiment de l'exiſtence, indépendamment de toute autre ſenſation, & que la vanité de mépriſer la mort engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciſeaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

VOUS penſez avec Éraſme que peu de gens voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu, mais tel tient ſa marchandiſe fort haute, qui en rabattroit beaucoup s'il avoit quelque eſpoir de conclure le marché. D'ailleurs, Monſieur, qui dois-je croire que vous avez conſulté ſur cela ? Des riches, peut-être, raſſaſiés de faux plaiſirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie & toujours tremblant de la perdre; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus

ſédentaire, le plus mal-ſain, le plus réfléchiſſant, & par conſéquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure compoſition, ou du moins communément plus ſincères, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Conſultez un honnête bourgeois qui aura paſſé une vie obſcure & tranquille, ſans projets & ſans ambition; un bon artiſan, qui vit commodément de ſon métier; un payſan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère, afin qu'ils nous faſſent vivre : mais du pays, par exemple, où vous êtes, & généralement de tout pays libre. J'oſe poſer en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul Montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaître ſans ceſſe pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la vie qui nous la rend à charge; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixiſſe pœnitet, quoniam ita vixi ut fruſtrà me natum non exiſtimem.* Cela n'empêche pas que le Sage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement, ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ. Mais, ſelon le cours ordinaire des choſes, de quelques maux que ſoit ſemée la vie humaine, elle n'eſt pas, à tout prendre, un mauvais préſent; & ſi ce n'eſt pas toujours un mal de mourir, ç'en eſt fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penſer ſur tous ces articles m'apprennent pourquoi pluſieurs de vos preuves ſont peu concluantes pour moi. Car je n'ignore pas combien la raiſon humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, & qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré, n'eſt ſouvent qu'un ſophiſme pour l'autre. Quand vous attaquez, par exemple, la chaine des êtres ſi bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'eſt pas vrai que ſi l'on ôtoit un atôme du monde, le monde ne pourroit ſubſiſter. Vous citez

là-dessus M. de Crouzas ; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement ; qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atôme de moins sur la terre seroit la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, & qu'en cette occasion je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai point lu son écrit contre Pope, & ne suis peut-être pas en état de l'entendre; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, & que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités & des figures, je croirois tout au contraire qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins & les moyens, & mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique ; & suffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle existe ? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques loix que nous ignorons, & que la nature suit tout aussi fidélement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas, & dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions sans principe & des effets sans cause ; ce qui répugne à toute philosophie.

SUPPOSONS deux poids en équilibre, & pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils different : ou les deux poids resteront encore en équilibre, & l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu, & l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étoient de fer, & qu'il y eût un

grain d'aimant caché ſous l'un des deux, la préciſion de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la préciſion, & à force d'exactitude elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde phyſique, à laquelle on ne puiſſe appliquer quelque exemple ſemblable à celui que je viens de propoſer ſur la peſanteur.

VOUS dites que nul être connu n'eſt d'une figure préciſément mathématique; je vous demande, Monſieur, s'il y a quelque figure poſſible qui ne le ſoit pas, & ſi la courbe la plus bizarre n'eſt pas auſſi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres? J'imagine, au reſte, que ſi quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité, ce ne ſeroit que l'univers même, en le ſuppoſant plein & borné, car les figures mathématiques n'étant que des abſtractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes; au lieu que toutes celles des corps naturels ſont relatives à d'autres corps & à des mouvemens qui les modifient : ainſi cela ne prouveroit encore rien contre la préciſion de la nature, quand même nous ſerions d'accord ſur ce que vous entendez par ce mot de préciſion.

VOUS diſtinguez les événemens qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point. Je doute que cette diſtinction ſoit ſolide. Tout événement me ſemble avoir néceſſairement quelque effet ou moral, ou phyſique, ou compoſé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens eſt encore plus difficile à ſuivre que celle des hommes; comme en général on ne doit pas chercher des effets plus conſidérables que les événemens qui les produiſent, la petiteſſe des cauſes rend ſouvent l'examen ridicule, quoique les effets ſoient certains; & ſouvent auſſi pluſieurs effets preſque imperceptibles ſe réuniſſent pour produire un événement conſidérable. Ajoutez que tel effet ne laiſſe pas d'avoir lieu, quoiqu'il agiſſe hors du corps qui le produit. Ainſi la pouſſière qu'éleve un carroſſe peut ne rien faire à la marche de la voiture & influer ſur celle du monde; mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit néceſſairement ſur l'univers même. Ainſi, Monſieur, vos exemples me paroiſſent plus ingénieux que convaincans; je vois mille raiſons plauſibles pourquoi il n'étoit

toit peut-être pas indifférent à l'europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coëffée ; ni au destin de Rome, que César tournât les yeux à droite ou à gauche, & crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au Sénat, le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappellant le grain de sable cité par Pascal, je suis à quelques égards de l'avis de votre Bramine ; & de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événemens n'ont pas des effets sensibles, il me paroit incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil, mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non-résistant. C'étoit assurément une belle chose à démontrer ; mais, selon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui passent ma portée. J'imaginerois que, pour bâtir celle-ci, l'on auroit à-peu-près raisonné de cette manière.

Telle force agissant selon telle loi, doit donner aux astres tel mouvement dans un milieu non-résistant : or, les astres ont exactement le mouvement calculé, dont il n'y a point de résistance. Mais qui peut savoir s'il n'y a peut-être pas un million d'autres loix possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un vuide que dans le vuide par celle-ci? L'horreur du vuide n'a-t-elle pas long-temps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vuide, tout ne s'est-il pas trouvé plein ? N'a-t-on pas rétabli le vuide sur de nouveaux calculs ? Qui nous répondra qu'un systême encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laissons les difficultés sans nombre qu'un physicien feroit peut-être sur la nature de la lumière & des espaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la sagesse & la retenue en matière d'opinion, eût trouvé la vôtre si démontrée ? En général il semble que les Sceptiques s'oublient un peu, si-tôt qu'ils prennent le ton dogmatique, & qu'ils devroient user plus sobrement que personne du terme de *demontrer*.

Le moyen d'être cru, quand on ſe vante de ne rien ſavoir, en affirmant tant de choſes?

AU reſte, vous avez fait un correctif très-juſte au ſyſtême de Pope, en obſervant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur, & que ſi la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'eſt parce qu'il la tient, & non parce qu'il la termine.

SUR le bien du tout, préférable à celui de ſa partie, vous faites dire à l'homme : » Je dois être auſſi cher à mon maître, » moi être penſant & ſentant, que les planètes, qui probablement » ne ſentent point. » Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à ſon auteur qu'un ſeul être penſant & ſentant. Mais le ſyſtême de cet univers qui produit, conſerve & perpétue tous les êtres penſans & ſentans, doit lui être plus cher qu'un ſeul de ces êtres ; il peut donc, malgré ſa bonté, ou plutôt par ſa bonté même, ſacrifier quelque choſe du bonheur des individus à la conſervation du tout. Je crois, j'eſpère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète ; mais ſi les planètes ſont habitées, comme il eſt probable, pourquoi vaudrois-je mieux à ſes yeux que tous les habitans de Saturne ? On a beau tourner ces idées en ridicule, il eſt certain que toutes les analogies ſont pour cette population, & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui ſoit contre. Or, cette population ſuppoſée, la conſervation de l'univers ſemble avoir, pour Dieu même, une moralité qui ſe multiplie par le nombre des mondes habités.

QUE le cadavre d'un homme nourriſſe des vers, des loups ou des plantes, ce n'eſt pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme ; mais ſi, dans le ſyſtême de l'univers, il eſt néceſſaire à la conſervation du genre humain qu'il y ait une circulation de ſubſtance entre les hommes, les animaux & les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs, je ſuis mangé des vers ; mais mes enfans, mes freres vivront comme j'ai vécu, & je fais, par l'ordre de la nature, pour tous les hommes, ce que firent volontairement

Codrus, Curtius, les Cécies, les Philènes, & mille autres pour une petite partie d'hommes.

POUR revenir, Monſieur, au ſyſtême que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, ſans diſtinguer avec ſoin le mal particulier dont aucun philoſophe n'a jamais nié l'exiſtence, du mal général que nie l'optimiſte. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ſi chacun de nous ſouffre, ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût, & ſi nos maux étoient inévitables dans la conſtitution de l'univers. Ainſi l'addition d'un article rendroit, ce ſemble, la propoſition plus exacte; & au lieu de *Tout eſt bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *Le tout eſt bien*, ou *Tout eſt bien pour le tout.* Alors il eſt très-évident qu'aucun homme ne ſauroit donner des preuves directes ni pour, ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoiſſance parfaite de la conſtitution du monde & du but de ſon auteur, & cette connoiſſance eſt inconteſtablement au-deſſus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer, ni des propriétés de la matière, ni de la méchanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu qui préſide à tout; de ſorte qu'on ne prouve pas l'exiſtence de Dieu par le ſyſtême de Pope, mais le ſyſtême de Pope par l'exiſtence de Dieu : & c'eſt ſans contredit de la queſtion de la Providence qu'eſt dérivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas mieux été traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la Providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde, a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

LES premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu, ſont les Prêtres & les dévots, qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la juſtice divine à des événemens purement naturels; & pour être sûrs de leur fait, puniſſent & châtient les méchans, éprouvent ou récompenſent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, ſelon l'événement. Je ne ſais, pour moi, ſi c'eſt une bonne théologie; mais je trouve que c'eſt une mauvaiſe manière de rai-

ſonner, de ſonder indifféremment ſur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer ſans choix tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

LES Philoſophes, à leur tour, ne me paroiſſent guère plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valiſe. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou Céſar dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous diſons : pourquoi les avoir laiſſé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant ſon enfant ; & dans le ſecond : Dieu conſervoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainſi quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raiſon chez les dévots, & toujours tort chez les Philoſophes. Peut-être dans l'ordre des choſes humaines, n'a-t-elle ni tort ni raiſon, parce que tout tient à la loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour perſonne. Il eſt à croire que les événemens particuliers ne ſont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que ſa Providence eſt ſeulement univerſelle, qu'il ſe contente de conſerver les genres & les eſpèces, & de préſider au tout, ſans s'inquiéter de la manière dont chaque individu paſſe cette courte vie. Un Roi ſage qui veut que chacun vive heureux dans ſes États, a-t-il beſoin de s'informer ſi les cabarets y ſont bons ? Le paſſant murmure une nuit, quand ils ſont mauvais, & rit tout le reſte de ſes jours d'une impatience auſſi déplacée. *Commorandi enim Natura diverſorium nobis, non habitandi dedit.*

POUR penſer juſte à cet égard, il ſemble que les choſes devroient être conſidérées relativement dans l'ordre phyſique, & abſolument dans l'ordre moral : de ſorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, eſt que chaque être matériel ſoit diſpoſé le mieux qu'il eſt poſſible par rapport au tout, & chaque être intelligent & ſenſible le mieux

qu'il eſt poſſible par rapport à lui-même ; ce qui ſignifie en d'autres termes, que pour qui ſent ſon exiſtence, il vaut mieux exiſter que ne pas exiſter. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être ſenſible, & non à quelques inſtans particuliers de ſa durée, tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la queſtion de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame, que j'ai le bonheur de croire, ſans ignorer que la raiſon peut en douter ; & à celle de l'éternité des peines, que ni vous, ni moi, ni jamais homme penſant bien de Dieu, ne croirons jamais.

SI je ramène ces queſtions diverſes à leur principe commun, il me ſemble qu'elles ſe rapportent toutes à celle de l'exiſtence de Dieu. Si Dieu exiſte, il eſt parfait; s'il eſt parfait, il eſt ſage, puiſſant & juſte; s'il eſt ſage & puiſſant, tout eſt bien; s'il eſt juſte & puiſſant, mon ame eſt immortelle, ſi mon ame eſt immortelle, trente ans de vie ne ſont rien pour moi, & ſont peut-être néceſſaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première propoſition, jamais on n'ébranlera les ſuivantes ; ſi on la nie, il ne faut point diſputer ſur ces conſéquences.

NOUS ne ſommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin du moins que je puiſſe préſumer rien de ſemblable de votre part en liſant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus conſolantes de la Divinité ; & j'aime bien mieux un Chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

QUANT à moi, je vous avouerai naïvement, que ni le pour ni le contre ne me paroiſſent démontrés ſur ce point par les lumières de la raiſon, & que ſi le Théiſte ne fonde ſon ſentiment que ſur des probabilités, l'Athée, moins précis encore, ne me paroît fonder le ſien que ſur des poſſibilités contraires. De plus, les objections, de part & d'autre, ſont toujours inſolubles, parce qu'elles roulent ſur des choſes dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, &

pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je croye aucune autre vérité, parce que croire & ne croire pas sont les choses qui dépendent le moins de moi; que l'état de doute est un état trop violent pour mon ame; que quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester long-temps en suspens, & se détermine sans elle; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant, & joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

VOILA donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous sentez combien l'optimisme est facile à défendre, & la Providence à justifier, & ce n'est pas à vous qu'il faut répéter les raisonnemens rebattus, mais solides, qui ont été faits si souvent à ce sujet. A l'égard des Philosophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point disputer avec eux sur ces matières, parce que ce qui n'est qu'une preuve de sentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonstration, & que ce n'est pas un discours raisonnable de dire à un homme : Vous devez croire ceci parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point disputer avec nous sur ces mêmes matières, parce qu'elles ne sont que des corollaires de la proposition principale qu'un adversaire honnête ose à peine leur opposer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la proposition qui lui sert de base. Je pense qu'ils ne le doivent pas, encore par une autre raison. C'est qu'il y a de l'inhumanité à troubler les ames paisibles, & à désoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'est ni certain ni utile. Je pense, en un mot, qu'à votre exemple on ne sauroit attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, ni trop respecter la Religion qui la soutient.

MAIS je suis indigné, comme vous, que la foi de chacun ne soit pas dans la plus parfaite liberté, & que l'homme ose contrôler l'intérieur des consciences où il ne sauroit pénétrer : comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matières où la démonstration n'a point lieu, & qu'on

pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre ? & sont-ils en droit de tourmenter leurs Sujets ici-bas, pour les forcer d'aller en Paradis ? Non; tout Gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils; & quoiqu'en ait pu dire le sophiste Hobbes, quand un homme sert bien l'État, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert Dieu.

J'IGNORE si cet être juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom; je suis bien sûr au moins qu'il ne la partagera pas, & ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne foi. Puis-je, sans offenser sa bonté & même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachete une erreur involontaire, & que des mœurs irréprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes, & rejettés par la raison ? Je dirai plus; si je pouvois, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, & compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerois pas un instant; & j'aimerois mieux pouvoir dire à Dieu : J'ai fait sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, & mon cœur suivoit ta volonté sans la connoître : que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : Hélas! je t'aimois & n'ai cessé de t'offenser; je t'ai connu, & n'ai rien fait pour te plaire.

IL y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les loix peuvent imposer; mais hors les principes de la morale & du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des Religions qui attaquent les fondemens de la société, & qu'il faut commencer par exterminer ces Religions pour assurer la paix de l'État. De ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux; mais il faut le prendre à sa source; car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune, & ne prêchent que patience & douceur quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, & damne impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. En

effet, les fidèles font rarement d'humeur à laiffer les réprouvés en paix dans ce monde; & un Saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers fur le métier du diable. Que s'il y avoit des incrédules intolérans, qui vouluffent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins févérement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

JE voudrois donc qu'on eût dans chaque état un code moral, ou une efpèce de profeffion de foi civile, qui contînt pofitivement les maximes fociales que chacun feroit tenu d'admettre, & négativement les maximes fanatiques qu'on feroit tenu de rejetter, non comme impies, mais comme féditieufes. Ainfi toute religion qui pourroit s'accorder avec le code, feroit admife; toute religion qui ne s'y accorderoit pas feroit profcrite : & chacun feroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec foin feroit, ce me femble, le livre le plus utile qui ait jamais été compofé, & peut-être le feul néceffaire aux hommes. Voilà, Monfieur, un fujet pour vous. Je fouhaiterois paffionnément que vous vouluffiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre poéfie, afin que, chacun pouvant l'apprendre aifément, il portât, dès l'enfance dans tous les cœurs, ces fentimens de douceur & d'humanité qui brillent dans vos écrits, & qui manquerent toujours aux dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet, qui doit plaire au moins à votre ame. Vous nous avez donné dans votre poëme fur la religion naturelle le catéchifme de l'homme : donnez-nous maintenant, dans celui que je vous propofe, le catéchifme du citoyen. C'eft une matière à méditer long-temps, & peut-être à réferver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

JE ne puis m'empêcher, Monfieur, de remarquer à ce propos une oppofition bien fingulière entre vous & moi dans le fujet de cette lettre. Raffafié de gloire, & défabufé des vaines grandeurs, vous vivez libre au fein de l'abondance; bien sûr de l'immortalité, vous philofophez paifiblement fur la nature de l'ame;

&

& ſi le corps ou le cœur ſouffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal ſur la terre. Et moi, obſcur, pauvre & tourmenté d'un mal ſans remède, je médite avec plaiſir dans ma retraite, & trouve que tout eſt bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouiſſez; mais j'eſpère, & l'eſpérance embellit tout.

J'AI autant de peine à quitter cette ennuyeuſe lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiſcret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous, ſi je vous eſtimois moins. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur; mais il s'agit de la cauſe de la Providence, dont j'attends tout. Après avoir ſi long-temps puiſé dans vos leçons des conſolations & du courage, il m'eſt dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une eſpérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non : j'ai trop ſouffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les ſubtilités de la métaphyſique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, & d'une Providence bienfaiſante. Je la ſens, je la crois, je la veux, je l'eſpère, je la défendrai juſqu'à mon dernier ſoupir, & ce ſera, de toutes les diſputes que j'aurai ſoutenues, la ſeule où mon intérêt ne ſera pas oublié. Je ſuis, Monſieur, &c.

L' A L L É E (38)

DE

S I L V I E.

QU'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer ?
De ma triſte & lente carrière
Rien n'adouciroit la misère,
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe ;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le temps coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au Sage,

(83) C'eſt le nom d'une promenade ſolitaire où ces vers ont été compoſés.

Qu'avec le plus léger partage
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits :
Tant de ſoins, tant de prévoyance
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition :
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices,
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable
Qui dans ſon ame inſatiable
Nourrit l'ardente ſoif de l'or!
Que du vil penchant qui l'entraîne
Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor.
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains!
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abyme apprêté pour ſa chûte
Soit creuſé de ſes propres mains.
Malheur à tout homme farouche;
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité!
Qu'il éprouve dans ſa misère,
De la part de ſon propre frère,
La même inſenſibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions;
Mais jamais du Ciel condamnée,

On ne vit une ame bien née
Céder à leurs féductions.
Il en eft de plus dangereufes,
De qui les amorces flatteufes
Déguifent bien mieux le poifon,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à fe faire entendre
En faifant taire la raifon;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impofent que d'aimables loix :
La haine & fes fureurs fanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des fentimens fi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eft tant de plus coupables
Qu'il traite moins févérement.
O difcours trop remplis de charmes !
Eft-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereffe
Me pourfuit jufqu'en ce jour;
J'y veux moralifer fans ceffe,
Et toujours j'y fonge à l'amour.
Je fens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres foins,
Plus libre en ce charmant afyle,
Philofopheroit beaucoup moins.
Ainfi du feu qui me dévore
Tout fert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eft-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?

Déja de mon ſeptième luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe &, ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévère Sageſſe
Fera bientôt fuir les Amours ;
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité;
On me verra par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le Sage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe ! aimable chimère !
Douce illuſion de nos cœurs !
C'eſt ſous ton divin caractère
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode ;
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie
Tend des pièges à la vertu.

Tel dans une route contraire
On voit le fanatique auſtère
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah! s'il exiſtoit un vrai Sage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre,
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

IMITATION LIBRE
D'UNE CHANSON ITALIENNE
DE METASTASE.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne,
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est plus un songe vain.

TOUTE ma flamme est éteinte :
Sous une colère feinte,
L'amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

EN paix, sans toi, je sommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte
Sans regrets & sans plaisirs.

LE souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

SOIS fière, sois inhumaine,

Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'UN mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.

TU me parois encor belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

LORSQUE je briſai ma chaîne,
Dieu, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir.
Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir ?

AINSI du piège perfide
Un oiſeau ſimple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe
Prend des leçons de ſageſſe
Pour n'être plus attrapé.

TU crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais tel au port qu'il deſire,

Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoique tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine;
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidèle amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

GIUSEPPE FARSETTI,

PATRIZIO VENETO A GIÓ.

GIACOMO ROUSSEAU,

CITTADINO GINEVRINO.

SERMONE.

S'Io non vedeſſi con queſti occhi, quale
E quanta ha virtù ſeggio entro il tuo petto,
E come, l'oro, e le lucenti gemme
E gli agi, cui sì dietro il mondo corre,
Diſprezzi, e ſei Signor di te medeſmo;
Io crederei che aveſſe il falſo ſcritto
Di Diogene ſaggio il ſecol priſco.
O ſpirto degno! opra diverſa è certo
Empier le carte di ſeveri detti,
Porgendo filoſofici conſigli;
Ed aver l'alma di giuſtizia piena,
E porre di ragione in uſo il lume:
Queſto a te ſerba il ciel. Già non parl'io
Per farti onor, che il ſuon delle tue lodi
Poco gradiſci, e nulla il biaſmo curi;
Ma per far noto il ver la lingua ſnodo.
Siegui il tuo nobil corſo, anima ſciolta
D'ogni umano legame. Odo chi dice:
Folle alterigia è che rifiuta l'oro,
Che ricca e larga man ti porge in dono.
Ma tu, ciò di che d'uopo alcun non hai,
Rifiuti ſolo, e d'uopo hai ben di poco,
E lieto vivi, e temperato, e ſaggio;
Come colui, che vedi, che la chioma

Colta e ſparſa d'odor, gli eletti panni
E molte maſſe di fecondo argento,
Raro l'uomo beato in terra fanno.
Ma la cieca età noſtra è giunta a tale,
Ch'ammira ſol ciò che par bello agli occhi;
E l'opre generoſe, e i fatti egregi,
E l'alma pura e di rimorſi ſcarca,
Prima fonte e cagion d'ogni ben noſtro,
Contempla appena, o non cognoſce affato.

L'UMANA razza, al mio parer, ſomiglia
Color che, come il Gelli un tempo ha ſcritto,
Fur da Circe cangiati in crude fiere;
Che poi, tornar potendo alle lor forme,
E riavere il lor conoſcimento,
Meglio amar rimaner beſtie nel fango.
Or dimmi quanti nel pantano immerſi
Di vizi opprobrioſi oggi riſcontri,
Che a noverargli opra perduta fora?
Odio ad amor che mai non diſſer vero!
Reggono il mondo; maſchera e belletto
Copre e traveſte le parole e i fatti.
Ov'è chi ſcriſſe con ſi puri inchioſtri;
» La gola, il ſonno, e l'ozioſe piume
» Hanno dal mondo ogni virtù sbandita? «
Riſorga per veder ſe il ſuo concerto
In queſta noſtra etade al ver s'appone.
Quindi è che il ſenſo depravato e guaſto,
Che non può regger di virtute al lume,
Omaggio non le rende, e ogni via tenta
Onde vana e ridicola rieſca.

DEH! Cittadino di città ben retta,
E compagno e fratel d'ottime genti
Ch'amor del giuſto ha ragunate inſieme,
Del tuo fido operar pago e contento

Vivi; che la giuſtizia e la virtude,
Come di ſe principio e di ſe fine,
Vive di ſe contenta, e non cerca oltre.
Ma ſtolto! Il foglio di moral precetti
Spargo, nè ch'io ragiono a te m'avveggio;
Da cui tanto s'apprende in un ſol giorno,
Quanto da più volumi in parecchi anni.

LETTRE

DE

MONSIEUR ROUSSEAU,

Écrite de Paris le 25 Juillet 1750, à l'Auteur du Mercure.

VOUS le voulez, Monſieur; je ne réſiſte plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas deſtiné à voir le jour, & qui en eſt très-peu digne. Les plaintes du public ſur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont aſſez appris qu'il n'a que faire des miens; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle ſeule j'aurois pu aſpirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les Lettres, j'ai preſque toujours écrit pour moi ſeul; & le Public ni mes amis n'auront pas à ſe plaindre que j'aie été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on eſt toujours indulgent à ſoi-même, & des écrits ainſi deſtinés à l'obſcurité, l'Auteur même eut-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le ſeul deſir de plaire peut ſurmonter le dégoût.

UNE choſe ſingulière, c'eſt qu'ayant autrefois publié un ſeul Ouvrage, (84) où certainement il n'eſt point queſtion de poéſie, on me faſſe aujourd'hui Poëte malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment ſur des Comédies & d'autres pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne ſuis pas capable de faire. C'eſt la conformité du nom de l'Auteur avec le mien qui m'attire cet honneur. J'en ſerois flatté, ſans doute, ſi l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais

(84) Diſſertation ſur la Muſique moderne.

louer un homme de choſes qui ſont au-deſſus de ſes forces, c'eſt le faire ſonger à ſon inſuffiſance.

JE m'étois eſſayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un Ouvrage loué des amateurs, décrié des Artiſtes ; & que la réunion de deux Arts difficiles a fait exclure par ceux-ci avec autant de chaleur que ſi en effet il eût été excellent ; je m'étois imaginé, en vrai Suiſſe, que pour réuſſir, il ne falloit que bien faire ; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire eſt le premier & le plus dangereux obſtacle qu'on trouve à ſurmonter dans cette carrière ; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens, que je ne puis ni ne veux avoir, je me ſuis hâté de rentrer dans l'obſcurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laiſſer pour l'honneur de votre Journal.

LETTRES

DE MONSIEUR

LE COMTE DE TRESSAN,

A

MONSIEUR ROUSSEAU,

Avec les Réponſes de celui-ci, concernant Monſieur PALISSOT, *Auteur de la Comédie des* Philoſophes.

PREMIÈRE LETTRE

De M. Le Comte de TRESSAN.

VOUS connoîtrez, Monſieur, par la lettre du Roi de Pologne que j'envoie à M. d'Alembert, à quel point ce Prince eſt indigné de l'attentat du Sr. Paliſſot ; il eſt tout ſimple, il eſt bien ſûr que vous auriez trop mépriſé Paliſſot pour être ému par la ſottiſe qu'il vient de faire ; mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des ſerviteurs attachés, & je ſuis trop jaloux de ſa gloire pour n'avoir pas rempli, dans cette occaſion, des devoirs auſſi chers à mon cœur.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monſieur; mais je ſuis lié d'une tendre amitié avec vos compatriotes. Je regarde Genève comme la ville de l'Europe où la jeuneſſe reçoit la plus excellente éducation : j'ai toujours ſous mes ordres beaucoup de jeunes Officiers Génevois ; je n'en vois aucun ſortir de ſa famille ſans prouver qu'il a des mœurs & de la littérature. Si l'ancienne amitié dont pluſieurs de vos amis m'honorent, ſi l'amour que j'ai pour les ſciences & les lettres que vous enrichiſſez tous les jours, peuvent m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empreſſement, Monſieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaiſir & amitié les aſſurances de la haute eſtime avec laquelle, &c.

Toul, 20 Octobre 1755.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

JE vous honorois, Monsieur, comme nous faisons tous; il m'est doux de joindre la reconnoissance à l'estime, & je remercierois volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de vos bontés, qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre; je ne vois en cela rien de repréhensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'un heureux choix. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner, pour cette bagatelle, un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porteroit avec douleur la disgrace du Roi de Pologne & la vôtre.

MON cœur est ému des éloges dont vous honorez ceux de mes concitoyens qui sont sous vos ordres. Effectivement le Génevois est naturellement bon; il a l'ame honnête, il ne manque pas de sens, & il ne lui faut que de bons exemples pour se tourner tout-à-fait au bien. Permettez-moi, Monsieur, d'exhorter ces jeunes Officiers à profiter du vôtre, à se rendre dignes de vos bontés, & à perfectionner sous vos yeux les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conseil que je leur donne; ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philosophe : notre étude commune sera l'homme de bien, & vous serez toujours notre maître.

Paris ce 26 Décembre 1755.

LETTRE II.

De M. Le Comte de Tressan.

Recevez, Monfieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer en nous peignant fes charmes dans leur première fimplicité; vous venez de l'enfeigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

Le Roi de Pologne, Monfieur, attendri, édifié par votre lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de fon eftime, qu'en foufcrivant à la grace que feul aujourd'hui vous pouviez prononcer. M. Paliffot ne fera point chaffé de la Société de Nancy, mais cette anecdote littéraire doit refter infcrite dans fes regiftres, & vous ne pouvez nous blâmer de conferver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté de vos ouvrages, Monfieur, & defirant d'affermir dans mon cœur les fentimens qui font fi naturels dans le vôtre, je n'ai fait en cette occafion que ce que j'ai dû, & fans l'ordre du Roi de Pologne, qui ma chargé de vous faire paffer cette lettre, je n'aurois point ofé vous faire connoître tout mon zèle.

Vous me promettez, Monfieur, de me recevoir quand j'irai à Paris, & moi je vous promets de vous écouter avec confiance, & de travailler de bonne foi à me rendre digne d'être votre ami.

Pardonnez-moi d'avoir donné plufieurs copies de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Malgré l'eftime trop honorable que vous m'y témoignez, je fens qu'on doit m'oublier en lifant cette lettre, & ne s'occuper que du grand homme qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice & pour le triomphe de la vertu. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lunéville, le premier Janvier 1756.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

QUELQUE danger qu'il y ait, Monſieur, de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remerciemens que je vous dois, des remarques ſur l'enrégiſtrement de l'affaire de M. Paliſſot, & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne, ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont S. M. m'honore en cette occaſion qu'à condition que tout ſoit oublié. J'oſe dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grace incomplette, & qu'il n'y a qu'un pardon ſans réſerve qui ſoit digne de ſa grande ame. D'ailleurs, eſt-ce faire grace que d'éterniſer la punition, & les regiſtres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier que relever les petites fautes de ſes membres? Enfin quelque peu d'eſtime que je faſſe de nos contemporains, à Dieu ne plaiſe que nous les aviliſſions à ce point d'inſcrire comme un acte de vertu ce qui n'eſt au fond qu'un procédé des plus ſimples, que tout homme de lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

ACHEVEZ donc, Monſieur, la bonne œuvre que vous avez ſi bien commencée, afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne ſoit plus queſtion d'une bagatelle qui a déja fait plus de bruit & donné plus de chagrin à M. Paliſſot que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui, ſi le pardon lui coûte auſſi cher que la peine?

PERMETTEZ-MOI de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez; ce ſont des leçons ſévères dont je ferai mon profit; car je n'ignore pas, & cette lettre en fait foi, qu'on loue avec ſobriété ceux qu'on eſtime parfaitement. Mais, Monſieur, il faut renvoyer ces éclairciſſemens à nos entrevues. J'attends avec empreſſement le plaiſir que vous me promettez, & vous verrez que de manière ou d'autre vous ne me louerez plus quand nous nous connoîtrons.

Paris 7 Janvier 1756.

LETTRE III.

Du Comte de TRESSAN.

VOUS ferez obéi, Monfieur ; il eft bien jufte que vous jouiffiez de l'empire que vous vous acquérez fur les efprits. Je vous avoue cependant que j'aurois peut-être encore balancé à vous accorder tout pour M. Paliffot, fans une lettre que j'ai reçue de Paris en même-temps que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'affurer d'une amitié à toute épreuve, & c'eft en conféquence de ce fentiment qu'on m'avertit qu'on fort d'une compagnie nombreufe & brillante, où l'on s'eft déchaîné contre moi au fujet de l'affaire de M. Paliffot, & que même on s'y eft dit l'un à l'autre à l'oreille une épigramme faite contre moi. Cette lettre m'a déterminé fur le champ, Monfieur, à fuivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir auffi à pardonner à M. Paliffot ; je le fais fans nulle reftriction, trop heureux qu'il me procure cette occafion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons.

J'AI répondu à cette perfonne avec toute la vérité la plus fimple. Je lui ai mandé ce qui s'eft paffé, ce que j'avois fait, & ce que vous m'avez empêché d'achever. N'en parlons donc plus, & que M. Paliffot puiffe être affez heureux pour ne jetter jamais des pierres qu'à des Sages. Si je le fuis dans ce moment, lui & moi vous le devons également. Je confens de tout mon cœur à ne plus vous louer lorfque je jouirai du bonheur de vous voir & de vous entendre. Alors ma façon de vous applaudir me fera utile, & répondra à vos vues : jufqu'à ce moment, permettez-moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur, égale l'attachement que je vous voue pour le refte de ma vie.

Lunéville 11 Janvier, 1756.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

J'APPRENDS, Monsieur, avec une vive satisfaction que vous avez entiérement terminé l'affaire de M. Palissot, & je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaisir qu'elle a pu vous occasionner; car ceux de cette espèce ne sont guère sensibles à l'homme sage; & d'ailleurs vous savez mieux que moi que dans les chagrins qui peuvent suivre une bonne action, le prix en efface toujours la peine. Après avoir heureusement achevé celle-ci, il ne nous reste plus rien à desirer, à vous & à moi, que de n'en plus entendre parler.

Paris, 17 Janvier 1756.

AVIS A UN ANONYME,

PAR

J. J. ROUSSEAU. (85)

J'AI reçu le 26 de ce mois une lettre anonyme, datée du 28 Octobre dernier, qui, mal adressée, après avoir été à Génève, m'est revenue à Paris, franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défense, que je ne puis donner au Mercure, comme l'Auteur le desire, par des raisons qu'il doit sentir, s'il a réellement pour moi l'estime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains, au moyen d'un billet de la même écriture, sans quoi sa pièce restera supprimée.

L'AUTEUR ne devoit pas croire si facilement que celui qu'il réfute fut Citoyen de Génève, quoiqu'il se donne pour tel; car il est aisé de dater de ce pays-là : mais tel se vante d'en être, qui dit le contraire sans y penser. Je n'ai ni la vanité ni la consolation de croire que tous mes concitoyens pensent comme moi; mais je connois la candeur de leurs procédés : si quelqu'un d'eux m'attaque, ce sera hautement & sans se cacher; ils m'esti-

(85) Deux Anonymes avoient écrit à M. Rousseau, l'un par la voix du Mercure, & l'autre par la poste. Le premier, qui étoit un Bordelois, disoit à M. Rousseau : » Puisque la » société ne peut changer de face, » les Arts lui sont nécessaires, & » l'inégalité des conditions inévita- » ble : pourquoi donc en troubler » l'ordre, en portant dans ses mem- » bres le découragement & l'esprit » d'indépendance ? . . . Un homme tel » que vous, quand il écrit pour les » autres, ne doit le faire que pour » amuser ou pour instruire. Ainsi, si, » au lieu d'avoir perdu votre temps à » faire deux Discours, vous eussiez » fait un Opéra comme *le Devin du* » *Village*, il vous auroit une seconde » fois gagné les cœurs de tous ceux » qui l'auroient connu. «

On verra par l'Avis de M. Rousseau quel étoit le sujet de la seconde lettre anonyme.

meront aſſez en me combattant, ou du moins s'eſtimeront aſſez eux-mêmes pour me rendre la franchiſe dont j'uſe envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage eſt écrit, eux à qui il eſt dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation, ne me demanderont point à quoi il eſt utile; ils ne m'objecteront point, avec beaucoup d'autres, que, quand tout cela feroit vrai, je n'aurois pas dû le dire; comme ſi le bonheur de la ſociété n'étoit fondé que ſur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'oſe le croire, de fortes raiſons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conſerver, & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriſeront point un écrit qui reſpire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, l'obéiſſance aux loix.

QUANT aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amuſant, il feroit mieux, ce me ſemble, de leur demander pourquoi ils le liſent, que de leur expliquer pourquoi il eſt écrit. Qu'un bel eſprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laiſſer les diſcuſſions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel eſprit, s'amuſe beaucoup plus à la repréſentation du *Devin du Village*, qu'à la lecture du *Diſcours ſur l'Inégalité;* il a raiſon, ſans doute, s'il eſt vrai qu'en écrivant aux citoyens de Génève je ſois obligé d'amuſer les Bourgeois de Bordeaux.

QUOI qu'il en ſoit, en témoignant ma reconnoiſſance à mon défenſeur, je le prie de laiſſer le champ libre à mes adverſaires, & j'ai bien du regret moi-même au temps que je perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la vérité dégénère en diſputes & querelles perſonnelles, elle ne tarde pas à prendre les armes du menſonge; craignons de l'avilir ainſi. De quelque prix que ſoit la ſcience, la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défenſe pour mes écrits, que la raiſon & la vérité, ni pour ma perſonne, que ma conduite & mes mœurs: ſi ces appuis me manquent, rien ne me ſoutiendra; s'ils me ſoutiennent, qu'ai-je à craindre?

A Paris, le 29 Novembre 1755.

LETTRE

D'UN BOURGEOIS DE BORDEAUX A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, en lisant votre Mercure; j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systêmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur stoïque & lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous insinue avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui réponds d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire : chose qu'il ne sauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissant, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

MAIS je demande, quelle raison lui avons-nous donnée de se fâcher contre nous ? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité sa colère par quelques petits dilemmes embarrassans, mais point incivils, toute la ville qu'il proscrit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine, c'est que nous admirons son éloquence comme tout le reste du monde : preuve assez évidente que nous valons quelque chose. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainsi ses admirateurs ?

IL semble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Génève : cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru jusqu'ici que le vrai Philosophe étoit l'ami du monde entier; qu'il regardoit tous les hommes comme des frères. Qu'il aime Génève, à la bonne heure; mais nous osons le prier de nous aimer un peu, tout Bordelois que nous pouvons être, car, après tout, que sait-il ? Peut-être sommes-nous des hommes?

IL feroit mieux, dit-il, de demander à ceux qui ne font pas Génevois, & qui ne me goûtent point, pourquoi ils lifent mon ouvrage, que de leur expliquer pourquoi il eft fait. Les termes dont il fe fert pour dire cela ont un air fentencieux, mais j'ai bien peur qu'ils n'en aient que l'air. 1°. Il eft très-sûr que tout le monde le goûte & l'admire, Génevois ou non; ainfi il fe fonde fur une hypothèfe fauffe. Suppofons, comme lui, l'impoffible; fuppofons, dis-je, qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amufant ne fe trouvaffent point, & qu'il dît à ceux qui s'en plaindroient : Pourquoi le lifiez-vous? Mais, Monfieur, pourroit-on lui répondre, je ne prévoyois pas, en prenant votre livre, qu'il ne devoit m'amufer ni m'inftruire. La réponfe feroit bonne, perfonne n'étant devin.

CEPENDANT quand je réfléchis à fa fentence, je crois y démêler une idée trop fière pour être la fienne. Ne voudroit-il pas dire qu'il eft peu de gens qui doivent le lire; c'eft-à-dire, qu'il en eft peu qui foient dignes de le faire; & puis en cherchant quels font ces mortels privilégiés, il femble que ce font les Génevois, & ceux qui le trouvent inftructif & amufant, ou pour dire la chofe comme elle eft, ceux qui font fes approbateurs. Voilà une idée qu'on ne doit pas attribuer à un Philofophe auffi modefte & auffi bon Logicien que lui. Il eft donc de l'équité de convenir que fa fentence ne fignifie rien.

AU refte, il ne nous a pas appris à quoi peuvent fervir fes fyftêmes, & quel a été fon but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Génevois de fortes raifons d'aimer leur gouvernement, pour leur infpirer l'humanité, l'amour de la patrie & de la liberté, & l'obéiffance aux loix.

JE crois donc entendre M. Rouffeau parlant ainfi à fes concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos femblables, car nous avons eu tort de fortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femelle & la nourriture. Aimez votre patrie, puifqu'il eft vrai que nous devrions n'en avoir ja-

mais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous sommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéissez aux loix, puisque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Génevois n'avoient pas de meilleures raisons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré, comme nous faisons, la sagesse de leur gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

Je sais bien qu'il pourroit repliquer, comme Agamemnon : *Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins*, sur-tout devant des adversaires obscures & indignes de moi, tels que vous êtes; vous, dont je craindrois de relever la bassesse, si je descendois jusqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne ? Mes approbateurs sont la raison & la vérité, (*à Dieu ne plaise que cela soit*,) je n'attends rien de personne. Je foule aux pieds les critiques & les suffrages : *Si fractus illabatur orbis*, *impavidum ferient ruinæ.* Tous ces sentimens ont une majesté philosophique qui éblouit ; mais je soupçonne qu'ils sont trop métaphysiques pour être réels. La Nature a mis dans nos cœurs un violent desir d'être estimé de ses semblables ; & je croirois fort que, sans ce desir-là, personne ne se feroit imprimer, pas même M. Rousseau. De plus, répéter mille & mille fois qu'on méprise l'estime des hommes, c'est répéter qu'on méprise les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaison relative à sa propre personne, dire qu'on méprise les hommes, c'est dire, en termes couverts, qu'on se croit plus qu'eux. Il seroit pourtant un peu violent de se croire le premier homme du monde.

L'AFFECTATION est toujours ridicule. Il y en a, ce me semble, à se proclamer Philosophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre siècle. Du moins, pour l'être, on ne doit pas traiter son monde d'une manière si hautaine; car alors il paroitra qu'on a plus de colère que de philosophie.

POURQUOI, par exemple, répondre par des injures? (le titre de bel esprit en est une de la manière que M. Rousseau le donne.) Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raisons? Il n'en avoit point, dira-t-on; il ne falloit donc pas répondre.

JE connois des gens qui ont cru appercevoir dans ses écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuse & liante qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis; & je suis persuadé que M. Rousseau est aussi aimable par son caractère, qu'il est estimable par ses mœurs, admirable par ses écrits; mais je suis obligé de convenir que cet avis où il répond si durement a été écrit dans quelque quart d'heure d'inquiétude; & je gagerois que sa santé n'étoit pas bien disposée dans ce moment-là.

JE finirai par l'avertir que l'indisposition où il pouvoit être alors, lui a empêché de faire assez d'attention à la lettre qu'on lui écrivit; ensorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre. On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des Opéra; on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chûte; on croit même que la littérature perdroit trop s'il n'étoit que Poëte; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien, la Musique ne gagneroit pas autant que l'Éloquence a déja gagnée à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement qu'il vaut mieux ne faire qu'amuser que de donnner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens; d'où dérive naturellement la conséquence que l'homme n'a été fait ni pour une morale, ni pour une Religion, conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste, on l'exhorte à poursuivre ses recherches, & sur-tout à prétendre aux découvertes neuves, sans aimer les nouveautés. Cet avis, ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent; les Génevois, j'ose le dire, le lui donnent aussi.

JE ne crois pas avoir dit rien de choquant à M. Rousseau; & je viens de relire ma lettre, pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentît les sentimens d'estime, d'admiration,

&

& même de respect, dont je suis pénétré pour lui. Je suis même si assuré de la noblesse & de la candeur de ses sentimens, que je suis persuadé qu'il consentira lui-même à ce que cette lettre soit insérée dans votre Mercure; honneur que je vous supplie de lui accorder.

De Bordeaux, le 14 Janvier 1756.

RÉPONSE

DE M. ROUSSEAU A M. DE BOISSY,
Qui lui avoit communiqué la Lettre précédente.

MONSIEUR,

JE remercie très-humblement M. de Boissy de la bonté qu'il a eu de me communiquer cette pièce. Elle me paroît agréablement écrite, assaisonnée de cette ironie fine & plaisante qu'on appelle, je crois, *de la politesse*, & je ne m'y trouve nullement offensé. Non-seulement je consens à sa publication, mais je desire même qu'elle soit imprimée dans l'état où elle est, pour l'instruction du Public & la mienne. Si la morale de l'Auteur paroît plus saine que sa logique, & ses avis meilleurs que ses raisonnemens, ne seroit-ce point que les défauts de ma personne se voient bien mieux que les erreurs de mon livre? Au reste, toutes les horribles choses qu'il y trouve lui montrent plus que jamais qu'il ne devroit pas perdre son temps à le lire.

ROUSSEAU.

A Paris, le 24 Janvier 1756.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU A M***.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

C'EST rendre un vrai ſervice à un ſolitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui ſe paſſe par rapport à lui. Voilà, Monſieur, ce que vous avez très-obligeamment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Auſch. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'eſt pas plus de moi que tous ces écrits pſeudonymes qui courent Paris ſous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais oui parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. Montillet, Archevêque. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu perſuader ſérieuſement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite, ſans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes? Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contr'eux dans leurs diſgraces? Quelqu'un me connoît-il aſſez lâche, aſſez vil, pour inſulter aux malheureux? Eh! que m'importe enfin le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être? La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chère aux uns qu'aux autres? Et ſoit qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent, en ſerois-je moins perſécuté? D'ailleurs, pour peu qu'on liſe attentivement cette Lettre, qui ne ſentira pas, comme vous, que je n'en ſuis point l'Auteur? Les mal-adreſſes y ſont entaſſées: elle eſt datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied; on y employe la formule de *très-humble ſerviteur*, dont je n'uſe avec perſonne; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Génève, auquel j'ai renoncé: tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes perſécuteurs, & qui ſe paſſe bien, je crois, d'un défenſeur tel que moi: on

affecte quelques imitations de mes phrafes, & ces imitations fe démentent l'inftant après; le ftyle de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'eft pas le mien : on m'y prête des expreffions baffes; on m'y fait dire des groffiéretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes Écrits : on m'y fait dire *vous* à Dieu; ufage que je ne blâme pas; mais qui n'eft pas le nôtre. Pour me fuppofer l'Auteur de cette Lettre, il faut fuppofer auffi que j'ai voulu me déguifer. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu perfuader aux fots qu'elle étoit de moi.

TELLES font, Monfieur, les armes dignes de mes adverfaires, dont ils achevent de m'accabler. Non contents de m'outrager dans mes ouvrages : ils prennent le parti, plus cruel encore, de m'attribuer les leurs. A la vérité, le Public jufqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La juftice que j'en attends fur ce point, eft une confolation bien foible pour tant de maux. Vous favez la nouvelle affliction qui m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres; je la fentirai jufqu'au tombeau. Il fut mon confolateur durant fa vie, il fera mon protecteur après fa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la fouiller par leurs calomnies, on leur dira : comment cela pourroit-il être ? Le plus honnête homme de France fut fon ami.

JE vous remercie & vous falue, Monfieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M. LE PROFESSEUR DE FELICE.

A Motiers, le 14 Mars 1765.

JE n'ai point fait, Monſieur, l'Ouvrage intitulé *Des Princes*; je ne l'ai point vu ; je doute même qu'il exiſte. Je comprends aiſément de quelle fabrique vient cette invention, comme beaucoup d'autres, & je trouve que mes ennemis ſe rendent bien juſtice en m'attaquant avec des armes ſi dignes d'eux. Comme je n'ai jamais déſavoué aucun Ouvrage qui fût de moi, j'ai le droit d'en être cru ſur ceux que je déclare n'en pas être. Je vous prie, Monſieur, de recevoir & de publier cette déclaration, en faveur de la vérité, & d'un homme qui n'a qu'elle pour ſa défenſe. Recevez mes très-humbles ſalutations.

ROUSSEAU.

DISCOURS
SUR
L'ÉCONOMIE
POLITIQUE. (86)

ÉCONOMIE ou ŒCONOMIE (*morale & politique*) ce mot vient de οἶκος, *maiſon* & de νόμος, *loi*, & ne ſignifie originairement que le ſage & légitime gouvernement de la maiſon, pour le bien commun de toute la famille. Le ſens de ce terme a été dans la ſuite étendu au gouvernement de la grande famille, qui eſt l'État. Pour diſtinguer ces deux acceptions, on l'appelle, dans ce dernier cas, *économie générale* ou *politique*, & dans l'autre, *économie domeſtique particulière*. Ce n'eſt que de la première qu'il eſt queſtion dans ce Diſcours.

QUAND il y auroit entre l'État & la famille autant de rapport que pluſieurs Auteurs le prétendent, il ne s'enſuivroit pas pour cela que les règles de conduite propres à l'une de ces deux ſociétés fuſſent convenables à l'autre : elles diffèrent trop en grandeur pour pouvoir être adminiſtrées de la même manière ; & il y aura toujours une extrême différence entre le gouvernement domeſtique, où le père peut tout voir par lui-même, & le gouvernement civil, où le chef ne voit preſque rien que par les yeux d'autrui. Pour que les choſes devinſſent égales à cet égard, il faudroit que les talens, la force & toutes les facultés du père augmentaſſent en raiſon de la grandeur de ſa famille, & que l'ame d'un puiſſant Monarque fût à celle

(86) *Ce Diſcours imprimé d'abord dans le Dictionnaire Encyclopédique, parut enſuite ſéparément, & on en a fait pluſieurs éditions.*

d'un homme ordinaire, comme l'étendue de ſon empire eſt à l'héritage d'un particulier.

Mais comment le gouvernement de l'État pourroit-il être ſemblable à celui de la famille, dont le fondement eſt ſi différent ? Le père étant phyſiquement plus fort que ſes enfans auſſi long-temps que ſon ſecours leur eſt néceſſaire, le pouvoir paternel paſſe avec raiſon pour être établi par la nature. Dans la grande famille, dont tous les membres ſont naturellement égaux, l'autorité politique, purement arbitraire, quant à ſon inſtitution, ne peut être fondée que ſur des conventions, ni le Magiſtrat commander aux autres qu'en vertu des loix. Les devoirs du père lui ſont dictés par des ſentimens naturels, & d'un ton qui lui permet rarement de déſobéir. Les Chefs n'ont point de ſemblable règle, & ne ſont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils lui ont promis de faire, & dont il eſt en droit d'exiger l'exécution. Une autre différence plus importante encore, c'eſt que les enfans n'ayant rien que ce qu'ils reçoivent du père, il eſt évident que tous les droits de propriété lui appartiennent, ou émanent de lui ; c'eſt tout le contraire dans la grande famille, où l'adminiſtration générale n'eſt établie que pour aſſurer la propriété particulière qui lui eſt antérieure. Le principal objet des travaux de toute la maiſon eſt de conſerver & d'accroître le patrimoine du père, afin qu'il puiſſe un jour le partager entre ſes enfans ſans les appauvrir ; au lieu que la richeſſe du fiſc n'eſt qu'un moyen, ſouvent mal entendu, pour maintenir les particuliers dans la paix & dans l'abondance. En un mot, la petite famille eſt deſtinée à s'éteindre & à ſe réſoudre un jour en pluſieurs autres familles ſemblables ; mais la grande étant faite pour durer toujours dans le même état, il faut que la première s'augmente pour ſe multiplier ; & non-ſeulement il ſuffit que l'autre ſe conſerve, mais on peut prouver aiſément que toute augmentation lui eſt plus préjudiciable qu'utile.

Par pluſieurs raiſons tirées de la nature de la choſe, le père doit commander dans la famille. Premiérement, l'autorité ne

doit pas être égale entre le père & la mère, mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide; 2°. quelque légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme, comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté; car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme, parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari; 3°. les enfans doivent obéir au père, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens; 4°. à l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il leur donne, sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir. Je ne parle point de l'esclavage, parce qu'il est contraire à la nature, & qu'aucun droit ne peut l'autoriser.

Il n'y a rien de tout cela dans la société politique. Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers, il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misère. La magistrature est-elle héréditaire; c'est souvent un enfant qui commande à des hommes: est-elle élective; mille inconvéniens se font sentir dans les élections; & l'on perd dans l'un & l'autre cas, tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef, vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer; si vous en avez plusieurs, il faut supporter à la fois leur tyrannie & leurs divisions. En un mot, les abus sont inévitables & leurs suites funestes dans toute société où l'intérêt public & les loix n'ont aucune force naturelle, & sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel & les passions du chef & des membres.

Quoique les fonctions du père de famille & du premier

Magiſtrat doivent tendre au même but; c'eſt par des voies ſi différentes; leur devoir & leurs droits ſont tellement diſtingués, qu'on ne peut les confondre ſans ſe former de fauſſes idées des loix fondamentales de la ſociété, & ſans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, ſi la voix de la nature eſt le meilleur conſeil que doive écouter un bon père pour bien remplir ſes devoirs, elle n'eſt pour le Magiſtrat qu'un faux guide qui travaille ſans ceſſe à l'écarter des ſiens, & qui l'entraîne tôt ou tard à ſa perte & à celle de l'État, s'il n'eſt retenu par la plus ſublime vertu. La ſeule précaution néceſſaire au père de famille, eſt de ſe garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne ſe corrompent en lui : mais ce ſont elles qui corrompent le Magiſtrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à conſulter ſon cœur; l'autre devient un traître au moment qu'il écoute le ſien : ſa raiſon même lui doit être ſuſpecte ; & il ne doit ſuivre d'autre règle que la raiſon publique qui eſt la loi. Auſſi la nature a-t-elle fait une multitude de bons pères de famille; mais il eſt douteux que, depuis l'exiſtence du monde, la ſageſſe humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs ſemblables.

De tout ce que je viens d'expoſer, il s'enſuit que c'eſt avec raiſon qu'on a diſtingué *l'économie publique* de *l'économie particulière*, & que l'État n'ayant rien de commun avec la famille que l'obligation qu'ont les chefs de rendre heureux l'un & l'autre, les mêmes règles de conduite ne ſauroient convenir à tous les deux. J'ai cru qu'il ſuffiroit de ce peu de lignes pour renverſer l'odieux ſyſtême que le Chevalier *Filmer* a tâché d'établir dans un ouvrage intitulé *Patriarcha*, auquel deux hommes illuſtres ont fait trop d'honneur en écrivant des livres pour le réfuter : au reſte, cette erreur eſt fort ancienne, puiſqu'Ariſtote même a jugé à propos de la combattre par des raiſons qu'on peut voir au premier livre de ſes *Politiques*.

Je prie mes lecteurs de bien diſtinguer encore l'*économie publique*, dont j'ai à parler, & que j'appelle *gouvernement*, de l'autorité ſuprême que j'appelle *ſouveraineté* ; diſtinction qui

conſiſte

consiste en ce que l'une a le droit législatif, & oblige, en certains cas, le corps même de la nation, tandis que l'autre n'a que la puissance exécutive, & ne peut obliger que les particuliers.

Qu'on me permette d'employer, pour un moment, une comparaison commune & peu exacte à bien des égards, mais propre à me faire mieux entendre.

Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant & semblable à celui de l'homme. Le pouvoir souverain représente la tête; les loix & les coutumes sont le cerveau, principe des nerfs & siège de l'entendement, de la volonté & des sens, dont les Juges & Magistrats sont les organes; le commerce, l'industrie & l'agriculture sont la bouche & l'estomac qui préparent la substance commune; les finances publiques sont le sang qu'une sage *économie*, en faisant les fonctions du cœur, renvoie distribuer par tout le corps la nourriture & la vie; les citoyens sont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne sauroit blesser en aucune partie, qu'aussi-tôt l'impression douloureuse ne s'en porte au cerveau, si l'animal est dans un état de santé.

La vie de l'un & de l'autre est le *moi* commun au tout, la sensibilité réciproque & la correspondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à cesser, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contigues à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtaposition : l'homme est mort, ou l'État est dissous.

Le corps politique est donc aussi un être moral qui a une volonté; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conservation & au bien-être du tout & de chaque partie, & qui est la source des loix, est pour tous les membres de l'État, par rapport à eux & à lui, la règle du juste & de l'injuste; vérité qui, pour le dire en passant, montre avec combien de

ſens tant d'Écrivains ont traité de vol la ſubtilité preſcrite aux enfans de Lacédémone, pour gagner leur frugal repas; comme ſi tout ce qu'ordonne la loi pouvoit ne pas être légitime.

Il eſt important de remarquer que cette règle de juſtice, ſûre par rapport à tous les citoyens, peut être fautive avec les étrangers; la raiſon de ceci eſt évidente : c'eſt qu'alors la volonté de l'État, quoique générale par rapport à ſes membres, ne l'eſt plus par rapport aux autres États & à leurs membres, mais devient pour eux volonté particulière & individuelle, qui a ſa règle de juſtice dans la loi de nature; ce qui rentre également dans le principe établi : car alors la grande ville du monde devient le corps politique dont la loi de nature eſt toujours la volonté générale, & dont les États & peuples divers ne ſont que des membres individuels.

De ces mêmes diſtinctions appliquées à chaque ſociété politique & à ſes membres, découlent les règles les plus univerſelles & les plus ſûres ſur leſquelles on puiſſe juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, & en général de la moralité de toutes les actions humaines.

Toute ſociété politique eſt compoſée d'autres ſociétés plus petites de différentes eſpèces, dont chacune a ſes intérêts & ſes maximes; mais ces ſociétés que chacun apperçoit, parce qu'elles ont une forme extérieure & autoriſée, ne ſont pas les ſeules qui exiſtent réellement dans l'État; tous les particuliers qu'un intérêt commun réunit, en compoſent autant d'autres, permanentes ou paſſagères, dont la force n'eſt pas moins réelle pour être moins apparente, & dont les divers rapports bien obſervés ſont la véritable connoiſſance des mœurs. Ce ſont toutes ces aſſociations tacites ou formelles qui modifient de tant de manières les apparences de la volonté publique par l'influence de la leur. La volonté de ces ſociétés particulières a toujours deux relations; pour les membres de l'aſſociation, c'eſt une volonté générale; pour la grande ſociété, c'eſt une volonté particulière, qui très-ſouvent ſe trouve droite au premier égard, & vicieuſe au ſecond. Tel peut être Prêtre dévot, ou brave ſol-

dat, ou patricien zélé, & mauvais citoyen. Telle délibération peut être avantageuse à la petite communauté, & très-pernicieuse à la grande. Il est vrai que les sociétés particulières étant toujours subordonnées à celle-ci préférablement aux autres, les devoirs du citoyen vont avant ceux du Sénateur, & ceux de l'homme avant ceux du citoyen : mais malheureusement l'intérêt personnel se trouve toujours en raison inverse du devoir, & augmente à mesure que l'association devient plus étroite & l'engagement moins sacré ; preuve invincible que la volonté la plus générale est aussi toujours la plus juste, & que la voix du peuple est en effet la voix de Dieu.

Il ne s'ensuit pas pour cela que les délibérations publiques soient toujours équitables : elles peuvent ne l'être pas lorsqu'il s'agit d'affaires étrangères ; j'en ai dit la raison. Ainsi il n'est pas possible qu'une République bien gouvernée fasse une guerre injuste. Il ne l'est pas non plus que le Conseil d'une Démocratie passe de mauvais décrets & condamne les innocens ; mais cela n'arrivera jamais que le peuple ne soit séduit par des intérêts particuliers, qu'avec du crédit & de l'éloquence quelques hommes adroits sauront substituer aux siens. Alors autre chose sera la délibération publique, & autre chose la volonté générale. Qu'on ne m'oppose donc point la Démocratie d'Athènes, parce qu'Athènes n'étoit point en effet une Démocratie, mais une Aristocratie, très-tyrannique, gouvernée par des Savants & des Orateurs. Examinez avec soin ce qui se passe dans une délibération quelconque, & vous verrez que la volonté générale est toujours pour le bien commun ; mais très-souvent il se fait une scission secrette, une confédération tacite, qui, pour des vues particulières, fait éluder la disposition naturelle de l'assemblée. Alors le corps social se divise réellement en d'autres, dont les membres prennent une volonté générale, bonne & juste à l'égard de ces nouveaux corps, injuste & mauvaise à l'égard du tout, dont chacun d'eux se démembre.

On voit avec quelle facilité l'on explique, à l'aide de ces principes, les contradictions apparentes qu'on remarque dans

la conduite de tant d'hommes remplis de ſcrupule & d'honneur à certains égards, trompeurs & frippons à d'autres, foulant aux pieds les plus ſacrés devoirs, & fidèles juſqu'à la mort à des engagemens ſouvent illégitimes. C'eſt ainſi que les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque ſorte d'hommage à la foi publique; c'eſt ainſi que les brigands mêmes, qui ſont les ennemis de la vertu dans la grande ſociété, en adorent le ſimulacre dans leurs cavernes.

En établiſſant la volonté générale pour premier principe de l'*économie* publique & règle fondamentale du gouvernement, je n'ai pas cru néceſſaire d'examiner ſérieuſement ſi les Magiſtrats appartiennent au peuple, ou le peuple aux Magiſtrats, & ſi dans les affaires publiques on doit conſulter le bien de l'État ou celui des chefs. Depuis long-temps cette queſtion a été décidée d'une manière par la pratique, & d'une autre par la raiſon; & en général ce ſeroit une grande folie d'eſpérer que ceux qui dans le fait ſont les maîtres, préféreront un autre intérêt au leur. Il ſeroit donc à propos de diviſer encore l'*économie* publique en populaire & tyrannique. La première eſt celle de tout État où règne entre le peuple & les chefs unité d'intérêt & de volonté; l'autre exiſtera néceſſairement par-tout où le gouvernement & le peuple auront des intérêts différens & par conſéquent des volontés oppoſées. Les maximes de celle-ci ſont inſcrites au long dans les archives de l'Hiſtoire & dans les ſatyres de Machiavel. Les autres ne ſe trouvent que dans les écrits des Philoſophes qui oſent réclamer les droits de l'humanité.

I. La première & la plus importante maxime du gouvernement légitime ou populaire, c'eſt-à-dire, de celui qui a pour objet le bien du peuple, eſt donc, comme je l'ai dit, de ſuivre en tout la volonté générale; mais pour la ſuivre il faut la connoître, & ſur-tout la bien diſtinguer de la volonté particulière, en commençant par ſoi-même; diſtinction toujours fort difficile à faire, & pour laquelle il n'appartient qu'à la plus ſublime vertu de donner de ſuffiſantes lumières. Comme pour vouloir il faut être libre, une autre difficulté, qui n'eſt guère moindre,

eſt d'aſſurer à la fois la liberté publique & l'autorité du gouvernement. Cherchez les motifs qui ont porté les hommes unis par leurs beſoins mutuels dans la grande ſociété, à s'unir plus étroitement par des ſociétés civiles ; vous n'en trouverez point d'autre que celui d'aſſurer les biens, la vie & la liberté de chaque membre par la protection de tous : or, comment forcer les hommes à défendre la liberté de l'un d'entr'eux, ſans porter atteinte à celle des autres ? Et comment pourvoir aux beſoins publics, ſans altérer la propriété particulière de ceux qu'on force d'y contribuer ? De quelques ſophiſmes qu'on puiſſe colorer tout cela, il eſt certain que ſi l'on peut contraindre ma volonté, je ne ſuis plus libre ; & je ne ſuis plus maître de mon bien ſi quelqu'autre peut y toucher. Cette difficulté, qui devoit ſembler inſurmontable, a été levée avec la première par la plus ſublime de toutes les inſtitutions humaines, ou plutôt par une inſpiration céleſte, qui apprit à l'homme à imiter ici-bas les décrets immuables de la Divinité. Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'aſſujettir les hommes pour les rendre libres ? D'employer au ſervice de l'État les biens, les bras & la vie même de tous ſes membres, ſans les contraindre & ſans les conſulter ? D'enchaî er leur volonté de leur propre aveu ? De faire valoir leur conſentement contre leur refus, & de les forcer à ſe punir eux-mêmes, quand ils font ce qu'ils n'ont pas voulu ? Comment ſe peut-il faire qu'ils obéiſſent & que perſonne ne commande, qu'ils ſervent & n'aient point de maître ; d'autant plus libres en effet que, ſous une apparente ſujétion, nul ne perd de ſa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre ? Ces prodiges ſont l'ouvrage de la loi. C'eſt à la loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'eſt elle ſeule auſſi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car ſi-tôt qu'indépendamment des loix un homme en prétend ſou-

mettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de la nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

Le plus puissant intérêt du chef, de même que son devoir le plus indispensable, est donc de veiller à l'observation des loix dont il est le ministre, & sur lesquelles est fondée toute son autorité. S'il doit les faire observer aux autres, à plus forte raison doit-il les observer lui-même qui jouit de toute leur faveur. Car son exemple est de telle force, que quand même le peuple voudroit bien souffrir qu'il s'affranchît du joug de la loi, il devroit se garder de profiter d'une si dangereuse prérogative, que d'autres s'efforceroient bientôt d'usurper à leur tour & souvent à son préjudice. Au fond, comme tous les engagemens de la société sont réciproques par leur nature, il n'est pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages, & personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne. Par la même raison, nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la République est à la veille de sa ruine si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix. Mais si jamais la noblesse ou le militaire, ou quelqu'autre ordre de l'État, adoptoit une pareille maxime, tout seroit perdu sans ressource.

La puissance des loix dépend encore plus de leur propre sagesse que de la sévérité de leurs ministres, & la volonté publique tire son plus grand poids de la raison qui l'a dictée, c'est pour cela que *Platon* regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des Édits un préambule raisonné qui en montre la justice & l'utilité. En effet, la première des loix est de respecter les loix : la rigueur des châtimens n'est qu'une vaine ressource imaginée par de petits esprits pour substituer la terreur à ce respect qu'ils ne peuvent obtenir. On a toujours remarqué que les pays où les supplices sont les

plus terribles, ſont auſſi ceux où ils ſont les plus fréquens; de ſorte que la cruauté des peines ne marque guère que la multitude des infracteurs, & qu'en puniſſant tout avec la même ſévérité, l'on force les coupables de commettre des crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Mais quoique le gouvernement ne ſoit pas le maître de la loi, c'eſt beaucoup d'en être le garant & d'avoir mille moyens de la faire aimer. Ce n'eſt qu'en cela que conſiſte le talent de régner. Quand on a la force en main, il n'y a point d'art à faire trembler tout le monde, & il n'y en a pas même beaucoup à gagner les cœurs; car l'expérience a depuis long-temps appris au peuple à tenir grand compte à ſes chefs de tout le mal qu'ils ne lui font pas, & à les adorer quand il n'en eſt pas haï. Un imbécille obéi, peut comme un autre punir les forfaits : le véritable homme d'État ſait les prévenir; c'eſt ſur les volontés encore plus que ſur les actions qu'il étend ſon reſpectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fît bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de ſes travaux ſeroit de pouvoir reſter oiſif. Il eſt certain du moins, que le plus grand talent des chefs eſt de déguiſer leur pouvoir pour le rendre moins odieux, & de conduire l'État ſi paiſiblement qu'il ſemble n'avoir pas beſoin de conducteurs.

Je conclus donc que comme le premier devoir du Légiſlateur eſt de conformer les loix à la volonté générale, la première règle de l'*économie* publique eſt que l'adminiſtration ſoit conforme aux loix. C'en ſera même aſſez pour que l'État ne ſoit pas mal gouverné, ſi le Légiſlateur a pourvu, comme il le devoit, à tout ce qu'exigeoient les lieux, le climat, le ſol, les mœurs, le voiſinage, & tous les rapports particuliers du peuple qu'il avoit à inſtituer. Ce n'eſt pas qu'il ne reſte encore une infinité de détails de police & d'*économie*, abandonnés à la ſageſſe du gouvernement : mais il a toujours deux règles infaillibles pour ſe bien conduire dans ces occaſions; l'une eſt l'eſprit de la loi qui doit ſervir à la déciſion des cas qu'elle n'a pu prévoir; l'autre eſt la volonté générale, ſource & ſupplément

de toutes les loix, & qui doit toujours être consultée à leur défaut. Comment, me dira-t-on, connoître la volonté générale dans le cas où elle ne s'est point expliquée ? Faudra-t-il assembler toute la nation à chaque événement imprévu ? Il faudra d'autant moins l'assembler, qu'il n'est pas sûr que sa décision fût l'expression de la volonté générale ; que ce moyen est impraticable dans un grand peuple, & qu'il est rarement nécessaire quand le gouvernement est bien intentionné ; car les chefs savent assez que la volonté générale est toujours pour le parti le plus favorable à l'intérêt public, c'est-à-dire, le plus équitable ; de sorte qu'il ne faut qu'être juste pour s'assurer de suivre la volonté générale. Souvent, quand on la choque trop ouvertement, elle se laisse appercevoir, malgré le frein terrible de l'autorité publique. Je cherche le plus près qu'il m'est possible les exemples à suivre en pareil cas. A la Chine, le Prince a pour maxime constante de donner le tort à ses Officiers dans toutes les altercations qui s'élevent entr'eux & le peuple. Le pain est-il cher dans une province, l'Intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ; le Gouverneur est cassé, & chaque Mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; & l'Empereur, persuadé que la clameur publique ne s'éleve jamais sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

C'est beaucoup que d'avoir fait régner l'ordre & la paix dans toutes les parties de la République ; c'est beaucoup que l'État soit tranquille & la loi respectée ; mais si l'on ne fait rien de plus, il y aura dans tout cela plus d'apparence que de réalité, & le gouvernement se fera difficilement obéir, s'il se borne à l'obéissance. S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient ; l'autorité la plus absolue est celle qui

qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, & ne s'exerce pas moins sur la volonté que sur les actions. Il est certain que les peuples sont à la longue ce que le gouvernement les fait être; guerriers, citoyens, hommes, quand il le veut; populace & canaille quand il lui plaît: & tout Prince qui méprise ses sujets se déshonore lui-même, en montrant qu'il n'a pas su les rendre estimables. Formez donc des hommes, si vous voulez commander à des hommes: si vous voulez qu'on obéisse aux loix, faites qu'on les aime, & que, pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire. C'étoit-là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces temps reculés où les Philosophes donnoient des loix aux peuples, & n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages & heureux. De-là tant de loix somptuaires, tant de réglemens sur les mœurs, tant de maximes publiques admises ou rejettées avec le plus grand soin. Les tyrans mêmes n'oublioient pas cette importante partie de l'administration, & on les voyoit attentifs à corrompre les mœurs de leurs esclaves avec autant de soin qu'en avoient les Magistrats à corriger celles de leurs concitoyens. Mais nos gouvernemens modernes, qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent, n'imaginent pas même qu'il soit nécessaire ou possible d'aller jusques-là.

II. SECONDE règle essentielle de l'*économie* publique, non moins importante que la première. Voulez-vous que la volonté générale soit accomplie; faites que toutes les volontés particulières s'y rapportent; & comme la vertu n'est que cette conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites règner la vertu.

SI les politiques étoient moins aveuglés par leur ambition, ils verroient combien il est impossible qu'aucun établissement, quel qu'il soit, puisse marcher selon l'esprit de son institution, s'il n'est dirigé selon la loi du devoir; ils sentiroient que le plus grand ressort de l'autorité publique est dans le cœur des citoyens: & que rien ne peut suppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement. Non-seulement il n'y a que des gens de bien

qui ſachent adminiſtrer les loix, mais il n'y a dans le fond que d'honnêtes gens qui ſachent leur obéir. Celui qui vient à bout de braver les remords, ne tardera pas à braver les ſupplices; châtiment moins rigoureux, moins continuel, & auquel on a du moins l'eſpoir d'échapper; & quelques précautions qu'on prenne, ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'éluder la loi ou d'échapper à la peine. Alors, comme tous les intérêts particuliers ſe réuniſſent contre l'intérêt général, qui n'eſt plus celui de perſonne, les vices publics ont plus de force pour énerver les loix, que les loix n'en ont pour réprimer les vices; & la corruption du peuple & des chefs s'étend enfin juſqu'au gouvernement, quelque ſage qu'il puiſſe être: le pire de tous les abus eſt de n'obéir en apparence aux loix que pour les enfreindre en effet avec sûreté. Bientôt les meilleures loix deviennent les plus funeſtes: Il vaudroit mieux cent fois qu'elles n'exiſtaſſent pas; ce ſeroit une reſſource qu'on auroit encore quand il n'en reſte plus. Dans une pareille ſituation l'on ajoute vainement Édits ſur Édits, Réglemens ſur Réglemens. Tout cela ne ſert qu'à introduire d'autres abus ſans corriger les premiers. Plus vous multipliez les loix, plus vous les rendez mépriſables; & tous les ſurveillans que vous inſtituez ne ſont que de nouveaux infracteurs deſtinés à partager avec les anciens; ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage; les hommes les plus vils ſont les plus accrédités; plus ils ſont grands; plus ils ſont mépriſables; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils ſont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achetent les ſuffrages des chefs ou la protection des femmes, c'eſt pour vendre à leur tour la juſtice, le devoir & l'État; & le peuple, qui ne voit pas que ſes vices ſont la première cauſe de ſes malheurs, murmure & s'écrie en gémiſſant: » Tous mes maux » ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir. «

C'EST alors qu'à la voix du devoir, qui ne parle plus dans les cœurs, les chefs ſont forcés de ſubſtituer le cri de la terreur ou le leurre d'un intérêt apparent dont ils trompent leurs créa-

tures. C'eſt alors qu'il faut recourir à toutes les petites & mépriſables ruſes qu'ils appellent *maximes d'État & myſtères du cabinet.* Tout ce qui reſte de vigueur au gouvernement eſt employé par ſes membres à ſe perdre & ſupplanter l'un l'autre, tandis que les affaires demeurent abandonnées, où ne ſe font qu'à meſure que l'intérêt perſonnel le demande, & ſelon qu'il les dirige. Enfin toute l'habileté de ces grands politiques eſt de faſciner tellement les yeux de ceux dont ils ont beſoin, que chacun croie travailler pour ſon intérêt, en travaillant pour *le leur*; je dis *le leur,* ſi tant eſt qu'en effet le véritable intérêt des chefs ſoit d'anéantir les peuples pour les ſoumettre, & de ruiner leur propre bien pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

Mais quand les citoyens aiment leur devoir, & que les dépoſitaires de l'autorité publique s'appliquent ſincérement à nourrir cet amour par leur exemple & par leurs ſoins, toutes les difficultés s'évanouiſſent; l'adminiſtration prend une facilité qui la diſpenſe de cet art ténébreux dont la noirceur fait tout le myſtère. Ces eſprits vaſtes, ſi dangereux & ſi admirés, tous ces grands Miniſtres dont la gloire ſe confond avec les malheurs du peuple, ne ſont plus regrettés : les mœurs publiques ſuppléent au génie des chefs; & plus la vertu règne, moins les talens ſont néceſſaires. L'ambition même eſt mieux ſervie par le devoir que par l'uſurpation : le peuple convaincu que ſes chefs ne travaillent qu'à faire ſon bonheur, les diſpenſe par ſa déférence de travailler à affermir leur pouvoir; & l'hiſtoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime & dont il eſt aimé, eſt cent fois plus abſolue que toute la tyrannie des uſurpateurs. Ceci ne ſignifie pas que le gouvernement doive craindre d'uſer de ſon pouvoir, mais qu'il n'en doit uſer que d'une manière légitime. On trouvera dans l'hiſtoire mille exemples de chefs ambitieux ou puſillanimes, que la molleſſe ou l'orgueil ont perdus; aucun qui ſe ſoit mal trouvé de n'être qu'équitable. Mais on ne doit pas confondre la négligence avec la modération, ni la douceur avec la foibleſſe. Il faut être

févère pour être juste : souffrir la méchanceté qu'on a le droit & le pouvoir de réprimer, c'est être méchant soi-même.

Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons, il faut leur apprendre à l'être ; & l'exemple même, qui est à cet égard la première leçon, n'est pas le seul moyen qu'il faille employer : l'amour de la patrie est le plus efficace, car, comme je l'ai déja dit, tout homme est vertueux quand sa volonté particulière est conforme en tout à la volonté générale, & nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Il semble que le sentiment de l'humanité s'évapore & s'affoiblisse en s'étendant sur toute la terre, & que nous ne saurions être touchés des calamités de la Tartarie ou du Japon comme de celles d'un peuple Européen. Il faut en quelque manière borner & comprimer l'intérêt & la commisération, pour lui donner de l'activité. Or, comme ce penchant en nous ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre, il est bon que l'humanité concentrée entre les concitoyens prenne en eux une nouvelle force par l'habitude de se voir, & par l'intérêt commun qui les réunit. Il est certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux & vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produisit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes, dont les antiques vertus passent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas : les transports des cœurs tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis ; & l'amour de la patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse ; ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en est séparée. Osons opposer *Socrate* même à *Caton* : l'un étoit plus philosophe, & l'autre

plus citoyen. Athènes étoit déja perdue, & *Socrate* n'avoit plus de patrie que le monde entier : *Caton* porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur ; il ne vivoit que pour elle, & ne put lui ſurvivre. La vertu de *Socrate* eſt celle du plus ſage des hommes, mais entre *Céſar* & *Pompée* ; *Caton* ſemble un Dieu parmi des mortels. L'un inſtruit quelques particuliers, combat les Sophiſtes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'État, la liberté, les loix contre les conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à ſervir. Un digne éleve de *Socrate* ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains ; un digne émule de *Caton* en ſeroit le plus grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur ; le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un & conduits par l'autre ; & cela ſeul décideroit de la préférence ; car on n'a jamais fait un peuple de ſages, mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

VOULONS-NOUS que les peuples ſoient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des étrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne ? Ce ſeroit bien pis s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer reclamer les loix. Alors ſoumis aux devoirs de l'État civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leur force pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres ; & le mot de *patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule. Il ne faut pas croire que l'on puiſſe offenſer ou couper un bras, que la douleur ne s'en porte à la tête ; & il n'eſt pas plus croyable que la volonté générale conſente qu'un membre de l'État, quel qu'il ſoit, en bleſſe ou détruiſe un autre, qu'il ne l'eſt, que les doigts d'un homme, uſant de ſa raiſon, aillent lui crêver les yeux. La ſûreté particulière eſt tellement liée avec la confédération

publique, que, ſans les égards que l'on doit à la foibleſſe humaine, cette convention ſeroit diſſoute par le droit, s'il périſſoit dans l'État un ſeul citoyen qu'on eût pu ſecourir, ſi l'on en retenoit à tort un ſeul en priſon, & s'il ſe perdoit un ſeul procès avec une injuſtice évidente : car les conventions fondamentales étant enfreintes, on ne voit plus quel droit ni quel intérêt pourroit maintenir le peuple dans l'union ſociale, à moins qu'il n'y fût retenu par la ſeule force qui fait la diſſolution de l'État civil.

En effet, l'engagement du corps de la Nation n'eſt-il pas de pourvoir à la conſervation du dernier de ſes membres avec autant de ſoin qu'à celle de tous les autres ? Et le ſalut d'un citoyen eſt-il moins la cauſe commune que celui de tout l'État ? Qu'on nous diſe qu'il eſt bon qu'un ſeul périſſe pour tous ; j'admirerai cette ſentence dans la bouche d'un digne & vertueux patriote, qui ſe conſacre volontairement & par devoir à la mort pour le ſalut de ſon pays : mais ſi l'on entend qu'il ſoit permis au gouvernement de ſacrifier un innocent au ſalut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventées, la plus fauſſe qu'on puiſſe avancer, la plus dangereuſe qu'on puiſſe admettre, & la plus directement oppoſée aux loix fondamentales de la ſociété. Loin qu'un ſeul doive périr pour tous, tous ont engagé leurs biens & leurs vies à la défenſe de chacun d'eux, afin que la foibleſſe particulière fût toujours protégée par la force publique, & chaque membre par tout l'État. Après avoir par ſuppoſition retranché du peuple un individu après l'autre, preſſez les partiſans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par *le corps de l'État*, & vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne ſont pas le peuple, mais les Officiers du peuple, & qui s'étant obligés par un ſerment particulier à périr eux-mêmes pour ſon ſalut, prétendent prouver par-là que c'eſt à lui de périr pour le leur.

Veut-on trouver des exemples de la protection que l'État doit à ſes membres, & du reſpect qu'il doit à leurs perſonnes ?

ce n'eſt que chez les plus illuſtres & les plus courageuſes nations de la terre qu'il faut les chercher; & il n'y a guère que les peuples libres où l'on ſache ce que vaut un homme. A Sparte, on ſait en quelle perplexité ſe trouvoit toute la république lorſqu'il étoit queſtion de punir un citoyen coupable. En Macédoine, la vie d'un homme étoit une affaire ſi importante, que dans toute la grandeur d'Alexandre, ce puiſſant Monarque n'eût oſé, de ſang froid, faire mourir un Macédonien criminel, que l'accuſé n'eût comparu pour ſe défendre devant ſes concitoyens, & n'eût été condamné par eux. Mais les Romains ſe diſtinguerent au-deſſus de tous les peuples de la terre, par les égards du gouvernement pour les particuliers, & par ſon attention ſcrupuleuſe à reſpecter les droits inviolables de tous les membres de l'État. Il n'y avoit rien de ſi ſacré que la vie des ſimples citoyens; il ne falloit pas moins que l'aſſemblée de tout le peuple pour en condamner un : le Sénat même ni les Conſuls, dans toute leur majeſté, n'en avoient pas le droit : & chez le plus puiſſant peuple du monde, le crime & la peine d'un citoyen étoient une déſolation publique; auſſi parut-il ſi dur d'en verſer le ſang pour quelque crime que ce pût être, que par la loi *Porcia* la peine de mort fut commuée en celle de l'exil, pour tous ceux qui voudroient ſurvivre à la perte d'une ſi douce patrie. Tout reſpiroit à Rome & dans les armées cet amour des concitoyens les uns pour les autres, & ce reſpect pour le nom Romain qui élevoit le courage & animoit la vertu de quiconque avoit l'honneur de le porter. Le chapeau d'un citoyen délivré d'eſclavage, la couronne civique de celui qui avoit ſauvé la vie à un autre, étoit ce qu'on regardoit avec le plus de plaiſir dans la pompe des triomphes; & il eſt à remarquer que des couronnes dont on honoroit à la guerre les belles actions, il n'y avoit que la civique & celles des triomphateurs qui fuſſent d'herbe & de feuilles, toutes les autres n'étoient que d'or. C'eſt ainſi que Rome fut vertueuſe & devint la maîtreſſe du monde. Chefs ambitieux! un pâtre gouverne ſes chiens & ſes troupeaux, & n'eſt que le dernier des hommes. S'il eſt beau de commander, c'eſt quand ceux qui nous obéiſſent peuvent nous honorer :

respectez donc vos concitoyens, & vous vous rendrez respectables ; respectez la liberté, & votre puissance augmentera tous les jours : ne passez jamais vos droits, & bientôt ils seront sans bornes.

QUE la patrie se montre donc la mère commune des citoyens, que les avantages dont ils jouissent dans leur pays le leur rendent cher ; que le gouvernement leur laisse assez de part à l'administration publique pour sentir qu'ils sont chez eux ; & que les loix ne soient à leurs yeux que les garans de la commune liberté. Ces droits, tout beaux qu'ils sont, appartiennent à tous les hommes ; mais, sans paroître les attaquer directement, la mauvaise volonté des chefs en réduit aisément l'effet à rien. La loi dont on abuse, sert à la fois au puissant, d'arme offensive, & de bouclier contre le foible, & le prétexte du bien public est toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, & surtout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déja fait quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre ; le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile, & l'autre passe au travers.

C'EST donc une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes, non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler ; ni en bâtissant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement distribués sur le territoire, & entassés dans un lieu, tandis que les autres se dépeuplent ; les arts d'agrément & de pure industrie favorisés aux dépens des métiers utiles & pénibles ; l'agriculture sacrifiée au commerce ; le publicain rendu nécessaire par la mauvaise administration des deniers de l'État ; enfin la vénalité poussée à tel excès que la considération se

compte

compte avec les piſtoles, & que les vertus mêmes ſe vendent à prix d'argent : telles ſont les cauſes les plus ſenſibles de l'opulence & de la misère, de l'intérêt public, de la haine mutuelle des citoyens, de leur indifférence pour la cauſe commune, de la corruption du peuple, & de l'affoibliſſement de tous les reſſorts du gouvernement. Tels ſont par conſéquent les maux qu'on guérit difficilement quand ils ſe font ſentir, mais qu'une ſage adminiſtration doit prévenir pour maintenir, avec les bonnes mœurs, le reſpect pour les loix, l'amour de la patrie, & la vigueur de la volonté générale.

Mais toutes ces précautions ſeront inſuffiſantes, ſi l'on ne s'y prend de plus loin encore. Je finis cette partie de l'*Économie* publique par où j'aurois dû la commencer. La patrie ne peut ſubſiſter ſans liberté, ni la liberté ſans la vertu, ni la vertu ſans les citoyens; vous aurez tout ſi vous formez dès citoyens : ſans cela vous n'aurez que de méchans eſclaves, à commencer par les chefs de l'Etat. Or, former des citoyens, n'eſt pas l'affaire d'un jour ; & pour les avoir hommes, il faut les inſtruire enfans. Qu'on me diſe que quiconque a des hommes à gouverner ne doit pas chercher hors de leur nature une perfection dont ils ne ſont pas ſuſceptibles; qu'il ne doit pas vouloir détruire en eux les paſſions, & que l'exécution d'un pareil projet ne ſeroit pas plus deſirable que poſſible : je conviendrai d'autant mieux de tout cela, qu'un homme qui n'auroit point de paſſions ſeroit certainement un mauvais citoyen ; mais il faut convenir auſſi que, ſi l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, il n'eſt pas impoſſible de leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, & ce qui eſt véritablement beau, plutôt que ce qui eſt difforme. Si, par exemple, on les exerce aſſez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ſes relations avec le corps de l'État, & à n'appercevoir, pour ainſi dire, leur propre exiſtence que comme une partie de la ſienne, ils pourront parvenir enfin à s'identifier en quelque ſorte avec ce plus grand tout, à ſe ſentir membres de la patrie, à l'aimer de ce ſentiment exquis que tout homme iſolé n'a que pour ſoi-même, à élever perpétuellement leur ame à ce grand objet, & à transformer

ainſi en une vertu ſublime cette diſpoſition dangereuſe d'où naiſſent tous nos vices. Non-ſeulement la philoſophie démontre la poſſibilité de ces nouvelles directions, mais l'hiſtoire en fournit mille exemples éclatans : s'ils ſont ſi rares parmi nous, c'eſt que perſonne ne ſe ſoucie qu'il y ait des citoyens, & qu'on s'aviſe encore moins de s'y prendre aſſez tôt pour les former. Il n'eſt plus temps de changer nos inclinations naturelles quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'eſt jointe à l'amour-propre; il n'eſt plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *moi humain*, concentré dans nos cœurs, y a acquis cette mépriſable activité qui abſorde toute vertu & fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres paſſions qui l'étouffent ? Et que reſte-t-il pour les concitoyens d'un cœur déja partagé entre l'avarice, une maîtreſſe, & la vanité ?

C'EST du premier moment de la vie qu'il faut apprendre à mériter de vivre, & comme on participe en naiſſant aux droits des citoyens, l'inſtant de notre naiſſance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enſeignent à obéir aux autres; & comme on ne laiſſe pas la raiſon de chaque homme unique arbitre de ſes devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumières & aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'État encore plus qu'aux pères; car ſelon le cours de la nature, la mort du père lui dérobe ſouvent les derniers fruits de cette éducation; mais la patrie en ſent tôt ou tard les effets; l'État demeure, & la famille ſe diſſout. Que ſi l'autorité publique, en prenant la place des pères, & ſe chargeant de cette importante fonction, acquiert leurs droits en rempliſſant leurs devoirs, ils ont d'autant moins ſujet de s'en plaindre, qu'à cet égard ils ne font proprement que changer de nom, & qu'ils auront en commun, ſous le nom de citoyens, la même autorité ſur leurs enfans qu'ils exerçoient ſéparément ſous le nom de *pères*, & n'en ſeront pas moins obéis en parlant au nom de la loi, qu'ils l'étoient en parlant au nom de la nature.

L'éducation publique ſous des règles preſcrites par le gouvernement, & ſous des Magiſtrats établis par le Souverain, eſt donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime. Si les enfans ſont élevés en commun dans le ſein de l'égalité; s'ils ſont imbus des loix de l'État & des maximes de la volonté générale; s'ils ſont inſtruits à les reſpecter par-deſſus toutes choſes; s'ils ſont environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent ſans ceſſe de la tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens ineſtimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent, ne doutons pas qu'ils n'apprennent ainſi à ſe chérir mutuellement comme des frères, à ne vouloir jamais que ce que veut la ſociété, à ſubſtituer des actions d'hommes & de citoyens au ſtérile & vain babil des ſophiſtes, & à devenir un jour les défenſeurs & les pères de la patrie dont ils auront été ſi long-temps les enfans.

Je ne parlerai point des Magiſtrats deſtinés à préſider à cette éducation, qui certainement eſt la plus importante affaire de l'État. On ſent que, ſi de telles marques de la confiance publique étoient légérement accordées, ſi cette fonction ſublime n'étoit, pour ceux qui auroient dignement rempli toutes les autres, le prix de leurs travaux, l'honorable & doux repos de leur vieilleſſe, & le comble de tous les honneurs, toute l'entrepriſe ſeroit inutile & l'éducation ſans ſuccès; car par-tout où la leçon n'eſt pas ſoutenue par l'autorité, & le précepte par l'exemple, l'inſtruction demeure ſans fruit, & la vertu même perd ſon crédit dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. Mais que de guerriers illuſtres, courbés ſous le faix de leurs lauriers, prêchent le courage; que de Magiſtrats intègres, blanchis dans la pourpre & ſur les Tribunaux, enſeignent la juſtice; les uns & les autres ſe formeront ainſi de vertueux ſucceſſeurs, & tranſmettront d'âge en âge, aux générations ſuivantes, l'expérience & les talens des chefs, le courage & la vertu des citoyens, & l'émulation commune à tous de vivre & de mourir pour la patrie.

Je ne ſache que trois peuples qui aient autrefois pratiqué

l'éducation publique, ſavoir les Crétois, les Lacédémoniens, & les anciens Perſes : chez tous les trois elle eut le plus grand ſuccès, & fit des prodiges chez les deux derniers. Quand le monde s'eſt trouvé diviſé en nations trop grandes pour pouvoir être bien gouvernées, ce moyen n'a plus été praticable; & d'autres raiſons, que le lecteur peut voir aiſément, ont encore empêché qu'il n'ait été tenté chez aucun peuple moderne. C'eſt une choſe très-remarquable que les Romains aient pu s'en paſſer; mais Rome fut durant cinq cens ans un miracle continuel, que le monde ne doit plus eſpérer de revoir. La vertu des Romains, engendrée par l'horreur de la tyrannie & des crimes des tyrans, & par l'amour inné de la patrie, fit de toutes leurs maiſons autant d'écoles de citoyens; & le pouvoir ſans bornes des pères ſur leurs enfans mit tant de ſévérité dans la police particulière, que le père, plus craint que les Magiſtrats, étoit dans ſon tribunal domeſtique le cenſeur des mœurs & le vengeur des loix.

C'EST ainſi qu'un gouvernement attentif & bien intentionné, veillant ſans ceſſe à maintenir ou rappeller chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs, prévient de loin les maux qui réſultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le ſort de la République, & contient dans d'étroites bornes cet intérêt perſonnel qui iſole tellement les particuliers, que l'État s'affoiblit par leur puiſſance & n'a rien à eſpérer de leur bonne volonté. Par-tout où le peuple aime ſon pays, reſpecte les loix, & vit ſimplement, il reſte peu de choſes à faire pour les rendre heureux; & dans l'adminiſtration publique, où la fortune a moins de part qu'au ſort des particuliers, la ſageſſe eſt ſi près du bonheur que ces deux objets ſe confondent.

III. CE n'eſt pas aſſez d'avoir des citoyens & de les protéger, il faut encore ſonger à leur ſubſiſtance; & pourvoir aux beſoins publics, eſt une ſuite évidente de la volonté générale, & le troiſième devoir eſſentiel du gouvernement. Ce devoir n'eſt pas, comme on doit le ſentir, de remplir les greniers des particuliers & les diſpenſer du travail; mais maintenir l'abondance tellement

à leur portée, que, pour l'acquérir, le travail ſoit toujours néceſſaire & ne ſoit jamais inutile. Il s'étend auſſi à toutes les opérations qui regardent l'entretien du fiſc & les dépenſes de l'adminiſtration publique. Ainſi après avoir parlé de l'*Économie* générale par rapport au gouvernement des perſonnes, il nous reſte à la conſidérer par rapport à l'adminiſtration des biens.

CETTE partie n'offre pas moins de difficultés à réſoudre, ni de contradictions à lever que la précédente. Il eſt certain que le droit de propriété eſt le plus ſacré de tous les droits des citoyens, & plus important, à certains égards, que la liberté même; ſoit parce qu'il tient de plus près à la conſervation de la vie; ſoit parce que les biens étant plus faciles à uſurper & plus pénibles à défendre que la perſonne, on doit plus reſpecter ce qui ſe ravit aiſément; ſoit enfin, parce que la propriété eſt le vrai fondement de la ſociété civile, & le vrai garant des engagemens des citoyens; car ſi les biens ne répondoient pas des perſonnes, rien ne feroit ſi facile que d'éluder ſes devoirs & de ſe moquer des loix. D'un autre côté, il n'eſt pas moins sûr que le maintien de l'État & du gouvernement exige des frais & de la dépenſe; & comme quiconque accorde la fin ne peut refuſer les moyens, il s'enſuit que les membres de la ſociété doivent contribuer de leurs biens à ſon entretien. De plus, il eſt difficile d'aſſurer d'un côté la propriété des particuliers ſans l'attaquer d'un autre, & il n'eſt pas poſſible que tous les réglemens qui regardent l'ordre des ſucceſſions; les teſtamens, les contrats, ne gênent les citoyens à certains égards ſur la diſpoſition de leur propre bien, & par conſéquent ſur leur droit de propriété.

MAIS outre ce que j'ai dit ci-devant de l'accord qui règne entre l'autorité de la loi & la liberté du citoyen, il y a, par rapport à la diſpoſition des biens, une remarque importante à faire, qui leve bien des difficultés. C'eſt, comme l'a montré *Puffendorff*, que par la nature du droit de propriété, il ne s'étend point au-delà de la vie du propriétaire, & qu'à l'inſtant qu'un homme eſt mort, ſon bien ne lui appartient plus. Ainſi lui preſcrire les conditions ſous leſquelles il en peut diſpoſer, c'eſt

au fond moins altérer ſon droit en apparence, que l'étendre en effet.

En général, quoique l'inſtitution des loix qui règlent le pouvoir des particuliers dans la diſpoſition de leur propre bien, n'appartienne qu'au Souverain, l'eſprit de ces loix que le gouvernement doit ſuivre dans leur application, eſt que, de père en fils & de proche en proche, les biens de la famille en ſortent & s'alienent le moins qu'il eſt poſſible. Il y a une raiſon ſenſible de ceci en faveur des enfans, à qui le droit de propriété ſeroit fort inutile, ſi le père ne leur laiſſoit rien, & qui de plus ayant ſouvent contribué par leur travail à l'acquiſition des biens du père, ſont, de leur chef, aſſociés à ſon droit. Mais une autre raiſon plus éloignée & non moins importante, eſt que rien n'eſt plus funeſte aux mœurs & à la République que les changemens continuels d'état & de fortune entre les citoyens; changemens qui ſont la preuve & la ſource de mille déſordres, qui bouleverſent & confondent tout, & par leſquels ceux qui ſont élevés pour une choſe, ſe trouvant deſtinés pour une autre, ni ceux qui montent ni ceux qui deſcendent, ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état, & beaucoup moins en remplir les devoirs. Je paſſe à l'objet de finances publiques.

Si le peuple ſe gouvernoit lui-même, & qu'il n'y eût rien d'intermédiaire entre l'adminiſtration de l'État & les citoyens, ils n'auroient qu'à ſe cottiſer dans l'occaſion, à proportion des beſoins publics & des facultés des particuliers, & comme chacun ne perdroit jamais de vue le recouvrement ni l'emploi des deniers, il ne pourroit ſe gliſſer ni fraude ni abus dans leur maniement; l'État ne ſeroit jamais obéré de dettes, ni le peuple accablé d'impôts, ou du moins la ſûreté de l'emploi le conſoleroit de la dureté de la taxe. Mais les choſes ne ſauroient aller ainſi; & quelque borné que ſoit un État, la ſociété civile y eſt toujours trop nombreuſe pour pouvoir être gouvernée par tous ſes membres. Il faut néceſſairement que les deniers publics paſſent par les mains des chefs, leſquels, outre l'intérêt de l'État,

ont tous le leur particulier, qui n'eſt pas le dernier écouté. Le peuple de ſon côté, qui s'apperçoit plutôt de l'avidité des chefs, & de leurs folles dépenſes, que des beſoins publics, murmure de ſe voir dépouiller du néceſſaire pour fournir au ſuperflu d'autrui; & quand une fois ces manœuvres l'ont aigri juſqu'à certain point; la plus intègre adminiſtration ne viendroit pas à bout de rétablir la confiance. Alors, ſi les contributions ſont volontaires, elles ne produiſent rien; ſi elles ſont forcées, elles ſont illégitimes; & c'eſt dans cette cruelle alternative de laiſſer périr l'État, ou d'attaquer le droit ſacré de la propriété, qui en eſt le ſoutien, que conſiſte la difficulté d'une juſte & ſage *économie.*

La première choſe que doit faire, après l'établiſſement des loix, l'inſtituteur d'une République, c'eſt de trouver un fonds ſuffiſant pour l'entretien des Magiſtrats & autres Officiers, & pour toutes les dépenſes publiques. Ce fonds s'appelle *ærarium* ou *fiſc*, s'il eſt en argent; *domaine public*, s'il eſt en terres; & ce dernier eſt de beaucoup préférable à l'autre, par des raiſons faciles à voir. Quiconque aura ſuffiſamment réfléchi ſur cette matière, ne pourra guère être, à cet égard, d'un autre avis que Bodin, qui regarde le domaine public comme le plus honnête & le plus sûr de tous les moyens de pourvoir aux beſoins de l'État; & il eſt à remarquer que le premier ſoin de *Romulus*, dans la diviſion des terres, fut d'en deſtiner le tiers à cet uſage. J'avoue qu'il n'eſt pas impoſſible que le produit du domaine mal adminiſtré ſe réduiſe à rien; mais il n'eſt pas de l'eſſence du domaine d'être mal adminiſtré.

Préalablement à tout emploi, ce fonds doit être aſſigné ou accepté par l'aſſemblée du peuple ou des États du pays, qui doit enſuite en déterminer l'uſage. Après cette ſolemnité, qui rend ces fonds inaliénables, ils changent, pour ainſi dire, de nature; & leurs revenus deviennent tellement ſacrés, que c'eſt non-ſeulement le plus infâme de tous les vols, mais un crime de lèze-Majeſté, que d'en détourner la moindre choſe au préjudice de leur deſtination. C'eſt un grand deshonneur pour

Rome que l'intégrité du Questeur *Caton* y ait été un sujet de remarque, & qu'un Empereur, récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu besoin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, & non de celui de l'État. Mais s'il se trouve peu de *Galba*, où chercherons-nous des *Caton*? Et quand une fois le vice ne déshonorera plus, quels seront les chefs assez scrupuleux pour s'abstenir de toucher aux revenus publics abandonnés à leur discrétion, & pour ne pas s'en imposer bientôt à eux-mêmes, en affectant de confondre leurs vaines & scandaleuses dissipations avec la gloire de l'État; & les moyens d'étendre leur autorité, avec ceux d'augmenter sa puissance? C'est sur-tout en cette délicate partie de l'administration que la vertu est le seul instrument efficace, & que l'intégrité du Magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice. Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à décéler leurs infidélités qu'à les couvrir; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la fripponnerie à les éluder. Laissez donc les regiſtres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles; c'est le seul moyen qu'elles soient fidélement régies.

Quand une fois les fonds publics sont établis, les chefs de l'État en sont de droit les administrateurs; car cette administration fait une partie du gouvernement, toujours essentielle, quoique non toujours également: son influence augmente à mesure que celle des autres ressorts diminue; & l'on peut dire qu'un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent: or, comme tout gouvernement tend sans cesse au relâchement, cette seule raison montre pourquoi nul État ne peut subsister, si ses revenus n'augmentent sans cesse.

Le premier sentiment de la nécessité de cette augmentation est aussi le premier signe du désordre intérieur de l'État; & le sage administrateur, en songeant à trouver de l'argent pour pourvoir au besoin présent, ne néglige pas de rechercher la cause éloignée de ce nouveau besoin: comme un marin voyant

l'eau gagner ſon vaiſſeau, n'oublie pas, en faiſant jouer les pompes, de faire auſſi chercher & boucher la voie.

De cette règle découle la plus importante maxime de l'adminiſtration des finances, qui eſt de travailler avec beaucoup plus de ſoin à prévenir les beſoins qu'à augmenter les revenus; de quelque diligence qu'on puiſſe uſer, le ſecours qui ne vient qu'après le mal, & plus lentement, laiſſe toujours l'État en ſouffrance; tandis qu'on ſonge à remédier à un inconvénient, un autre ſe fait déja ſentir, & les reſſources mêmes produiſent de nouveaux inconvéniens; de ſorte qu'à la fin la Nation s'obère, le Peuple eſt foulé, le gouvernement perd toute ſa vigueur, & ne fait plus que peu de choſe avec beaucoup d'argent. Je crois que de cette grande maxime bien établie découloient les prodiges des gouvernemens anciens, qui faiſoient plus avec leur parcimonie que les nôtres avec tous leurs tréſors; & c'eſt peut-être de-là qu'eſt dérivée l'acception vulgaire du mot d'*économie*, qui s'entend plutôt du ſage ménagement de ce qu'on a, que des moyens d'acquérir ce que l'on n'a pas.

Indépendamment du domaine public, qui rend à l'État à proportion de la probité de ceux qui le régiſſent, ſi l'on connoiſſoit aſſez toute la force de l'adminiſtration générale, ſur-tout quand elle ſe borne aux moyens légitimes, on ſeroit étonné des reſſources qu'ont les Chefs pour prévenir tous les beſoins publics, ſans toucher aux biens des particuliers. Comme ils ſont les maîtres de tout le commerce de l'État, rien ne leur eſt ſi facile que de le diriger d'une manière qui pourvoie à tout, ſouvent ſans qu'ils paroiſſent s'en mêler. La diſtribution des denrées, de l'argent & des marchandiſes par de juſtes proportions, ſelon les temps & les lieux, eſt le vrai ſecret des finances & la ſource de leurs richeſſes, pourvu que ceux qui les adminiſtrent ſachent porter leur vue aſſez loin, & faire dans l'occaſion une perte apparente & prochaine, pour avoir réellement des profits immenſes dans un temps éloigné. Quand on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la ſortie des bleds dans les années d'abondance, & pour leur intro-

duction dans les années de disette, on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritables; & on les mettroit au rang des romans, s'ils se fussent passés anciennement. Supposons que pour prévenir la disette dans les mauvaises années, on proposât d'établir des magasins publics, dans combien de pays l'entretien d'un établissement si utile ne serviroit-il pas de prétexte à de nouveaux impôts? A Genève, ces greniers établis & entretenus par une sage administration, sont la ressource publique dans les mauvaises années, & le principal revenu de l'État dans tous les temps; *Alit & ditat*, c'est la belle & juste inscription qu'on lit sur la façade de l'édifice. Pour exposer ici le systême économique d'un bon gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette République : heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse & du bonheur que je voudrois voir regner dans tous les pays!

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un État, on trouvera que souvent cela arrive à-peu-près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité, que par un accroissement de desirs inutiles, & que souvent on n'augmente la dépense, que pour avoir un prétexte d'augmenter la recette; de sorte que l'État gagneroit quelquefois à se passer d'être riche, & que cette richesse apparente lui est, au fond, plus onéreuse que ne seroit la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre; & ce fut la politique dont usa Joseph avec les Égyptiens; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'État, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains d'où il est sorti, & qu'avec de pareilles maximes on n'enrichit que des fainéans de la dépouille des hommes utiles.

Le goût des conquêtes est une des causes les plus sensibles & les plus dangereuses de cette augmentation. Ce goût, engendré souvent par une autre espèce d'ambition que celle qu'il semble annoncer, n'est pas toujours ce qu'il paroit être, & n'a pas tant pour véritable motif le desir apparent d'aggrandir la

Nation, que le desir caché d'augmenter au-dedans l'autorité des Chefs, à l'aide de l'augmentation des troupes, & à la faveur de la diversion que font les objets de la guerre dans l'esprit des citoyens.

Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est que rien n'est ni si foulé ni si misérable que les peuples conquérants, & que leurs succès mêmes ne font qu'augmenter leurs misères; quand l'histoire ne nous l'apprendroit pas, la raison suffiroit pour nous démontrer que plus un État est grand, & plus les dépenses y deviennent proportionnellement fortes & onéreuses; car il faut que toutes les provinces fournissent leur contingent aux frais de l'administration générale, & que chacune, outre cela, fasse pour la sienne particulière la même dépense que si elle étoit indépendante. Ajoutez que toutes les fortunes se font dans un lieu & se consument dans un autre; ce qui rompt bientôt l'équilibre du produit & de la consommation, & appauvrit beaucoup de pays pour enrichir une seule ville.

Autre source de l'augmentation des besoins publics, qui tient à la précédente. Il peut venir un temps où les citoyens ne se regardant plus comme intéressés à la cause commune, cesseroient d'être les défenseurs de la patrie, & où les Magistrats aimeroient mieux commander à des mercenaires qu'à des hommes libres, ne fut-ce qu'afin d'employer en temps & lieu les premiers pour mieux assujettir les autres. Tel fut l'État de Rome sur la fin de la République & sous les Empereurs; car toutes les victoires des premiers Romains, de même que celles d'Alexandre, avoient été remportées par de braves citoyens, qui savoient donner au besoin leur sang pour la patrie, mais qui ne le vendoient jamais. Ce ne fut qu'au siège de Veies qu'on commença de payer l'infanterie Romaine. Marius fut le premier qui, dans la guerre de Jugurtha, déshonora les légions, en y introduisant des affranchis, des vagabonds & autres mercenaires. Devenus les ennemis des peuples qu'ils étoient chargés de rendre heureux, les tyrans établirent des troupes réglées en apparence pour contenir l'étranger, & en effet pour opprimer l'habitant.

Pour former ces troupes, il fallut enlever à la terre des cultivateurs, dont le défaut diminua la quantité des denrées, & dont l'entretien introduisit des impôts qui en augmenterent le prix. Ce premier désordre fit murmurer les peuples; il fallut, pour les réprimer, multiplier les troupes, & par conséquent la misère; & plus le désespoir augmentoit, plus l'on se voyoit contraint de l'augmenter encore pour en prévenir les effets. D'un autre côté, ces mercenaires, qu'on pouvoit estimer sur le prix auquel ils se vendoient eux-mêmes, fiers de leur avilissement, méprisant les loix dont ils étoient protégés, & leurs frères dont ils mangeoient le pain, se crurent plus honorés d'être les satellites de César, que les défenseurs de Rome; & dévoués à une obéissance aveugle, tenoient par état le poignard levé sur leurs concitoyens, prêts à tout égorger au premier signal. Il ne seroit pas difficile de montrer que ce fut-là une des principales causes de la ruine de l'Empire Romain.

L'INVENTION de l'artillerie & des fortifications a forcé de nos jours les Souverains de l'Europe à rétablir l'usage des troupes réglées, pour garder leurs places; mais avec des motifs plus légitimes, il est à craindre que l'effet n'en soit également funeste. Il n'en faudra pas moins dépeupler les campagnes pour former les armées & les garnisons; pour les entretenir, il n'en faudra pas moins fouler les peuples; & ces dangereux établissemens s'accroissent depuis quelque temps avec une telle rapidité dans tous nos climats, qu'on n'en peut prévoir que la dépopulation prochaine de l'Europe, & tôt ou tard la ruine des peuples qui l'habitent.

QUOI qu'il en soit, on doit voir que de telles institutions renversent nécessairement le vrai systême économique, qui tire le principal revenu de l'État du domaine public, & ne laissent que la ressource fâcheuse des subsides & impôts, dont il me reste à parler.

IL faut se ressouvenir ici que le fondement du pacte social est la propriété; & sa première condition, que chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. Il est vrai

que par le même traité chacun s'oblige, au moins tacitement, à se cotiser dans les besoins publics; mais cet engagement ne pouvant nuire à la loi fondamentale; & supposant l'évidence du besoin reconnue par les contribuables, on voit que pour être légitime, cette cotisation doit être volontaire, non d'une volonté particulière, comme s'il étoit nécessaire d'avoir le consentement de chaque citoyen, & qu'il ne dût fournir que ce qu'il lui plaît, ce qui seroit directement contre l'esprit de la confédération, mais d'une volonté générale, à la pluralité des voix, & sur un tarif proportionnel qui ne laisse rien d'arbitraire à l'imposition.

CETTE vérité que les impôts ne peuvent être établis légitimement que du consentement du peuple ou de ses représentans, a été reconnue généralement de tous les Philosophes & Jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les matières de droit politique, sans en excepter Bodin même. Si quelques-uns ont établi des maximes contraires en apparence, outre qu'il est aisé de voir les motifs particuliers qui les y ont portés, ils y mettent tant de conditions & de restrictions, qu'au fond la chose revient exactement au même : car que le peuple puisse refuser, ou que le Souverain ne doive pas exiger, cela est indifférent quant au droit; & s'il n'est question que de la force, c'est la chose la plus inutile que d'examiner ce qui est légitime ou non.

LES contributions qui se levent sur le peuple sont de deux sortes; les unes réelles, qui se perçoivent sur les choses; les autres personnelles, qui se paient par tête. On donne aux unes & aux autres les noms d'impôts ou subsides, quand le peuple fixe la somme qu'il accorde, elle s'appelle subside; quand il accorde tout le produit d'une taxe, alors c'est un impôt. On trouve dans le Livre de l'Esprit des Loix, que l'imposition par tête est plus propre à la servitude, & la taxe réelle plus convenable à la liberté. Cela seroit incontestable si les contingens par tête étoient égaux; car il n'y auroit rien de plus disproportionné qu'une pareille taxe; & c'est sur-tout dans les proportions exactement observées que consiste l'esprit de la liberté. Mais si

la taxe par tête est exactement proportionnée au moyen des particuliers, comme pourroit être celle qui porte en France le nom de capitation, & qui de cette manière est à la fois réelle & personnelle, elle est la plus équitable, & par conséquent la plus convenable à des hommes libres. Ces proportions paroissent d'abord très-faciles à observer, parce qu'étant relatives à l'état que chacun tient dans le monde, les inclinations sont toujours publiques; mais outre que l'avarice, le crédit & la fraude savent éluder jusqu'à l'évidence, il est rare que l'on tienne compte, dans ces calculs, de tous les élémens qui doivent y entrer. Premiérement, on doit considérer le rapport des quantités, selon lequel, toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Secondement, le rapport des usages, c'est-à-dire, la distinction du nécessaire & du superflu; celui qui n'a que le simple nécessaire ne doit rien payer du tout; la taxe de celui qui a du superflu peut aller au besoin, jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. A cela il dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge, car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que s'il savoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosterneroit devant un Ministre qui iroit au Conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'État. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne; & la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Un troisième rapport, qu'on ne compte jamais, & qu'on devroit toujours compter le premier; est celui des utilités que chacun retire de la confédération sociale, qui protège fortement les immenses possessions du riche, & laisse à peine un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains. Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans & les riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur

ſont-elles pas réſervées ? Et l'autorité publique n'eſt-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de conſidération vole ſes créanciers, ou faſſe d'autres fripponneries, n'eſt-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il diſtribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes & les aſſaſſinats dont il ſe rend coupable, ne ſont-ce pas des affaires qu'on aſſoupit, & dont au bout de ſix mois il n'eſt plus queſtion ? Que ce même homme ſoit volé, toute la police eſt auſſi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il ſoupçonne ! Paſſe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà les eſcortes en campagne : l'aiſſieu de ſa chaiſe vient-il à ſe rompre, tout vole à ſon ſecours : fait-on du bruit à ſa porte, il dit un mot, & tout ſe tait : la foule l'incommode-t-elle, il fait un ſigne & tout ſe range : un charretier ſe trouve-t-il ſur ſon paſſage, ſes gens ſont prêts à l'aſſommer ; & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires, ſeroient plutôt écraſés, qu'un faquin oiſif retardé dans ſon équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un ſou ; ils ſont le droit de l'homme riche, & non le prix de la richeſſe. Que le tableau du pauvre eſt différent ! Plus l'humanité lui doit, plus la ſociété lui refuſe : toutes les portes lui ſont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir ; & ſi quelquefois il obtient juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace ; s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'eſt à lui qu'on donne la préférence ; il porte toujours, outre ſa charge, celle dont ſon voiſin plus riche a le crédit de ſe faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : ſi ſa pauvre charrette renverſe, loin d'être aidé par perſonne, je le tiens heureux s'il évite en paſſant les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc : en un mot, toute aſſiſtance gratuite le fuit au beſoin, préciſément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, & un puiſſant voiſin.

Une autre attention non moins importante à faire, c'eſt que les pertes des pauvres ſont beaucoup moins réparables que celles du riche, & que la difficulté d'acquérir croît toujours en raiſon

du besoin. On ne fait rien avec rien; cela est vrai dans les affaires comme en physique, l'argent est la semence de l'argent, & la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore : c'est que tout ce que le pauvre paie, est à jamais perdu pour lui, & reste ou revient dans les mains du riche; & comme c'est aux seuls hommes qui ont part au gouvernement, ou à ceux qui en approchent, que passe tôt ou tard le produit des impôts; ils ont, même en payant leur contingent, un intérêt sensible à les augmenter.

RÉSUMONS en quatre mots le pacte social des deux États. *Vous avez besoin de moi, car je suis riche & vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous : je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.*

SI l'on combine avec soin toutes ces choses, on trouvera que, pour répartir les taxes d'une manière équitable & vraiment proportionnelle, l'imposition n'en doit pas être faite seulement en raison des biens des contribuables; mais en raison composée de la différence de leurs conditions & du superflu de leurs biens; opération très-importante & très-difficile, que font tous les jours des multitudes de commis honnêtes gens, & qui savent l'arithmétique, mais dont les *Platon* & les *Montesquieu* n'eussent osé se charger qu'en tremblant & en demandant au Ciel des lumières & de l'intégrité.

UN autre inconvénient de la taxe personnelle, c'est de se faire trop sentir, & d'être levée avec trop de dureté; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à beaucoup de non-valeurs, parce qu'il est plus aisé de dérober au rôle & aux poursuites sa tête que ses possessions.

DE toutes les autres impositions, le cens sur les terres ou la taille réelle a toujours passé pour la plus avantageuse dans les pays où l'on a plus d'égard à la quantité du produit & à la sûreté du recouvrement, qu'à la moindre incommodité du peuple. On a même osé dire qu'il falloit charger le paysan pour réveiller

éveiller sa paresse, & qu'il ne feroit rien s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule; c'est en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paie très-peu de chose, & sur-tout à la Chine, où il ne paie rien, que la terre est le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ, il le laisse en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car pour qui perd le fruit de sa peine, c'est gagner que ne rien faire, & mettre le travail à l'amende, est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

De la taxe sur les terres ou sur le bled, sur-tout quand elle est excessive, résultent deux inconvéniens si terribles, qu'ils doivent dépeupler & ruiner à la longue tous les pays où elle est établie.

Le premier vient du défaut de circulation des espèces; car le commerce & l'industrie attirent dans les capitales tout l'argent de la campagne: & l'impôt détruisant la proportion qui pouvoit se trouver encore entre les besoins du laboureur & le prix de son bled, l'argent vient sans cesse & ne retourne jamais; plus la ville est riche, plus le pays est misérable. Le produit des tailles passe des mains du Prince ou des Financiers dans celles des Artistes & des Marchands; & le cultivateur, qui n'en reçoit jamais que la moindre partie, s'épuise enfin en payant toujours également & recevant toujours moins. Comment voudroit-on que pût vivre un homme qui n'auroit que des veines & point d'artères, ou dont les artères ne porteroient le sang qu'à quatre doigts du cœur? Chardin dit qu'en Perse les droits du Roi sur les denrées se paient aussi en denrées; cet usage, qu'Hérodote témoigne avoir autrefois été pratiqué dans le même pays jusqu'à Darius, peut prévenir le mal dont je viens de parler. Mais à moins qu'en Perse les Intendans, Directeurs, Commis & Gardes-magasins ne soient une autre espèce de gens que par-tout ailleurs, j'ai peine à croire qu'il arrive jusqu'au Roi la moindre chose de tous ces produits, que les bleds ne se gâtent pas

dans tous les greniers, & que le feu ne consume pas la plupart des magasins.

LE second inconvénient vient d'un avantage apparent, qui laisse aggraver les maux avant qu'on les apperçoive. C'est que le bled est une denrée que les impôts ne renchérissent point dans le pays qui la produit, & dont, malgré son absolue nécessité, la quantité diminue, sans que le prix en augmente; ce qui fait que beaucoup de gens meurent de faim, quoique le bled continue d'être à bon marché, & que le laboureur reste seul chargé de l'impôt qu'il n'a pu défalquer sur le prix de la vente. Il faut bien faire attention qu'on ne doit pas raisonner de la taille réelle comme des droits sur toutes les marchandises qui en font hausser le prix, & sont ainsi payés moins par les marchands que par les acheteurs. Car ces droits, quelque forts qu'ils puissent être, sont pourtant volontaires, & ne sont payés par le Marchand qu'à proportion des marchandises qu'il achete; & comme il n'achete qu'à proportion de son débit, il fait la loi au particulier. Mais le laboureur qui, soit qu'il vende ou non, est contraint de payer à des termes fixes pour le terrein qu'il cultive, n'est pas le maître d'attendre qu'on mette à sa denrée le prix qu'il lui plaît: & quand il ne la vendroit pas pour s'entretenir, il seroit forcé de la vendre pour payer la taille; de sorte que c'est quelquefois l'énormité de l'imposition qui maintient la denrée à vil prix.

REMARQUEZ encore que les ressources du commerce & de l'industrie, loin de rendre la taille plus supportable par l'abondance de l'argent, ne la rendent que plus onéreuse. Je n'insisterai point sur une chose très-évidente, savoir que si la plus grande ou la moindre quantité d'argent dans un État peut lui donner plus ou moins de crédit au dehors, elle ne change en aucune manière la fortune réelle des citoyens, & ne les met ni plus ni moins à leur aise. Mais je ferai ces deux remarques importantes; l'une, qu'à moins que l'État n'ait des denrées superflues, & que l'abondance de l'argent ne vienne de leur débit chez l'étranger, les villes où se fait le commerce se sentent seules de cette abondance, & que le paysan ne fait qu'en devenir

relativement plus pauvre; l'autre, que le prix de toutes chofes hauffant avec l'augmentation de l'argent, il faut auffi que les impôts hauffent à proportion; de forte que le laboureur fe trouve plus chargé fans avoir plus de reffources.

On doit voir que la taille fur les terres eft un véritable impôt fur leur produit. Cependant chacun convient que rien n'eft fi dangereux qu'un impôt fur le bled payé par l'acheteur ; comment ne voit-on pas que le mal eft cent fois pire quand cet impôt eft payé par le cultivateur même ? N'eft-ce pas attaquer la fubftance de l'État jufques dans fa fource ? N'eft-ce pas travailler auffi directement qu'il eft poffible à dépeupler le pays, & par conféquent à le ruiner à la longue ? Car il n'y a point pour une nation de pire difette que celle des hommes.

Il n'appartient qu'au véritable homme d'État d'élever fes vues, dans l'affiette des impôts, plus haut que l'objet des finances ; de transformer des charges onéreufes en d'utiles réglemens de Police, & de faire douter au peuple fi de tels établiffemens n'ont pas eu pour fin le bien de la nation, plutôt que le produit des taxes.

Les droits fur l'importation des marchandifes étrangères, dont les habitans font avides fans que le pays en ait befoin, fur l'exportation de celles du cru du pays dont il n'a pas de trop, & dont les étrangers ne peuvent fe paffer, fur les productions des arts inutiles & trop lucratifs, fur les entrées dans les villes des chofes de pur agrément, & en général fur tous les objets du luxe, rempliront tout ce double objet. C'eft par de tels impôts, qui foulagent la pauvreté, & chargent la richeffe, qu'il faut prévenir l'augmentation continuelle de l'inégalité des fortunes, l'afferviffement aux riches d'une multitude d'ouvriers & de ferviteurs inutiles, la multiplication des gens oififs dans les villes, & la défertion des campagnes.

IL eft important de mettre entre le prix des chofes & les droits dont on les charge, une telle proportion, que l'avidité

des particuliers ne ſoit point trop portée à la fraude par la grandeur des profits. Il faut encore prévenir la facilité de la contrebande, en préférant les marchandiſes les moins faciles à cacher. Enfin il convient que l'impôt ſoit payé par celui qui emploie la choſe taxée, plutôt que par celui qui la vend, auquel la quantité des droits dont il ſe trouveroit chargé, donneroit plus de tentations & de moyens de les frauder. C'eſt l'uſage conſtant de la Chine, le pays du monde où les impôts ſont les plus forts & les mieux payés; le marchand ne paie rien; l'acheteur ſeul acquitte le droit, ſans qu'il en réſulte ni murmures ni ſéditions, parce que les denrées néceſſaires à la vie, telles que le riz & le bled, étant abſolument franches, le peuple n'eſt point foulé, & l'impôt ne tombe que ſur les gens aiſés. Au reſte toutes ces précautions ne doivent pas tant être dictées par la crainte de la contrebande, que par l'attention que doit avoir le gouvernement à garantir les particuliers de la ſéduction des profits illégitimes, qui, après en avoir fait de mauvais citoyens, ne tarderoient pas d'en faire de mal-honnêtes gens.

Q'U'ON établiſſe de fortes taxes ſur la livrée, ſur les équipages, ſur les glaces, luſtres & ameublemens, ſur les étoffes & la dorure, ſur les cours & jardins des hôtels, ſur les ſpectacles de toute eſpèce, ſur les profeſſions oiſeuſes, comme baladins, chanteurs, hiſtrions, & en un mot, ſur cette foule d'objets de luxe, d'amuſement & d'oiſiveté qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins ſe cacher, que leur ſeul uſage eſt de ſe montrer, & qu'ils ſeroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fuſſent arbitraires pour n'être fondés que ſur des choſes qui ne ſont pas d'abſolue néceſſité : c'eſt bien mal connoître les hommes que de croire qu'après s'être laiſſé une fois ſéduire par le luxe, ils y puiſſent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au néceſſaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépenſe ne ſera qu'une nouvelle raiſon pour la ſoutenir, quand la vanité de ſe montrer opulent ſera ſon profit du prix de la choſe & des frais de la taxe. Tant qu'il

y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres, & l'État ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un État. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une : ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles qui retourneront au profit de l'État; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires; les dépenses de l'État auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser : ou si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'État. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire; dans le second il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Ajoutons à tout ceci une importante distinction en matière de droit politique, & à laquelle les gouvernemens, jaloux de faire tout par eux-mêmes, devroient donner une grande attention. J'ai dit que les taxes personnelles & les impôts sur les choses d'une absolue nécessité, attaquant directement le droit de propriété, & par conséquent le vrai fondement de la société politique, sont toujours sujets à des conséquences dangereuses, s'ils ne sont établis avec l'exprès consentement du peuple ou de ses représentans. Il n'en est pas de même des choses dont on peut s'interdire l'usage ; car alors le particulier n'étant point

abſolument contraint à payer, ſa contribution peut paſſer pour volontaire ; de ſorte que le conſentement particulier de chacun des contribuans ſupplée au conſentement général, & le ſuppoſe même en quelque manière ; car pourquoi le peuple s'oppoſeroit-il à toute impoſition qui ne tombe que ſur quiconque veut bien la payer ? Il me paroît certain que tout ce qui n'eſt pas proſcrit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'uſage des carroſſes, il peut à plus forte raiſon impoſer une taxe ſur les carroſſes, moyen ſage & utile d'en blâmer l'uſage ſans le faire ceſſer. Alors on peut regarder la taxe comme une eſpèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

QUELQU'UN m'objectera peut-être que ceux que Bodin appelle *impoſteurs*, c'eſt-à-dire, ceux qui impoſent ou imaginent les taxes, étant dans la claſſe des riches, n'auront garde d'épargner les autres à leurs propres dépens, & de ſe charger eux-mêmes pour ſoulager les pauvres. Mais il faut rejetter de pareilles idées. Si, dans chaque nation, ceux à qui le Souverain commet le gouvernement des peuples en étoient les ennemis par état, ce ne ſeroit pas la peine de rechercher ce qu'ils doivent faire pour les rendre heureux.

EXTRAIT DU PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE DE MONSIEUR L'ABBÉ DE S. PIERRE:

Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.

Tunc genus humanum positis sibi consulat armis;
Inque vicem gens omnis amet.

LUCAIN.

AVERTISSEMENT.

IL y a ſix ans que M. le Comte de Saint-Pierre m'ayant confié les manuſcrits de feu M. l'Abbé ſon oncle, j'avois commencé d'abréger ſes écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utiles fût plus connu. Mon deſſein étoit de publier cet abrégé en deux volumes, l'un deſquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raiſonné ſur chaque projet : mais, après quelque eſſai de ce travail, je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réuſſirois point. J'abandonnai donc ce deſſein, après l'avoir ſeulement exécuté ſur la Paix perpétuelle & ſur la *Polyſinodie*. Je vous envoie, Monſieur, le premier de ces extraits, comme un ſujet inaugural pour vous, qui aimez la paix, & dont les écrits la reſpirent. Puiſſions-nous la voir bientôt rétablie entre les Puiſſances ! car entre les Auteurs on ne l'a jamais vue, & ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on doit l'eſpérer.

ROUSSEAU.

A Montmorency, le 5 Décembre 1760.

PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE.

COMME jamais projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'eſprit humain que celui d'une paix perpétuelle & univerſelle entre tous les peuples de l'Europe : jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propoſe des moyens pour mettre ce projet en exécution. Il eſt même bien difficile qu'une pareille matière laiſſe un homme ſenſible & vertueux exempt d'un peu d'enthouſiaſme ; & je ne ſais ſi l'illuſion d'un cœur véritablement humain, à qui ſon zèle rend tout facile, n'eſt pas en cela préférable à cette âpre & repouſſante raiſon, qui trouve toujours dans ſon indifférence pour le bien public, le premier obſtacle à tout ce qui peut le favoriſer.

JE ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour réſiſter au plaiſir de la perſuaſion, & je les plains de prendre ſi triſtement l'entêtement pour la ſageſſe. Mais j'eſpère que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuſe avec laquelle je prends la plume ſur un ſujet ſi intéreſſant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer ; je vais penſer à une douce & paiſible ſociété de frères, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun ; & réaliſant en moi-même un tableau ſi touchant, l'image d'une félicité qui n'eſt point, m'en fera goûter quelques inſtans une véritable.

JE n'ai pu refuſer ces premières lignes au ſentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raiſonner de ſens froid. Bien réſolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois

pouvoir prier le Lecteur à son tour de ne rien nier qu'il ne le réfute : car ce ne sont pas tant les raisonneurs que je crains, que ceux qui, sans se rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-temps médité sur les moyens de perfectionner un gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obstacles qui naissent moins de sa constitution que de ses relations externes; de sorte que la plupart des soins qu'il faudroit consacrer à sa police, on est contraint de les donner à sa sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres, qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre social étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raison plutôt que des passions, eût-on tardé si long-temps à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles, & qu'en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, unissant les peuples par des liens semblables a ceux qui unissent les individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des loix. Ce gouvernement paroit d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits États, qu'il est redoutable au dehors par sa puissance, que les loix y sont en vigueur, & qu'il est le seul propre à contenir également les sujets, les Chefs & les étrangers.

Quoique cette forme paroisse nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etrusques leurs Lucumonies, les Latins leurs Fé-

ries, les Gaules leurs Cités, & les derniers ſoupirs de la Grèce devinrent encore illuſtres dans la ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent pour la ſageſſe de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des États-Généraux. Que ſi ces corps politiques ſont encore en ſi petit nombre & ſi loin de la perfection dont on ſent qu'ils ſeroient ſuſceptibles, c'eſt que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, & qu'en politique ainſi qu'en morale, l'étendue de nos connoiſſances ne prouve guère que la grandeur de nos maux.

OUTRE ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonſtances qui laiſſent ſubſiſter des relations communes entre des peuples diviſés. C'eſt ainſi que toutes les Puiſſances de l'Europe forment entr'elles une ſorte de ſyſtême qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une ſorte d'équilibre qui eſt l'effet néceſſaire de tout cela, & qui, ſans que perſonne ſonge en effet à le conſerver, ne ſeroit pourtant pas ſi facile à rompre que le penſent beaucoup de gens.

CETTE ſociété de peuples de l'Europe n'a pas toujours exiſté, & les cauſes particulières qui l'ont fait naitre ſervent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes; qualité qui, ravalée alors par l'eſclavage, ne différoit guère dans leur eſprit de celle de brute. Auſſi les Grecs, raiſonneurs & vains, diſtinguoient-ils, pour ainſi dire, deux eſpeces dans l'humanité, dont l'une, ſavoir la leur, étoit faite pour commander, & l'autre, qui comprenoit tout le reſte du monde, uniquement pour ſervir. De ce principe il réſultoit qu'un Gaulois, ou un Ibère, n'étoit rien de plus pour un Grec, que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

MAIS quand ce peuple, fouverain par nature, eut été foumis aux Romains, fes efclaves, & qu'une partie de l'hémifphère connu eut fubi le même joug, il fe forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même empire; cette union fut beaucoup refferrée par la maxime, ou très-fage ou très-infenfée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & fur-tout par le fameux décret de Claude, qui incorporoit tous les fujets de Rome au nombre de fes citoyens.

A la chaîne politique qui réuniffoit ainfi tous les membres en un corps, fe joignirent les inftitutions civiles & les loix qui donnerent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une manière équitable, claire & précife, du moins autant qu'on le pouvoit dans un fi vafte empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des fujets, & ceux des citoyens entr'eux. Le Code de Théodofe, & enfuite les livres de Juftinien, furent une nouvelle chaîne de juftice & de raifon fubftituée à propos à celle du pouvoir fouverain, qui fe relâchoit très-fenfiblement. Ce fupplément retarda beaucoup la diffolution de l'Empire, & lui conferva long-temps une forte de jurifdiction fur les Barbares mêmes qui le défoloient.

UN troifième lien, plus fort que les précédens, fut celui de la religion, & l'on ne peut nier que ce ne foit fur-tout au Chriftianifme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'efpèce de fociété qui s'eft perpétuée entre fes membres; tellement que celui de fes membres qui n'a point adopté fur ce point le fentiment des autres, eft toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Chriftianifme, fi méprifé à fa naiffance, fervit enfin d'afyle à fes détracteurs. Après l'avoir fi cruellement & fi vainement perfécuté, l'Empire Romain y trouva les reffources qu'il n'avoit plus dans fes forces; fes miffions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des Évêques réparer les fautes de fes Généraux, & triomphoit par fes Prêtres quand fes foldats étoient battus. C'eft ainfi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Abares & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir fubjugué, & reçurent, du moins

en apparence, avec la loi de l'Évangile, celle du Prince qui la leur faisoit annoncer.

TEL étoit le respect qu'on portoit encore à ce grand corps expirant, que jusqu'au dernier instant ses destructeurs s'honoroient de ses titres; on voyoit devenir Officiers de l'Empire les mêmes conquérans qui l'avoient avili, les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs patriciaux, la préfecture, le consulat; & comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces vainqueurs terribles rendre hommage au trône impérial qu'ils étoient maîtres de renverser.

VOILA comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien social de divers peuples, qui, sans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence est encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le simulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une sorte de liaison entre les membres qui l'avoient composé; & Rome ayant dominé d'une autre manière après la destruction de l'Empire, il est resté de ce double lien (87) une société plus étroite entre les nations de l'Europe, où étoit le centre des deux puissances, que dans les autres parties du monde, dont les divers peuples, trop épars pour se correspondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

JOIGNEZ à cela la situation particulière de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ses parties; le mélange continuel des intérêts que les liens du sang & les affaires du commerce, des arts, des colonies ont mis entre les Souverains; la multitude des rivières & la variété de leur cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconstante des habitans, qui les porte à voyager sans cesse & à se transporter fréquemment les uns chez les autres; l'invention de

(87) Le respect pour l'Empire Romain a tellement survécu à sa puissance, que bien des Jurisconsultes ont mis en question si l'Empereur d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde; & Barthole a poussé les choses jusqu'à traiter d'hérétique quiconque oseroit en douter.

l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoissances; enfin la multitude & la petitesse des États, qui, jointe aux besoins du luxe & à la diversité des climats, rend les uns toujours nécessaires aux autres. Toutes ces causes réunies forment de l'Europe, non-seulement, comme l'Asie ou l'Afrique, une idéale collection de peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une société réelle qui a sa religion, ses mœurs, ses coutumes & même ses loix; dont aucun des peuples qui la composent, ne peut s'écarter sans causer aussi-tôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les dissentions perpétuelles, les brigandages, les usurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres qui désolent journellement ce respectable séjour des Sages, ce brillant asyle des Sciences & des Arts; à considérer nos beaux discours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions, une religion si douce & une si sanguinaire intolérance, une politique si sage dans les livres & si dure dans la pratique, des Chefs si bienfaisants & des peuples si misérables, des gouvernemens si modérés & des guerres si cruelles : on sait à peine comment concilier ces étranges contrariétés; & cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité.

CEPENDANT les choses ne font que suivre en cela leurs cours naturel; toute société sans loix ou sans Chefs, toute union formée ou maintenue par le hazard, doit nécessairement dégénérer en querelle & dissention à la première circonstance qui vient à changer; l'antique union des peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manières; ils se touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres; leurs divisions sont d'autant plus funestes que leurs liaisons sont plus intimes; & leurs fréquentes querelles ont presque la cruauté des guerres civiles.

CONVENONS donc que l'état relatif des Puissances de l'Europe est

eſt proprement un état de guerre, & que tous les traités partiels entre quelques-unes de ces Puiſſances, ſont plutôt des trèves paſſagères que de véritables paix : ſoit parce que ces traités n'ont point communément d'autres garans que les parties contractantes, ſoit parce que les droits des unes & des autres n'y ſont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteints, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puiſſances, qui ne reconnoiſſent aucun ſupérieur, ſeront infailliblement des ſources de nouvelles guerres, ſi-tôt que d'autres circonſtances auront donné de nouvelles forces aux Prétendans.

D'AILLEURS, le droit public de l'Europe n'étant point établi ou autoriſé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant inceſſamment ſelon les temps & les lieux, il eſt plein de règles contradictoires, qui ne ſe peuvent concilier que par le droit du plus fort; de ſorte que la raiſon ſans guide aſſuré, ſe pliant toujours vers l'intérêt perſonnel dans les choſes douteuſes, la guerre ſeroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juſte. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions, c'eſt de décider ces ſortes d'affaires par la voie des armes, ou de les aſſoupir par des traités paſſagers; mais bientôt aux occaſions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient; tout s'embrouille; tout ſe complique; on ne voit plus rien au fond des choſes; l'uſurpation paſſe pour droit, la foibleſſe pour injuſtice; & parmi ce déſordre continuel, chacun ſe trouve inſenſiblement ſi fort déplacé, que ſi l'on pouvoit remonter au droit ſolide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne duſſent rendre tout ce qu'ils ont.

UNE autre ſemence de guerre plus cachée & non moins réelle, c'eſt que les choſes ne changent point de forme en changeant de nature; que des États héréditaires en effet reſtent électifs en apparence; qu'il y ait des Parlemens ou États nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques; qu'une Puiſſance dépendante d'une autre conſerve encore une apparence de liberté; que tous les peuples ſoumis au même pouvoir ne ſoient pas gouvernés par les mêmes loix; que l'ordre

de succeſſion ſoit différent dans les divers États d'un même Souverain ; enfin que chaque gouvernement tende toujours à s'altérer, ſans qu'il ſoit poſſible d'empêcher ce progrès : voilà les cauſes générales & particulières qui nous uniſſent pour nous détruire, & nous font écrire une ſi belle doctrine ſociale avec des mains toujours teintes de ſang humain.

LES cauſes du mal étant une fois connues, le remède, s'il exiſte, eſt ſuffiſamment indiqué par elles. Chacun voit que toute ſociété ſe forme par les intérêts communs ; que toute diviſion naît des intérêts oppoſés ; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a ſociété, il faut néceſſairement une force coactive, qui ordonne & concerte les mouvemens de ſes membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagemens réciproques la ſolidité qu'ils ne ſauroient avoir par eux-mêmes.

CE ſeroit d'ailleurs une grande erreur d'eſpérer que cet état violent pût jamais changer par la ſeule force des choſes, & ſans le ſecours de l'art. Le ſyſtême de l'Europe a préciſément le degré de ſolidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, ſans la renverſer tout-à-fait ; & ſi nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution eſt déſormais impoſſible.

POUR donner à ceci l'évidence néceſſaire, commençons par jetter un coup d'œil général ſur l'état préſent de l'Europe. La ſituation des montagnes, des mers & des fleuves qui ſervent de bornes aux nations qui l'habitent, ſemble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces nations, & l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du monde eſt à certains égards l'ouvrage de la nature.

EN effet, ne penſons pas que cet équilibre ſi vanté ait été établi par perſonne, & que perſonne ait rien fait à deſſein de le conſerver : on trouve qu'il exiſte ; & ceux qui ne ſentent pas en eux-mêmes aſſez de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulières du prétexte de le ſoutenir. Mais qu'on y ſonge ou

non, cet équilibre ſubſiſte, & n'a beſoin que de lui-même pour ſe conſerver ſans que perſonne s'en mêle; & quand il ſe romproit un moment d'un côté, il ſe rétabliroit bientôt d'un autre : de ſorte que ſi les Princes qu'on accuſoit d'aſpirer à la monarchie univerſelle, y ont réellement aſpiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie ; car comment enviſager un moment ce projet, ſans en voir auſſi-tôt le ridicule? Comment ne pas ſentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe aſſez ſupérieur aux autres pour pouvoir jamais en devenir le maître ? Tous les conquérans qui ont fait des révolutions, ſe préſentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangères & différemment aguerries, à des peuples ou déſarmés, ou diviſés, ou ſans diſcipline; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puiſſant d'entr'eux eſt une ſi petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une ſi grande vigilance ? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous ? Il ne le peut, ou n'en ſera que plutôt ruiné, ou ſes troupes ſeront plus mauvaiſes, en raiſon de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries ? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la diſcipline eſt par-tout à-peu-près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t-il plus d'argent ? Les ſources en ſont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invaſion ſubite ? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'agrandir pied-à-pied ? Il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour réſiſter ; le temps, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Diviſera-t-il les autres Puiſſances pour les vaincre l'une par l'autre ? Les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine ; & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piège. Enfin aucun d'eux ne pouvant avoir de reſſources excluſives, la réſiſtance eſt à la longue égale à l'effort ; & le temps rétablit bientôt les bruſques accidens de la fortune, ſinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la conſtitution générale.

VEUT-ON maintenant ſuppoſer à plaiſir l'accord de deux ou trois Potentats, pour ſubjuguer tout le reſte? Ces trois Potentats,

quels qu'ils ſoient, ne feront pas enſemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns ſont trop oppoſées à celles des autres, & qu'il regne une trop grande jalouſie entr'eux, pour qu'ils puiſſent même former un ſemblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auroient formé, qu'ils le mettroient en exécution, & qu'il auroit quelques ſuccès, ces ſuccès mêmes feroient, pour les Conquérans alliés, des ſemences de diſcorde, parce qu'il ne feroit pas poſſible que les avantages fuſſent tellement partagés que chacun ſe trouvât également ſatisfait des ſiens; & que le moins heureux s'oppoſeroit bientôt aux progrès des autres, qui, par une ſemblable raiſon, ne tarderoient pas à ſe diviſer eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde exiſte, on ait jamais vu trois ni même deux grandes Puiſſances bien unies, en ſubjuguer d'autres, ſans ſe brouiller ſur les contingens ou ſur les partages, & ſans donner bientôt par leur méſintelligence de nouvelles reſſources aux foibles. Ainſi, quelque ſuppoſition qu'on faſſe, il n'eſt pas vraiſemblable que ni Prince, ni Ligue puiſſe déſormais changer conſidérablement & à demeure l'état des choſes parmi nous.

Ce n'eſt pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrénées ſoient des obſtacles inſurmontables à l'ambition; mais ces obſtacles ſont ſoutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramenent les États aux mêmes limites, quand des efforts paſſagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai ſoutien du ſyſtême de l'Europe, c'eſt bien en partie le jeu des négociations, qui preſque toujours ſe balancent mutuellement; mais ce ſyſtême a un autre appui plus ſolide encore; & cet appui c'eſt le corps Germanique, placé preſque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en reſpect, & ſert peut-être encore plus au maintien de ſes voiſins, qu'à celui de ſes propres membres: corps redoutable aux étrangers, par ſon étendue, par le nombre & la valeur de ſes peuples, mais utile à tous par ſa conſtitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des conquérans. Malgré les défauts de cette conſtitution de

l'Empire, il eſt certain que tant qu'elle ſubſiſtera, jamais l'équilibre de l'Europe ne ſera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le traité de Weſtphalie ſera peut-être à jamais parmi nous, la baſe du ſyſtême politique. Ainſi le droit public que les Allemands étudient avec tant de ſoin, eſt encore plus important qu'ils ne penſent, & n'eſt pas ſeulement le droit public Germanique, mais, à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais ſi le préſent ſyſtême eſt inébranlable, c'eſt en cela même qu'il eſt plus orageux; car il y a entre les Puiſſances Européennes une action & une réaction qui, ſans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle; leurs efforts ſont toujours vains & toujours renaiſſans, comme les flots de la mer, qui ſans ceſſe agitent ſa ſurface, ſans jamais en changer le niveau; de ſorte que les peuples ſont inceſſamment déſolés ſans aucun profit ſenſible pour les Souverains.

Il me ſeroit aiſé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe; car je ferois voir aiſément que ces intérêts ſe croiſent de manière à tenir toutes leurs forces mutuellement en reſpect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une eſpèce de fanatiſme politique, font ſi promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime ſtable ſur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des ſyſtêmes économiques, la plupart fort bizarres, qui paſſent par la tête des Miniſtres. Quoi qu'il en ſoit, le commerce qui tend journellement à ſe mettre en équilibre, ôtant à certaines Puiſſances l'avantage excluſif qu'elles en tiroient, leur ôte en même temps un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. (88)

(88) Les choſes ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe ſera toujours vrai. Il eſt, par exemple, très-aiſé de prévoir que dans vingt ans d'ici l'Angleterre avec toute ſa gloire, ſera ruinée, & de plus aura perdu le reſte de ſa liberté. Tout le monde aſſure que l'agriculture fleurit dans cette Iſle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours; donc le Royaume ſe dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être eſclaves.

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide & durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, & que les associations particulières qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution : sans quoi la confédération seroit vaine, & chacun seroit réellement indépendant sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entière liberté de former entr'elles des ligues & des traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient quand il y auroit une grande ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément; mais qu'il en naîtroit une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du traité général.

Il résulte de cet exposé trois vérités incontestables. L'une, qu'excepté le Turc, il regne entre tous les peuples de l'Europe une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La seconde, que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entr'eux. La troisième, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même temps facile à perfectionner; ensorte que tous ses membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misère, & changer en une paix éternelle l'état de guerre qui regne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle manière ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison; & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les États

Européens, prenant la force & la ſolidité d'un vrai corps politique, peut ſe changer en une confédération réelle. Il eſt indubitable qu'un pareil établiſſement donnant à cette aſſociation la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération ſoit tellement générale, que nulle puiſſance conſidérable ne s'y refuſe; qu'elle ait un Tribunal judiciaire, qui puiſſe établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les membres; qu'elle ait une force coactive & coërcitive, pour contraindre chaque État de ſe ſoumettre aux délibérations communes, ſoit pour agir, ſoit pour s'abſtenir; enfin, qu'elle ſoit ferme & durable, pour empêcher que les membres ne s'en détachent à leur volonté, ſitôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les ſignes certains auxquels on reconnoîtra que l'inſtitution eſt ſage, utile & inébranlable : il s'agit maintenant d'étendre cette ſuppoſition, pour chercher par analyſe quels effets doivent en réſulter, quels moyens ſont propres à l'établir, & quel eſpoir raiſonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il ſe forme de temps en temps parmi nous des eſpèces de Diètes générales ſous le nom de congrès, où l'on ſe rend ſolemnellement de tous le États de l'Europe pour s'en retourner de même; où l'on s'aſſemble pour ne rien dire; où toutes les affaires publiques ſe traitent en particulier; où l'on délibère en commun ſi la table ſera ronde ou quarrée, ſi la ſalle aura plus ou moins de portes, ſi un tel Plénipotentiaire aura le viſage ou le dos tourné vers la fenêtre, ſi tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une viſite, & ſur mille queſtions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois ſiècles, & très-dignes aſſurément d'occuper les politiques du nôtre.

Il ſe peut faire que les membres d'une de ces aſſemblées ſoient une fois doués du ſens commun; il n'eſt pas même impoſſible qu'ils veuillent ſincérement le bien public; & par les raiſons qui ſeront ci-après déduites, on peut concevoir encore

qu'après avoir applani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs de signer la confédération générale, que je suppose sommairement contenue dans les cinq articles suivans.

PAR le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir, dans un lieu déterminé, une Diète ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

PAR le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diète; ceux qui seront invités d'accéder au traité; l'ordre, le temps & la manière dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quantité relative des contributions, & la manière de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

PAR le troisième, la confédération garantira à chacun de ses membres la possession & le gouvernement de tous les États qu'il possède actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire; selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays; & pour supprimer tout d'un coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes, renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure; sauf les successions futures contentieuses; & autres droits à échoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diète, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voies de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

PAR le quatrième, on spécifiera les cas où tout Allié, infracteur du traité, seroit mis au banc de l'Europe, & proscrit comme ennemi public; savoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande

grande alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui résister, ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Il sera encore convenu par le même article qu'on armera & agira offensivement, conjointement & à frais communs, contre tout État au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & réglemens de la Diète, réparé les torts, remboursé les frais, & fait raison même des préparatifs de guerre contraires au traité.

Enfin, par le cinquième, les Plénipotentiaires du corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diète, à la pluralité des voix pour la provision, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, sur les instructions de leurs Cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la République Européenne & à chacun de ses membres, tous les avantages possibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux, que du consentement unanime des confédérés.

Ces cinq articles, ainsi abrégés & couchés en règles générales, sont, je n'ignore pas, sujets à mille petites difficultés, dont plusieurs demanderoient de longs éclaircissemens; mais les petites difficultés se levent aisément au besoin; & ce n'est pas d'elles qu'il s'agit dans une entreprise de l'importance de celle-ci. Quand il sera question du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obstacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il est question d'examiner, par la nature des choses, si l'entreprise est possible ou non. On se perdroit dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En se tenant aux principes incontestables, on ne doit pas vouloir contenter tous les esprits, ni résoudre toutes les objections, ni dire comment tout se fera: il suffit de montrer que tout se peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce systême? Deux questions seulement; car c'est une insulte que je ne veux

pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de paix est préférable à l'état de guerre.

La première question est, si la confédération proposée iroit sûrement à son but, & seroit suffisante pour donner à l'Europe une paix solide & perpétuelle.

La seconde, s'il est de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une paix constante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particulière sera ainsi démontrée, on ne voit plus dans la raison des choses quelle cause pourroit empêcher l'effet d'un établissement qui ne dépend que de la volonté des intéressés.

Pour discuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du systême général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonscrit chaque Puissance à-peu-près dans ses bornes, & ne lui permet pas d'en écraser entiérement d'autres. Pour rendre sur ce point mes raisonnemens plus sensibles, je joins ici la liste des dix-neuf Puissances qu'on suppose composer la République Européenne; ensorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diète;

SAVOIR.

L'Empereur des Romains.
L'Empereur de Russie.
Le Roi de France.
Le Roi d'Espagne.
Le Roi d'Angleterre.
Les États-Généraux.
Le Roi de Dannemarck.
La Suede.
La Pologne.
Le Roi de Portugal.
Le Souverain de Rome.
Le Roi de Prusse.
L'Électeur de Bavière & ses Co-associés.

L'Electeur Palatin & ses Co-associés.
Les Suisses & leurs Co-associés.
Les Électeurs Ecclésiastiques & leurs Associés.
La République de Venise & ses Co-associés.
Le Roi de Naples.
Le Roi de Sardaigne.

PLUSIEURS Souverains moins considérables, tels que la République de Gênes, les Ducs de Modène & de Parme, & d'autres, étant omis dans cette liste, seront joints aux moins puissans, par forme d'association, & auront avec eux un droit de suffrage, semblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il est inutile de rendre ici cette énumération plus précise, parce que, jusqu'à l'exécution du projet, il peut survenir d'un moment à l'autre des accidens sur lesquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du systême.

IL ne faut que jetter les yeux sur cette liste, pour voir avec la dernière évidence qu'il n'est pas possible, ni qu'aucune des Puissances qui la composent soit en état de résister à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

CAR comment se feroit cette ligue ? Seroit-ce entre les plus puissans ? Nous avons montré qu'elle ne sauroit être durable ; & il est bien aisé maintenant de voir encore qu'elle est incompatible avec le systême particulier de chaque grande Puissance, & avec les intérêts inséparables de sa constitution. Seroit-ce entre un grand État & plusieurs petits ? Mais les autres grands États, unis à la confédération, auront bientôt écrasé la ligue ; & l'on doit sentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui sera facile, en vertu du quatrième article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & séditieuse, qui tendroit à troubler la paix & l'ordre public. Qu'on voie ce qui se passe dans le corps Germanique, malgré les abus de sa police, & l'extrême inégalité de ses membres : y en a-t-il un seul, même parmi les plus puissans, qui osât s'exposer au ban de

l'Empire, en bleſſant ouvertement ſa conſtitution, à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raiſons de ne point craindre que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

Ainsi je tiens pour démontré que la Diète Européenne une fois établie, n'aura jamais de rébellion à craindre; & que bien qu'il s'y puiſſe introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller juſqu'à éluder l'objet de l'inſtitution. Reſte à voir ſi cet objet ſera bien rempli par l'inſtitution même.

Pour cela, conſidérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs ſont, ou de faire des conquêtes, ou de ſe défendre d'un conquérant, ou d'affoiblir un trop puiſſant voiſin, ou de ſoutenir ſes droits attaqués, ou de vuider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagemens d'un traité. Il n'y a ni cauſe ni prétexte de guerre qu'on ne puiſſe ranger ſous quelqu'un de ces ſix chefs; or, il eſt évident qu'aucun des ſix ne peut exiſter dans ce nouvel état de choſes.

Premiérement, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impoſſibilité d'en faire, attendu qu'on eſt ſûr d'être arrêté dans ſon chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir; de ſorte qu'en riſquant de tout perdre, on eſt dans l'impuiſſance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choſes. Il commence par ſe fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre ſon ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne ſerviroient de rien contre une alliance plus forte & toujours ſubſiſtante; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne ſauroit le faire ſans être apperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

La même raiſon qui ôte à chaque Prince tout eſpoir de conquête, lui ôte en même-temps toute crainte d'être attaqué; & non-ſeulement ſes États garantis par toute l'Europe, lui ſont auſſi aſſurés qu'aux citoyens leurs poſſeſſions dans un pays bien policé; mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenſeur, dans

le même rapport que l'Europe entière est plus forte que lui seul.

On n'a plus de raison de vouloir affoiblir un voisin dont on n'a plus rien à craindre ; & l'on n'en est pas même tenté, quand on n'a nul espoir de réussir.

A l'égard du soutien de ses droits, il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicannes & de prétentions obscures & embrouillées, seront toutes anéanties par le troisième article de la confédération, qui règle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés sur leur actuelle possession. Ainsi toutes les demandes & prétentions possibles deviendront claires à l'avenir, & seront jugées dans la Diète à mesure qu'elles pourront naître : ajoutez que si l'on attaque mes droits, je dois les soutenir par la même voie. Or, on ne peut les attaqûer par les armes, sans encourir le ban de la Diète. Ce n'est donc pas non plus par les armes que j'ai besoin de les défendre : on doit dire la même chose des injures, des torts, des réparations, & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains ; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit aussi redresser leurs griefs.

Quant au dernier article, la solution saute aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'agresseur à craindre, on n'a plus besoin de traité défensif ; & que comme on n'en sauroit faire de plus solide & de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre seroit inutile, illégitime, & par conséquent nul.

Il n'est donc pas possible que la confédération une fois établie, puisse laisser aucune semence de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la paix perpétuelle ne soit exactement rempli par l'exécution du systême proposé.

Il nous reste maintenant à examiner l'autre question, qui regarde l'avantage des parties contractantes ; car on sent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la paix est en général préfé-

rable à la guerre, c'eſt ne rien dire à celui qui croit avoir des raiſons de préférer la guerre à la paix ; & lui montrer les moyens d'établir une paix durable, ce n'eſt que l'exciter à s'y oppoſer.

En effet, dira-t-on, vous ôtez aux Souverains le droit de ſe faire juſtice à eux-mêmes, d'être injuſtes quand il leur plaît ; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir ; vous les faites renoncer à cet appareil de puiſſance & de terreur dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur ; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques. Quels ſeront les dédommagemens de tant de privations ?

Je n'oſerois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre : que la véritable gloire des Princes conſiſte à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs ſujets, que tous leurs intérêts ſont ſubordonnés à leur réputation ; & que la réputation qu'on acquiert auprès des ſages, ſe meſure ſur le bien que l'on fait aux hommes ; que l'entrepriſe d'une paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, eſt la plus capable de couvrir ſon auteur d'une gloire immortelle ; que cette même entrepriſe étant auſſi la plus utile aux peuples, eſt encore la plus honorable aux Souverains, la ſeule ſur-tout qui ne ſoit pas ſouillée de ſang, de rapines, de pleurs, de malédictions ; & qu'enfin le plus sûr moyen de ſe diſtinguer dans la foule des Rois, eſt de travailler au bonheur public. Ces diſcours, dans les cabinets des Miniſtres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ſes projets : mais ne mépriſons pas comme eux ſes raiſons ; & quoi qu'il en ſoit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puiſſances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne ſont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis, parce qu'il n'y a point, pour en juger, de règle commune & conſtante ; & qu'ils ſont ſouvent fondés ſur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils cauſent ne ſauroient non plus être jamais terminés ſans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce

que chaque Prince revient dans l'occasion sans scrupule, sur les cessions qui lui ont été arrachées par force dans des traités par les plus puissans, ou après des guerres malheureuses. C'est donc une erreur de ne songer qu'à ses prétentions sur les autres, & d'oublier celles des autres sur nous, lorsqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de justice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la possession actuelle est d'un prix que la sagesse ne permet pas de risquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à son aise qui, dans l'espoir de doubler son bien, l'ose risquer en un coup de dez. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandissement, chacun même, dans le systême actuel, doit trouver une résistance supérieure à son effort; d'où il suit que les plus puissans n'ayant aucune raison de jouer, ni les plus foibles aucun espoir de profit, c'est un bien pour tous de renoncer à ce qu'ils desirent, pour s'assurer ce qu'ils possedent.

Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un État quelconque; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire; nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même temps contre les Puissances neutres qui, sans changer d'état, se fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille distinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandissant; parce

qu'avec un plus grand eſpace à défendre, il n'a pas plus de défenſeurs. Or, on ne peut ignorer que par la manière dont la guerre ſe fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit eſt celle qui ſe fait dans les armées : c'eſt bien là la perte apparente & ſenſible ; mais il s'en fait en même temps dans tout l'État une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naiſſent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la déſertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture ; ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, ſe fait ſentir cruellement dans la ſuite ; & c'eſt alors qu'on eſt étonné d'être ſi foible, pour s'être rendu ſi puiſſant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéreſſantes, c'eſt qu'on ſait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler ſa puiſſance, non-ſeulement ſans étendre ſon territoire, mais quelquefois en le reſſerrant, comme fit très-ſagement l'Empereur Adrien. On ſait que ce ſont les hommes ſeuls qui ſont la force des Rois ; & c'eſt une propoſition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux États qui nourriſſent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, eſt réellement le plus puiſſant. C'eſt donc par de bonnes loix, par une ſage police, par de grandes vues économiques, qu'un Souverain judicieux eſt sûr d'augmenter ſes forces, ſans rien donner au haſard. Les véritables conquêtes qu'il fait ſur ſes voiſins, ſont les établiſſemens plus utiles qu'il forme dans ſes États ; & tous les ſujets de plus qui lui naiſſent, ſont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, ſi les choſes étoient comme je les repréſente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers, s'uniſſant à l'intérêt commun pour maintenir la paix, cette paix devroit s'établir d'elle-même, & durer toujours ſans aucune confédération ; ce ſeroit faire un fort mauvais raiſonnement dans la préſente conſtitution ; car quoiqu'il fût beaucoup meilleur pour tous d'être toujours en paix, le défaut commun de sûreté

à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à son avantage quand l'occasion le favorise, & de prévenir un voisin, qui ne manqueroit pas de le prévenir à son tour dans l'occasion contraire; de sorte que beaucoup de guerres, même offensives, sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien, plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaires que puissent être généralement les maximes du bien public, il est certain qu'à ne considérer que l'objet qu'on regarde en politique, & souvent même en morale, elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde, quand personne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire sur l'appareil des armes, parce que destitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet appareil est un jeu d'enfant, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des conquérans, parce que s'il y avoit quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer, il ne faudroit point leur parler raison, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtrière. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre, on ne sauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes, & c'est gagner beaucoup que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun sera du Tribunal commun, il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la souveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus assurés par l'article troisième, en garantissant à chacun, non-seulement ses États contre toute invasion étrangère, mais encore son autorité contre toute rebellion de ses sujets, ainsi les Princes n'en seront pas moins absolus, & leur couronne en sera plus assurée: de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diète dans leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ail-

leurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui ou feulement d'un corps dont on eft membre, & dont chacun eft chef à fon tour; car en ce dernier cas on ne fait qu'affurer fa liberté par les garans qu'on lui donne; elle s'aliéneroit dans les mains d'un maitre, mais elle s'affermit dans celles des affociés. Ceci fe confirme par l'exemple du Corps Germanique; car bien que la fouveraineté de fes membres foit altérée à bien des égards par fa conftitution, & qu'ils foient par conféquent dans un cas moins favorable que ne feroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant pas un feul, quelque jaloux qu'il foit de fon autorité, qui voulût, quand il le pourroit, s'affurer une indépendance abfolue, en fe détachant de l'Empire.

REMARQUEZ de plus que le Corps Germanique ayant un Chef permanent, l'autorité de ce Chef doit néceffairement tendre fans ceffe à l'ufurpation; ce qui ne peut arriver de même dans la Diète Européenne, où la préfidence doit être alternative, & fans égard à l'inégalité de puiffance.

A toutes ces confidérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens auffi avides d'argent que le font toujours les Princes; c'eft une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui réfulteront pour leurs peuples & pour eux d'une paix continuelle, & par l'exceffive dépenfe qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forterefles, & de cette énorme quantité de troupes qui abforbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs peuples & à eux-mêmes. Je fais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de fupprimer toutes leurs troupes, & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repouffer une invafion fubite. (89) Je fais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontières de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative deftinée à foutenir, au befoin, les dé-

(89) Il fe préfente encore ici d'autres objections; mais comme l'Auteur du Projet ne les a pas faites, je les ai rejettées dans l'examen.

crets de la Diète. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des sujets & les coffres du Prince; de sorte que le peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le commerce, l'agriculture, les arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du peuple & la sienne; & que l'État seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées, & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la paix.

On dira peut-être que les pays frontières de l'Europe seroient alors dans une position plus désavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je réponds, 1°. que ces pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de sûretés & de moyens d'épargne pour les Puissances frontières dont elles garantiroient les États. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'agresseur. 6°. Qu'enfin un corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le Corps Germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les Princes qui le composent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux, l'art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli ; que les troupes perdroient leur courage & leur discipline ; qu'il n'y auroit plus ni Généraux, ni Soldats, & que l'Europe resteroit à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choses l'une : ou les voisins de l'Europe l'attaqueront & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laisseront en paix.

Dans le premier cas, voilà les occasions de cultiver le génie & les talens militaires, d'aguerrir & former des troupes, les armées de la confédération seront à cet égard l'école de l'Europe ; on ira sur la frontière apprendre la guerre ; dans le sein de l'Europe on jouira de la paix ; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi pour devenir guerrier, & les François sont-ils moins braves, parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le second cas, on ne pourra plus s'aguerrir, il est vrai, mais on n'en aura plus besoin ; car à quoi bon s'exercer à la guerre pour ne la faire à personne ? Lequel vaut mieux de cultiver un art funeste ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un secret pour jouir d'une santé inaltérable, y auroit-il du bon sens à le rejetter, pour ne pas ôter aux Médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience ? Il reste à voir dans ce parallele lequel des deux arts est plus salutaire en soi, & mérite mieux d'être conservé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invasion subite ; on sait bien que l'Europe n'en a point à craindre, & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'est plus le temps de ces éruptions de Barbares qui sembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre, il ne peut plus rien venir jusqu'à nous qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puissance au monde qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entière ; & si jamais il en vient une, ou l'on

aura le temps de ſe préparer, ou l'on ſera du moins plus en état de lui réſiſter, étant unis en un corps, que quand il faudra terminer tout d'un coûp de longs différends, & ſe réunir à la hâte.

NOUS venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération bien peſés, ſe réduiſent à rien. Nous demandons maintenant ſi quelqu'un dans le monde en oſeroit dire autant de ceux qui réſultent de la manière actuelle de vuider les différends entre Prince & Prince par le droit du plus fort, c'eſt-à-dire, de l'état d'impolice & de guerre, qu'engendre néceſſairement l'indépendance abſolue & mutuelle de tous les Souverains dans la ſociété imparfaite qui regne entr'eux dans l'Europe. Pour qu'on ſoit mieux en état de peſer ces inconvéniens, j'en vais réſumer en peu de mots le ſommaire, que je laiſſe examiner au Lecteur.

I. NUL droit aſſuré que celui du plus fort.

II. CHANGEMENS continuels & inévitables de relations entre les peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ſes mains la force dont il jouit.

III. POINT de ſûreté parfaite, auſſi long-temps que les voiſins ne ſont pas ſoumis ou anéantis.

IV. IMPOSSIBILITÉ générale de les anéantir, attendu qu'en ſubjuguant les premiers on en trouve d'autres.

V. PRÉCAUTIONS & frais immenſes pour ſe tenir ſur ſes gardes.

VI. DÉFAUT de force & de défenſe dans les minorités & dans les révoltes; car quand l'État ſe partage, qui peut ſoutenir un des partis contre l'autre ?

VII. DÉFAUT de ſûreté dans les engagemens mutuels.

VIII. JAMAIS de juſtice à eſpérer d'autrui, ſans des frais & des pertes immenſes, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet diſputé ne dédommage que rarement.

IX. RISQUE inévitable de ses États, & quelquefois de sa vie, dans la poursuite de ses droits.

X. NÉCESSITÉ de prendre part, malgré soi, aux querelles de ses voisins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins.

XI. INTERRUPTION du commerce & des ressources publiques, au moment qu'elles sont le plus nécessaires.

XII. DANGER continuel de la part d'un voisin puissant, si l'on est foible, & d'une ligue, si l'on est fort.

XIII. ENFIN, inutilité de la sagesse où préside la fortune, désolation continuelle des peuples, affoiblissement de l'État dans les succès & dans les revers, impossibilité totale d'établir jamais un bon gouvernement, de compter sur son propre bien, & de rendre heureux ni soi ni les autres.

RÉCAPITULONS de même les avantages de l'arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

I. SURETÉ entière que leurs différends présens & futurs seront toujours terminés sans aucune guerre : sûreté incomparablement plus utile pour eux que ne seroit pour les particuliers celle de n'avoir jamais de procès

II. SUJETS de contestations ôtés ou réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes prétentions antérieures, qui compensera les renonciations & affermira les possessions.

III. SURETÉ entière & perpétuelle, & de la personne du Prince, & de sa famille, & de ses États, & de l'ordre de succession fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendans injustes & ambitieux, que contre les révoltes des sujets rebelles.

IV. SURETÉ parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

V. LIBERTÉ & sûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du

commerce tant d'État à État, que de chaque État dans les régions éloignées.

VI. SUPPRESSION totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en temps de guerre, & considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix.

VII. PROGRÈS sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'État & des revenus du Prince.

VIII. FACILITÉ de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les ressources publiques & le bonheur des Peuples.

JE laisse, comme je l'ai déja dit, au jugement des Lecteurs l'examen de tous ces articles & la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice Européenne.

SI nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce Projet, il est démontré, premiérement, que l'établissement de la paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance; secondement, que cet établissement leur seroit utile de toute manière, & qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troisieme lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établissement une fois formé sur le plan proposé, seroit solide & durable, & rempliroit parfaitement son objet. Sans doute, ce n'est pas à dire que les Souverains adopteront ce projet; (qui peut répondre de la raison d'autrui?) mais seulement qu'ils l'adopteroient, s'ils consultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils devroient être, bons, généreux, désintéressés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, & préférant leur intérêt à tout.

La ſeule choſe qu'on leur ſuppoſe, c'eſt aſſez de raiſon pour voir ce qui leur eſt utile, & aſſez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure ſans exécution, ce n'eſt donc pas qu'il ſoit chimérique ; c'eſt que les hommes ſont inſenſés, & que c'eſt une ſorte de folie d'être ſage au milieu des fous.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU
A MONSIEUR DE GINGINS DE MOIRY,

Membre du Conſeil Souverain de la République de Berne, & Seigneur Baillif à Yverdon.

Vitam impendere vero.

J'Use, Monſieur, de la permiſſion que vous m'avez donnée de rappeller à votre ſouvenir un homme dont le cœur, plein de vous & de vos bontés, conſervera toujours chérement les ſentimens que vous lui avez inſpiré. Tous mes malheurs me viennent d'avoir trop bien penſé des hommes; ils me font ſentir combien je m'étois trompé. J'avois beſoin, Monſieur, de vous connoitre, vous & le petit nombre de ceux qui vous reſſemblent, pour ne pas rougir d'une erreur qui m'a coûté ſi cher. Je ſavois qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce ſiècle, ni peut-être dans aucun autre: je m'attendois à ſouffrir pour la cauſe de Dieu, mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, aux traitemens inouis que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre & les affronts ſont le ſeul auquel l'honnête homme n'eſt point préparé. Tant de barbarie & d'acharnement m'ont ſurpris au dépourvu. Calomnié publiquement par des hommes établis pour venger l'innocence; traité comme un malfaiteur dans mon propre pays que j'ai tâché d'honorer; pourſuivi, chaſſé d'aſyle en aſyle, j'avois l'ame émue & troublée; j'étois découragé ſans vous. Homme illuſtre & reſpectable, vos conſolations m'ont fait oublier ma misère; vos diſcours ont élevé mon cœur; votre eſtime m'a mis en état d'en demeurer toujours digne. J'ai plus gagné par votre bienveillance, que perdu par mes malheurs; vous me la conſerverez, Monſieur, je l'eſpère, malgré les hurlemens du fanatiſme & les adroites noirceurs de l'impiété: vous êtes trop vertueux pour me haïr d'oſer croire en Dieu, & trop ſage pour me punir d'uſer de la raiſon qu'il m'a donnée.

Motiers, le 21 Juillet 1762.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU A M. FAVRE, premier Syndic de la République de Genève, par laquelle M. ROUSSEAU abdique à perpétuité son droit de Bourgeoisie & de Cité dans la ville & république de Genève.

MONSIEUR,

REVENU du long étonnement où m'a jetté, de la part du magnifique Conseil, le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raison me prescrivent, quoiqu'il coûte cher à mon cœur.

JE vous déclare donc, Monsieur, & je vous prie de déclarer, de ma part, au magnifique Conseil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoisie & de Cité dans la ville & république de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, sans jouir d'aucun de ses avantages, je ne crois point être en reste envers l'État en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom *Genevois*; j'ai tendrement aimé mes compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux; on ne sauroit plus mal réussir; je veux leur complaire jusques dans leur haine. Le dernier sacrifice qui me reste à leur faire, est celui d'un nom qui me fut si cher. Mais, Monsieur, ma Patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente : je lui reste toujours attaché par un tendre souvenir, & je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours, & voir augmenter sa gloire ! Puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs, & sur-tout plus heureux que moi.

RECEVEZ, je vous prie, Monsieur, les assurances de mon profond respect. (89)

A Motiers-Travers, le 12 Mai 1763.

[89] Il fut résolu qu'on accepteroit purement & simplement la renonciation de M. Rousseau aux droits de Cité & de Bourgeoisie, & que sa lettre seroit insérée dans les regiftres.

RÉPONSE

DE M. ROUSSEAU, à une Lettre d'un de ses Concitoyens, du 26 Mai 1763.

JE vois, Monsieur, par la lettre dont vous m'avez honoré le 18 de ce mois, que vous me jugez bien légérement dans mes disgraces : il en coûte si peu d'accabler les malheureux, qu'on est presque toujours disposé à leur faire un crime de leurs malheurs.

VOUS dites que vous ne comprenez rien à ma démarche : elle est pourtant aussi claire que la triste nécessité qui m'y a réduit. Flétri publiquement dans ma patrie, sans que personne ait réclamé contre cette flétrissure, après dix mois d'attente, j'ai dû prendre le seul parti propre à conserver mon honneur si cruellement offensé : c'est avec la plus vive douleur que je m'y suis déterminé ; mais que pouvois-je faire ? Demeurer volontairement membre de l'État après ce qui s'étoit passé, n'étoit-ce pas consentir à mon déshonneur.

JE ne comprends pas comment vous m'osez demander ce que m'a fait la patrie. Un homme aussi éclairé que vous ignore-t-il que toute démarche publique, faite par le Magistrat, est censée faite par tout l'État, lorsqu'aucun de ceux qui ont droit de la désavouer, ne la désavoue ? Je ne dois pas seulement compte de moi aux Genevois, je le dois à moi-même, au public, *dont j'ai le malheur d'être connu, à la postérité de qui je le serai peut-être.* Si j'étois assez sot pour vouloir persuader au reste de l'Europe que les Genevois ont désapprouvé la conduite de leurs Magistrats, ne s'y moqueroit-on pas de moi ? Ne savons-nous pas, me diroit-on, que la bourgeoisie a droit de faire des représentations dans toutes les occasions où elle croit les loix lésées, & où elle improuve la conduite de ses Magistrats ? Qu'a-t-elle fait dans celle-ci, depuis près d'un an que vous avez attendu ? Si cinq ou six Bourgeois seulement eussent protesté, on pourroit vous

croire ſur les ſentimens que vous leur prêtez ; cette démarche étoit facile, légitime ; elle ne troubloit point l'ordre public ; pourquoi donc ne l'a-t-on pas faite ? Le ſilence de tous ne dément-il pas vos aſſertions ? Montrez-nous le ſigne du déſaveu que vous leur prêtez. Voilà, Monſieur, ce que l'on me diroit, & ce que l'on auroit raiſon de me dire ; on ne juge pas des hommes ſur leurs penſées : mais ſur leurs actions : il y avoit peut-être divers moyens de me venger de l'outrage ; mais il n'y en avoit qu'un de le repouſſer ſans vengeance, c'eſt celui que j'ai pris ; ce moyen qui ne fait du mal qu'à moi, doit-il m'attirer des reproches, au lieu de conſolations que je devois attendre ? Vous me dites que je n'avois point le droit de demander l'abdication de ma bourgeoiſie ; mais le dire n'eſt pas le prouver : nous ſommes bien loin de compte, car je n'ai point prétendu demander cette abdication, mais la donner : j'ai aſſez étudié mes droits pour les connoître, quoique je ne les aie exercés qu'une fois ſeulement pour les abdiquer : ayant pour moi l'uſage de tous les peuples, l'autorité de la raiſon, du droit naturel, de Grotius, de tous les Juriſconſultes, & même l'aveu du Conſeil, je ne ſuis pas obligé de me régler ſur votre erreur. Chacun ſait que tout pacte, dont une des parties enfreint les conditions, devient nul pour l'autre ; quand je devois tout à la patrie, ne me devoit-elle donc rien ? J'ai payé ma dette ; a-t-elle payé la ſienne ? On n'a jamais droit de la déſerter, je l'avoue ; mais quand elle nous rejette, on a toujours droit de la quitter ; on le peut dans les cas que j'ai ſpécifiés, & même on le doit dans le mien. Le ferment que j'ai fait envers elle : elle l'a fait envers moi : en violant ſes engagemens, elle m'affranchit des miens ; & en me les rendant ignominieux, elle me fait un devoir d'y revenir. Vous dites que ſi des citoyens ſe préſentoient au magnifique Conſeil pour demander pareille choſe, vous ne ſeriez pas ſurpris qu'on les incarcérât : ni moi non plus, je n'en ſerois pas ſurpris, parce que rien d'injuſte ne doit ſurprendre de la part de ceux qui ont la force en main. Mais bien qu'une loi (qu'on n'obſervera jamais) défende au citoyen qui veut demeurer tel, de ſortir ſans congé du territoire, comme on n'a pas droit de demander l'uſage

d'un droit qu'on a, quand un Genevois veut quitter ſa patrie pour aller s'établir dans un pays étranger; perſonne ne ſonge à lui en faire un crime, & on ne l'incarcère pas pour cela; il eſt vrai qu'ordinairement cette renonciation n'eſt pas ſolemnelle; mais c'eſt qu'ordinairement ceux qui la font, n'ayant pas reçu des affronts publics, n'ont pas beſoin de renoncer publiquement à la ſociété qui les leur a fait. J'ai attendu, j'ai médité, j'ai cherché long-temps d'éviter une démarche qui m'a déchiré. Je vous avois confié mon honneur, ô Genevois! Et j'étois tranquille; mais vous avez ſi mal gardé ce dépôt, que vous m'avez forcé de vous l'ôter. Mes bons anciens compatriotes, que j'aimerai toujours, malgré votre ingratitude, de grace, ne me forcez point par vos propos durs & mal-honnêtes de faire publiquement mon apologie : épargnez-moi dans ma misère la douleur de me défendre à vos dépens.

SOUVENEZ-VOUS, Monſieur, que c'eſt malgré moi que je ſuis réduit à vous répondre ſur ce ton; la vérité dans cette occaſion n'en a pas deux : ſi vous m'attaquiez moins rudement, je ne chercherois qu'à verſer mes peines dans votre ſein. Votre amitié me ſera toujours chère : je me ferai toujours un devoir de la cultiver; mais je vous conjure, en m'écrivant, de ne me la pas rendre ſi cruelle, & de mieux conſulter votre bon cœur; je vous embraſſe de tout le mien.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU, contenant une déclaration de ses sentimens en matière de foi, adressée à M. le Professeur DE MONTMOLLIN, Pasteur de l'Église de Motiers, avant la première Communion de M. ROUSSEAU, dans cette Église.

MONSIEUR,

LE respect que je vous porte, & mon devoir, comme votre paroissien, m'obligent, avant que d'approcher de la sainte Table, de vous faire de mes sentimens, en matière de foi, une déclaration devenue nécessaire par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.

IL est fâcheux que les Ministres de l'Évangile se fassent en cette occasion les vengeurs de l'Église Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu. Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage porte en soi tous ses éclaircissemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne, tel qu'il est, au blâme ou à l'approbation des sages, sans vouloir ni le défendre ni le désavouer.

ME bornant donc à ce qui regarde ma personne, je vous déclare, Monsieur, avec respect, que, depuis ma réunion à l'Église dans laquelle je suis né, j'ai toujours fait de la religion Chrétienne réformée une profession d'autant moins suspecte, que l'on n'exigeoit de moi, dans le pays où j'ai vécu, que garder le silence & laisser quelques doutes à cet égard, pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma religion. Je suis attaché de bonne foi à cette religion véritable & sainte, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Je desire d'être toujours uni extérieurement à l'Église, comme je le suis dans le fond de

mon cœur; & quelque conſolant qu'il ſoit pour moi de participer à la Communion des fidèles, je le deſire, je vous proteſte, autant pour leur édification que pour mon propre avantage; car il n'eſt pas bon que l'on penſe qu'un homme de bonne foi, qui raiſonne, ne peut être un membre de Jeſus-Chriſt.

J'IRAI, Monſieur, recevoir de vous une réponſe verbale, & vous conſulter ſur la manière dont je dois me conduire en cette occaſion, pour ne donner ni ſurpriſe au Paſteur que j'honore, ni ſcandale au troupeau que je voudrois édifier.

NOTICE
D'UN OUVRAGE INTITULÉ:

Repréſentations des Citoyens & Bourgeois de Genève au premier Syndic de cette République, avec les Réponſes du Conſeil à ces Repréſentations, vol. in-8°. 1763.

Les Citoyens & Bourgeois de Genève remirent le 18 Juin 1763, au premier Syndic de leur république, une première repréſentation reſpectueuſe, pour réclamer contre le jugement rendu par le magnifique Conſeil contre M. *Rouſſeau* & deux de ſes ouvrages (*Émile* & *le Contrat Social*,) ſans qu'il eût été ni oui ni appellé; & malgré la diſpoſition formelle des Statuts Eccléſiaſtiques de Genève. Le Conſeil ayant fait une réponſe tendante à pallier plutôt qu'à juſtifier ſon procédé envers M. *Rouſſeau*, les Citoyens & Bourgeois firent, le 8 Août de la même année, une ſeconde repréſentation pour montrer à ce Conſeil que ſes raiſons n'étoient pas fondées. Nouvelle réponſe de celui-ci, datée du 11 Octobre ſuivant, beaucoup plus étendue que la première, mais qui ne tranchoit pas encore le nœud de l'affaire.

Dissertation Hiſtorique & critique ſur le Gouvernement de Genève & ſes révolutions. Autre écrit publié vers la fin de l'année 1765, pour animer les Genevois au ſoutien de leurs loix conſtitutives & de leur liberté. Dans cette vue, l'Auteur (qui n'eſt pas connu) rappelle ſuccinctement ces loix fondamentales, ſuit rapidement le fil des événemens pour faire voir les atteintes qu'elles ont reçues en divers temps de l'ambition des Magiſtrats, & montre avec quel courage le citoyen s'eſt ſouvent oppoſé à leurs uſurpations tyranniques. Cette pièce, comme l'on voit, milite également pour la liberté des Genevois & pour M. *Rouſſeau.*

Autre ouvrage curieux & raiſonné ſur cette même affaire.

Réponses aux Lettres écrites de la Campagne, grand in-8°. 1 vol. de 316 pages, non compris *l'Examen Analytique du droit négatif*, de 30 pages. RÉ-

RÉPONSES
AUX
LETTRES POPULAIRES.

PREMIÈRE & ſeconde partie, publiées en 1766, avec une *ſuite*, que l'on peut regarder comme une troiſième Partie, qui a paru en 1766, le tout dans un volume in-8°. Les Citoyens & Bourgeois de Genève Auteurs de ces réponſes, réfutent avec autant de force dans leurs argumens que de modérations dans leur ſtyle, tout ce que l'Auteur des *Lettres Populaires* met en avant pour ſoutenir le ſyſtême pernicieux des *Lettres de la Campagne*, déja victorieuſement combattu par ces mêmes Citoyens. Dans la première partie ils défendent contre cet Auteur, partiſan outré du petit Conſeil, un des plus forts remparts de leur conſtitution, ſavoir, la préſidence néceſſaire de leurs Syndics dans tous les Conſeils de l'État. Dans la ſeconde, qui roule ſur les empriſonnemens, ils rendent inutiles tous les efforts odieux que fait leur adverſaire pour ravir à ſes concitoyens leur liberté & leur ſûreté. On fait parler la loi qui eſt leur ſauve-garde, & l'expreſſion en eſt ſi claire qu'il ne paroît pas que les plus ténébreuſes ſubtilités puiſſent l'obſcurcir. La *ſuite des réponſes* concerne divers faits cités dans la *réponſe* aux *Lettres de la Campagne*. L'Auteur des *Lettres Populaires* eût mieux fait de ne pas entreprendre de les relever, puiſque, de ſon propre aveu, le plus grand nombre ſe trouve vrai, & que les doutes qu'il s'eſt efforcé de jetter ſur le reſte, ſont levés par les Citoyens & Bourgeois d'une maniere qui fait peu d'honneur à ſon jugement & à ſa bonne foi.

LETTRE
DE M. J. J. ROUSSEAU.

A Motiers-Travers, le 8 Août 1765.

NON, Monſieur, jamais, quoique l'on en diſe, je ne me repentirai d'avoir loué M. de Montmollin. J'ai loué de lui ce que j'en connoiſſois, ſa conduite vraiment paſtorale envers moi. Je n'ai point loué ſon caractère, que je ne connoiſſois pas; je n'ai point loué ſa véracité, ſa droiture. J'avouerai même que ſon extérieur, qui ne lui eſt pas favorable, ſon ton, ſon air, ſon regard ſiniſtre me repouſſoit malgré moi : j'étois étonné de voir tant de douceur, d'humanité, de vertus ſe cacher ſous une auſſi ſombre phyſionomie. Mais j'étouffois ce penchant injuſte; falloit-il juger d'un homme ſur des ſignes trompeurs que ſa conduite démentoit ſi bien? Falloit-il épier malignement le principe ſecret d'une tolérance peu attendue? Je hais cet art cruel d'empoiſonner les bonnes actions d'autrui, & mon cœur ne ſait point trouver de mauvais motifs à ce qui eſt bien. Plus je ſentois en moi d'éloignement pour M. de M. plus je cherchois à le combattre par la reconnoiſſance que je lui devois. Suppoſons derechef poſſible le même cas, & tout ce que j'ai fait, je le ferois encore.

AUJOURD'HUI M. de M. leve le maſque & ſe montre vraiment tel qu'il eſt. Sa conduite préſente explique la précédente. Il eſt clair que ſa prétendue tolérance qui le quitte au moment qu'elle eût été le plus juſte, vient de la même ſource que ce cruel zèle qui l'a pris ſubitement. Quel étoit ſon objet? Quel eſt-il à préſent? Je l'ignore : je ſais ſeulement qu'il ne ſauroit être bon. Non-ſeulement il m'admet avec empreſſement, avec honneur, à la Communion, mais il me recherche, me prône, me fête quand je parois avoir attaqué de gaieté de cœur le Chriſtianiſme; & quand je prouve qu'il eſt faux que je l'aie attaqué, qu'il eſt faux du moins que j'ai eu ce deſſein, le voilà lui-même attaquant bruſquement

ma sûreté, ma foi, ma perſonne; il veut m'excommunier, me proſcrire; il ameute la paroiſſe après moi, il me pourſuit avec un acharnement qui tient de la rage. Ces diſparates ſont-elles dans ſon devoir ? Non, la charité n'eſt point inconſtante, la vertu ne ſe contredit point elle-même, & la conſcience n'a pas deux voix. Après s'être montré ſi peu tolérant, il s'étoit aviſé trop tard de l'être; cette affectation ne lui alloit point, & comme elle n'abuſoit perſonne, il a bien fait de rentrer dans ſon état naturel. En détruiſant ſon propre ouvrage, en me faiſant plus de mal qu'il ne m'avoit fait de bien, il m'acquitte envers lui de toute reconnoiſſance, je ne lui dois plus que la vérité; je me la dois à moi-même: & puiſqu'il me force à la dire, je la dirai.

VOUS voulez ſavoir au vrai ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette affaire. M. de M. a fait au public ſa relation en homme d'Égliſe, & trempant ſa plume dans ce miel empoiſonné qui tue, il s'eſt ménagé tous les avantages de ſon état. Pour moi, Monſieur, je vous ferai la mienne du ton ſimple dont les gens d'honneur ſe parlent entr'eux. Je ne m'étendrai point en proteſtations d'être ſincère. Je laiſſe à votre eſprit ſain, à votre cœur ami de la vérité, le ſoin de la démêler entre lui & moi.

JE ne ſuis point, graces au Ciel, de ces gens qu'on fête & que l'on mépriſe. J'ai l'honneur d'être de ceux que l'on eſtime & qu'on chaſſe. Quand je me refugiai dans ce pays, je n'y apportai de recommandations pour perſonne, pas même pour Mylord Mareſchal. Je n'ai qu'une recommandation que je porte par-tout, & près de Mylord Mareſchal il n'en faut point d'autre. Deux heures après mon arrivée, écrivant à S. E. pour l'en informer & me mettre ſous ſa protection, je vis entrer un homme inconnu, qui s'étant nommé le Paſteur du lieu, me fit des avances de toute eſpèce, & qui voyant que j'écrivois à Mylord Mareſchal, m'offrit d'ajouter de ſa main quelques lignes pour me recommander. Je n'acceptai point cette offre; ma lettre partit, & j'eus l'accueil que peut eſpérer l'innocence opprimée par-tout où régnera la vertu.

COMME je ne m'attendois pas dans la circonſtance à trouver un Paſteur ſi liant, je contai dès le même jour cette hiſtoire à tout le monde, & entr'autres à M. le Colonel Roguin, qui plein pour moi des bontés les plus tendres, avoit bien voulu m'accompagner juſqu'ici.

LES empreſſemens de M. de M. continuerent. Je crus devoir en profiter, & voyant approcher la Communion de Septembre, je pris le parti de lui écrire pour ſavoir ſi, malgré la rumeur publique, je pouvois m'y préſenter. Je préférai une lettre à une viſite pour éviter les explications verbales, qu'il auroit pû vouloir pouſſer trop loin. C'eſt même ſur quoi je tâchai de le prévenir; car déclarer que je ne voulois, ni déſavouer, ni défendre mon livre, c'étoit dire aſſez que je ne voulois entrer ſur ce point dans aucune diſcuſſion. Et en effet forcé de défendre mon honneur & ma perſonne au ſujet de ce livre, j'ai toujours paſſé condamnation ſur les erreurs qui pouvoient y être, me bornant à montrer qu'elles ne prouvoient point que l'Auteur voulût attaquer le Chriſtianiſme, & qu'on avoit tort de le pourſuivre criminellement pour cela.

M. de M. écrit que j'allai le lendemain ſavoir ſa réponſe; c'eſt ce que j'aurois fait s'il n'étoit venu me l'apporter : ma mémoire peut me tromper ſur ces bagatelles, mais il me prévint, ce me ſemble, & je me ſouviens au moins que par les démonſtrations de la plus vive joie, il me marqua combien ma démarche lui faiſoit de plaiſir. Il me dit en propres termes que lui & ſon troupeau s'en tenoient honorés, & que cette démarche ineſpérée alloit édifier tous les fidèles. Ce moment, je vous l'avoue, fut un de plus doux de ma vie. Il faut connoître tous mes malheurs, il faut avoir éprouvé les peines d'un cœur ſenſible qui perd tout ce qui lui étoit cher, pour juger combien il m'étoit conſolant de tenir à une ſociété de frères qui me dédommageroit des pertes que j'avois faites, & des amis que je ne pouvois plus cultiver. Il me ſembloit qu'uni de cœur avec ce petit troupeau dans un culte affectueux & raiſonnable, j'oublierois plus aiſément tous mes ennemis. Dans les premiers temps je m'attendriſſois au Temple

jufqu'aux larmes. N'ayant jamais vécu chez les Proteftans, je m'étois fait d'eux & de leur Clergé des images angéliques. Ce culte fi fimple & fi pur étoit précifément ce qu'il falloit à mon cœur; il me fembloit fait exprès pour foutenir le courage & l'efpoir des malheureux; tous ceux qui le partageoient me fembloient autant de vrais Chrétiens, unis entr'eux par la plus tendre charité. Qu'ils m'ont bien guéri d'une erreur fi douce! Mais enfin j'y étois alors, & c'étoit d'après mes idées que je jugeois du prix d'être admis au milieu d'eux.

VOYANT que durant cette vifite M. de M. ne me difoit rien fur mes fentimens en matière de foi, je crus qu'il réfervoit cet entretien pour un autre temps, & fachant combien ces Meffieurs font enclins à s'arroger le droit qu'ils n'ont pas de juger de la foi des Chrétiens, je lui déclarai que je n'entendois me foumettre à aucune interrogation, ni à aucun éclairciffement quel qu'il pût être. Il me répondit qu'il n'en exigeoit jamais, & il m'a là-deffus fi bien tenu parole, je l'ai toujours trouvé fi foigneux d'éviter toute difcuffion fur la doctrine, que jufqu'à la dernière affaire il ne m'en a jamais dit un feul mot, quoiqu'il me foit arrivé de lui en parler quelquefois moi-même.

LES chofes fe pafferent de cette forte, tant avant qu'après la Communion; toujours même empreffement de la part de M. de M. & toujours même filence fur les matières théologiques. Il portoit même fi loin l'efprit de tolérance & le montroit fi ouvertement dans fes fermons, qu'il m'inquiétoit quelquefois pour lui-même. Comme je lui étois fincérement attaché, je ne lui déguifois point mes allarmes; & je me fouviens qu'un jour qu'il prêchoit très-vivement contre l'intolérance des Proteftans, je fus très-effrayé de lui entendre foutenir avec chaleur, que l'Églife réformée avoit grand befoin d'une réformation nouvelle, tant dans la doctrine que dans les mœurs. Je n'imaginois guère alors qu'il fourniroit dans peu lui-même une fi grande preuve de ce befoin.

SA tolérance & l'honneur qu'elle lui faifoit dans le monde exciterent la jaloufie de plufieurs de fes confrères, fur-tout à Genève.

Ils ne cesserent de le harceler par des reproches, & de lui tendre des pièges où il est à la fin tombé. J'en suis fâché, mais ce n'est assurément pas ma faute. Si M. de M. eut voulu soutenir une conduite si pastorale par des moyens qui en fussent dignes, s'il se fût contenté pour sa défense d'employer avec courage, avec franchise, les seules armes du Christianisme & de la vérité, quel exemple ne donnoit-il point à l'Église, à l'Europe entière ? quel triomphe ne s'assuroit-il point ? Il a préféré les armes de son métier, & les sentant mollir contre la vérité pour sa défense, il a voulu les rendre offensives en m'attaquant. Il s'est trompé ; ces vieilles armes, fortes contre qui les craint, foibles contre qui les brave, se sont brisées. Il s'étoit mal adressé pour réussir.

QUELQUES mois après mon admission, je vis entrer un soir M. de M. dans ma chambre. Il avoit l'air embarrassé. Il s'assit & garda long-temps le silence; il le rompit enfin par un de ces longs exordes dont le fréquent besoin lui a fait un talent. Venant ensuite à son sujet, il me dit que le parti qu'il avoit pris de m'admettre à la Communion, lui avoit attiré bien des chagrins & le blâme de ses confrères ; qu'il étoit réduit à se justifier là-dessus d'une manière qui pût leur fermer la bouche, & que si la bonne opinion qu'il avoit de mes sentimens lui avoit fait supprimer les explications qu'à sa place un autre auroit exigées, il ne pouvoit, sans se compromettre, laisser croire qu'il n'en avoit eû aucune.

LA-DESSUS tirant doucement un papier de sa poche, il se mit à lire dans un projet de lettre à un Ministre de Genève, des détails d'entretiens qui n'avoient jamais existé; mais où il plaçoit à la vérité fort heureusement quelques mots par-ci, par-là, dits à la volée & sur un tout autre objet. Jugez, Monsieur de mon étonnement : il fut tel que j'eus besoin de toute la longueur de cette lecture pour me remettre en l'écoutant. Dans les endroits où la fiction étoit la plus forte, il s'interrompoit en me disant : *Vous sentez la nécessité.... ma situation. ... ma place... . il faut bien un peu se prêter.* Cette lettre, au reste, étoit faite avec assez d'adresse, & à peu de chose près il avoit grand soin de ne m'y faire dire que ce que j'aurois pû dire en effet. En finissant il me

demanda ſi j'approuvois cette lettre, & s'il pouvoit l'envoyer telle qu'elle étoit.

JE répondis que je le plaignois d'être réduit à de pareilles reſſources ; que quant à moi je ne pouvois rien dire de ſemblable ; mais que, puiſque c'étoit lui qui ſe chargeoit de le dire, c'étoit ſon affaire & non pas la mienne ; que je n'y voyois rien non plus que je fuſſe obligé de démentir. Comme tout ceci, reprit-il, ne peut nuire à perſonne & peut vous être utile, ainſi qu'à moi, je paſſe aiſément ſur un petit ſcrupule qui ne feroit qu'empêcher le bien. Mais, dites-moi, au ſurplus, ſi vous êtes content de cette lettre, & ſi vous n'y voyez rien à changer pour qu'elle ſoit mieux. Je lui dis que je la trouvois bien pour la fin qu'il s'y propoſoit. Il me preſſa tant, que pour lui complaire, je lui indiquai quelques légères corrections qui ne ſignifioient pas grand'choſe. Or, il faut ſavoir que, de la maniere dont nous étions aſſis, l'écritoire étoit devant M. de M. mais durant tout ce petit colloque, il la pouſſa comme par haſard devant moi : & comme je tenois alors ſa lettre pour la relire, il me préſenta la plume pour faire les changemens indiqués ; ce que je fis avec la ſimplicité que je mets à toute choſe. Cela fait, il mit ſon papier dans ſa poche & s'en alla.

PARDONNEZ-MOI ce long détail, il étoit néceſſaire. Je vous épargnerai celui de mon dernier entretien avec M. de M. qu'il eſt plus aiſé d'imaginer. Vous comprenez ce qu'on peut répondre à quelqu'un qui vient froidement vous dire : Monſieur, j'ai ordre de vous caſſer la tête ; mais ſi vous voulez bien vous caſſer la jambe, peut-être ſe contentera-t-on de cela. M. de M. doit avoir eu quelquefois à traiter de mauvaiſes affaires. Cependant je ne vis de ma vie un homme auſſi embarraſſé qu'il le fût vis-à-vis de moi dans celle-là. Rien n'eſt plus gênant en pareil cas que d'être aux priſes avec un homme ouvert & franc, qui, ſans combattre avec vous de ſubtilités & de ruſes, vous rompt en viſière à tout moment. M. de M. aſſure que je lui dis en le quittant que s'il venoit avec de bonnes nouvelles je l'embraſſerois, ſinon que nous nous tournerions le dos. J'ai pu dire des choſes équivalentes,

mais en termes plus honnêtes; & quant à ces dernières expressions, je suis très-sûr de ne m'en être point servi. M. de M. peut reconnoître qu'il ne me fait pas si aisément tourner le dos qu'il l'avoit cru.

QUANT au dévot Pathos dont il use pour prouver la nécessité de sévir, on sent pour quelle sorte de gens il est fait, & ni vous ni moi n'avons rien à leur dire. Laissant à part ce jargon d'Inquisiteur, je vais examiner ses raisons vis-à-vis de moi, sans entrer dans celles qu'il pouvoit avoir avec d'autres.

ENNUYÉ du triste métier d'Auteur, pour lequel j'étois si peu fait, j'avois depuis long-temps résolu d'y renoncer; quand l'Émile parut j'avois déclaré à tous mes amis à Paris, à Genève & ailleurs, que c'étoit mon dernier Ouvrage, & qu'en l'achevant je posois la plume pour ne la plus reprendre. Beaucoup de lettres me restent où l'on cherchoit à me dissuader de ce dessein. En arrivant ici j'avois dit la même chose à tout le monde : à vous-même, ainsi qu'à M. de M. Il est le seul qui se soit avisé de transformer ce propos en promesse, & de prétendre que je m'étois engagé avec lui de ne plus écrire, parce que je lui en avois montré l'intention. Si je lui disois aujourd'hui que je compte aller demain à Neufchâtel, prendroit-il acte de cette parole, & si j'y manquois m'en feroit-il un procès ? C'est la même chose absolument, & je n'ai pas plus songé à faire une promesse à M. de M. qu'à vous d'une résolution dont j'informois simplement l'un & l'autre.

M. de M. oseroit-il dire qu'il ait entendu la chose autrement? Oseroit-il affirmer, comme il l'ose faire entendre, que c'est sur cet engagement prétendu qu'il m'admit à la Communion ? La preuve du contraire est qu'à la publication de ma lettre à M. l'Archevêque de Paris, M. de M. loin de m'accuser de lui avoir manqué de parole, fut très-content de cet Ouvrage, & qu'il en fit l'éloge à moi-même & à tout le monde, sans dire alors un mot de cette fabuleuse promesse qu'il m'accuse aujourd'hui de lui avoir fait auparavant. Remarquez pourtant que cet écrit est bien

plus fort sur les mystères & même sur les miracles que celui dont il fait maintenant tant de bruit. Remarquez encore que j'y parle de même en mon nom, & non plus au nom du Vicaire. Peut-on chercher des sujets d'excommunication dans ce dernier, qui n'ont pas même été des sujets de plaintes dans l'autre ?

QUAND j'aurois fait à M. de M. cette promesse à laquelle je ne songeai de ma vie, prétendroit-il qu'elle fût si absolue qu'elle ne supportât pas la moindre exception, pas même d'imprimer un mémoire pour ma défense lorsque j'aurois un procès ? Et quelle exception m'étoit mieux permise que celle où me justifiant je le justifiois lui-même; où je montrois qu'il étoit faux qu'il eût admis dans son Église un agresseur de la religion ? Quelle promesse pouvoit m'acquitter de ce que je devois à d'autres & à moi-même ? Comment pouvois-je supprimer un écrit défensif pour mon honneur, pour celui de mes anciens compatriotes; un écrit que tant de grands motifs rendoient nécessaire, & où j'avois à remplir de si saints devoirs ? A qui M. de M. fera-t-il croire que je lui ai promis d'endurer l'ignominie en silence ? A présent même que j'ai pris avec un Corps respectable un engagement formel, qui est-ce dans ce Corps qui m'accuseroit d'y manquer, si, forcé par les outrages de M. de M. je prenois le parti de les repousser aussi publiquement qu'il ose les faire ? Quelque promesse que fasse un honnête homme, on n'exigera jamais, on présumera bien moins encore, qu'elle aille jusqu'à se laisser déshonorer.

En publiant les lettres écrites de la Montagne, je fis mon devoir & je ne manquai point à M. de M. Il en jugea lui-même ainsi, puisqu'après la publication de l'Ouvrage, dont je lui avois envoyé un exemplaire, il ne changea point avec moi de maniere d'agir. Il le lut avec plaisir, m'en parla avec éloge; pas un mot qui sentit l'objection. Depuis lors il me vit long-temps encore, toujours de la meilleure amitié; jamais la moindre plainte sur mon livre. On parloit dans ce temps-là d'une édition générale de mes écrits. Non-seulement il approuvoit cette entreprise, il desiroit même s'y intéresser : il me marqua ce desir que je n'en-

courageai pas, ſachant que la compagnie qui s'étoit formée ſe trouvoit déja trop nombreuſe, & ne vouloit plus d'autre aſſocié. Sur mon peu d'empreſſement, qu'il remarqua trop, il réfléchit quelque temps après que la bienſéance de ſon état ne lui permettoit pas d'entrer dans cette entrepriſe. C'eſt alors que la Claſſe prit le parti de s'y oppoſer, & fit des repréſentations à la Cour.

Du reſte, la bonne intelligence étoit ſi parfaite encore entre nous, & mon dernier ouvrage y mettoit ſi peu d'obſtacle, que long-temps après cette publication, M. de M. cauſant avec moi, me dit qu'il vouloit demander à la Cour une augmentation de prébende ; & me propoſa de mettre quelques lignes dans la lettre qu'il écriroit pour cet effet à Mylord Mareſchal. Cette forme de recommandation me paroiſſant trop familière, je lui demandai quinze jours pour en écrire à Mylord Mareſchal auparavant. Il ſe tut, & ne m'a plus parlé de cette affaire. Dès-lors il commença de voir d'un autre œil les Lettres de la Montagne, ſans cependant en improuver jamais un ſeul mot en ma préſence. Une fois ſeulement il me dit : *pour moi, je crois aux miracles.* J'aurois pu lui répondre, *j'y crois tout autant que vous.*

Puisque je ſuis ſur mes torts avec M. de M. je dois vous avouer, Monſieur, que je m'en reconnois d'autres encore. Pénétré pour lui de reconnoiſſance, j'ai cherché toutes les occaſions de la lui marquer, tant en public qu'en particulier. Mais je n'ai point fait d'un ſentiment ſi noble, un trafic d'intérêt, l'exemple ne m'a point gagné, je ne ſais pas acheter les choſes ſaintes. M. de M. vouloit ſavoir toutes mes affaires, connoître tous mes correſpondans, diriger, recevoir mon teſtament, gouverner mon petit ménage : Voilà ce que je n'ai point ſouffert. M. de M. aime à tenir table long-temps : pour moi c'eſt un vrai ſupplice. Rarement il a mangé chez moi, jamais je n'ai mangé chez lui. Enfin j'ai toujours repouſſé, avec tous les égards & tout le reſpect poſſibles, l'intimité qu'il vouloit établir entre nous. Elle n'eſt jamais un devoir dès qu'elle ne convient pas à tous deux.

Voila mes torts, je les confeſſe, ſans pouvoir m'en repentir.

Ils ſont grands, ſi l'on veut; mais ils ſont les ſeuls, & j'atteſte quiconque connoît un peu ces contrées, ſi je ne m'y ſuis pas ſouvent rendu déſagréable aux honnêtes gens par mon zèle à louer dans M. de M. ce que j'y trouvois de louable.

CEPENDANT quelques mécontentemens ſecrets qu'il eût contre moi, jamais il n'eut pris pour les faire éclater un moment ſi mal choiſi, ſi d'autres motifs ne l'euſſent porté à reſſaiſir l'occaſion fugitive qu'il avoit d'abord laiſſée échapper. Il voyoit trop combien ſa conduite alloit être choquante & contradictoire. Que de combats n'a-t-il pas dû ſentir en lui-même avant d'oſer afficher une ſi claire prévarication ? Car, paſſons telle condamnation qu'on voudra ſur les Lettres de la Montagne; en diront-elles, enfin, plus que l'Émile, après lequel j'ai été, non pas laiſſé, mais admis à la Table ſacrée ? Plus que la lettre à M. de Beaumont, ſur laquelle on n'a pas dit un ſeul mot ? Qu'elles ne ſoient, ſi l'on veut, qu'un tiſſu d'erreurs, que s'enſuivra-t-il ? Qu'elles ne m'ont point juſtifié, & que l'Auteur d'Émile demeure inexcuſable, mais jamais que celui des Lettres écrites de la Montagne doive en particulier être condamné. Après avoir fait grace à un homme du crime dont on l'accuſe, le punit-on pour s'être mal défendu ? Voilà pourtant ce que fait ici M. de M. & je le défie, lui & tous ſes confrères, de citer dans ce dernier ouvrage aucun des ſentimens qu'ils cenſurent, que je ne prouve être plus fortement établi dans les précédens.

MAIS excité ſous main par d'autres gens, il ſaiſit le prétexte qu'on lui préſente; sûr qu'en criant à tort & à travers à l'impie, on met toujours le peuple en fureur, il ſonne après coup le tocſin de Motiers ſur un pauvre homme pour s'être oſé défendre chez les Genevois; & ſentant bien que le ſuccès ſeul pouvoit le ſauver du blâme, il n'épargne rien pour ſe l'aſſurer. Je vis à Motiers, je ne veux point parler de ce qui s'y paſſe, vous le ſavez auſſi bien que moi; perſonne à Neufchâtel ne l'ignore; les étrangers qui viennent le voient, gémiſſent; & moi je me tais.

M. de M. s'excuſe ſur les ordres de la Claſſe. Mais ſuppoſons

les exécutés par des voies légitimes ; si ces ordres étoient justes comment avoit-il attendu si tard à le sentir ? Comment ne les prévenoit-il point lui-même que cela regardoit spécialement ? Comment, après avoir lu & relu les Lettres de la Montagne, n'y avoit-il jamais trouvé un mot à reprendre, ou pourquoi ne m'en avoit-il rien dit, à moi son paroissien, dans plusieurs visites qu'il m'avoit faites ? Qu'étoit devenu son zèle pastoral ? Voudroit-il qu'on le prît pour un imbécille, qui ne sait voir dans un livre de son métier ce qui y est que quand on le lui montre ? Si ces ordres étoient injustes, pourquoi s'y soumettoit-il ? (90) Un Ministre de l'Évangile, un Pasteur doit-il persécuter par obéissance un homme qu'il sait être innocent ? Ignore-t-il que paroître même en Consistoire est une peine ignominieuse, un affront cruel pour un homme de mon âge, sur-tout dans un village où l'on ne connoît d'autres matières consistoriales que des admonitions sur les mœurs ? Il y a dix ans que je fus dispensé à Genève de paroître en Consistoire dans une occasion beaucoup plus légitime, &, ce que je me reproche presque, contre le texte formel de la loi. Mais il n'est pas étonnant que l'on connoisse à Genève des bienséances que l'on ignore à Motiers.

Je ne sais pour qui M. de M. prend ses lecteurs quand il leur dit qu'il n'y avoit point d'inquisition dans cette affaire ; c'est comme s'il disoit qu'il n'y avoit point de Consistoire, car c'est la même chose en cette occasion. Il fait entendre, il assure même qu'elle ne devoit point avoir de suite temporelle : le contraire est connu de tous les gens au fait du projet : & qui ne sait qu'en surprenant la religion du Conseil d'État, on l'avoit déja engagé à faire des démarches qui tendoient à m'ôter la protection du Roi ? Le pas nécessaire pour achever étoit l'excommunication ; après quoi de nouvelles remontrances au Conseil d'État auroient fait le reste ; on s'y étoit engagé, & voilà d'où vient la douleur de n'avoir pu

(90) *Pour être comme un bâton dans la main de celui qui le guide.* Voyez les Constitutions des Jésuites.

M. *Rousseau* ne connoît sans doute pas l'étendue de l'obéissance due à la Classe par ses membres. Il pourra s'en instruire en jettant un coup d'œil sur la Pièce justificative.

réussir. Car d'ailleurs, qu'importe à M. de M. Craint-il que je ne me présente pour communier de sa main ? Qu'il se rassure. Je ne suis pas aguerri aux Communions comme je vois tant de gens l'être. J'admire ces estomacs dévôts toujours si prêts à digérer le pain sacré : le mien n'est pas si robuste.

Il dit qu'il n'avoit qu'une question très-simple à me faire de la part de la Classe. Pourquoi donc en me citant ne me fit-il pas signifier cette question ? Quelle est cette ruse d'user de surprise, & de forcer les gens de répondre à l'instant même, sans leur donner un moment pour réfléchir ? C'est qu'avec cette question de la Classe dont M. de M. parle, il m'en réservoit de son chef d'autres dont il ne parle point, & sur lesquelles il ne vouloit pas que j'eusse le temps de me préparer. On sait que son projet étoit absolument de me prendre en faute, & de m'embarrasser par tant d'interrogations captieuses qu'il en vint à bout. Il savoit combien j'étois languissant & foible. Je ne veux pas l'accuser d'avoir eu le dessein d'épuiser mes forces : mais quand je fus cité j'étois malade, hors d'état de sortir, & gardant la chambre depuis six mois. C'étoit l'hiver, il faisoit froid, & c'est pour un pauvre infirme un étrange spécifique qu'une séance de plusieurs heures, debout, interrogé sans relâche sur des matières de Théologie, devant des anciens dont les plus instruits déclarent n'y rien entendre. N'importe, on ne s'informa pas même si je pouvois sortir de mon lit, si j'avois la force d'aller, s'il faudroit me faire porter; on ne s'embarrassoit pas de cela. La charité pastorale occupée des choses de la foi, ne s'abaisse pas aux terrestres soins de cette vie.

Vous savez, Monsieur, ce qui se passa dans le Consistoire en mon absence, comment s'y fit la lecture de ma lettre, & les propos qu'on y tint pour en empêcher l'effet. Vos mémoires là-dessus vous viennent de la bonne source. Concevez-vous qu'après cela M. de M. change tout à coup d'état & de titre, & que s'étant fait commissaire de la Classe pour solliciter l'affaire, il redevienne aussi-tôt Pasteur pour la juger ? *J'agissois*, dit-il, *comme Pasteur, comme chef du Consistoire, & non comme représentant de la vénéra-*

ble Classe. C'étoit bien tard changer de rôle, après en avoir fait jusqu'alors un si différent. Craignons, Monsieur, les gens qui font si volontiers deux personnages dans la même affaire. Il est rare que ces deux en fassent un bon.

IL appuie la nécessité de sévir sur le scandale causé par mon livre. Voilà des scrupules tout nouveaux qu'il n'eut point du temps de l'Émile. Le scandale fut tout aussi grand pour le moins : les gens d'Église & les gazetiers ne firent pas moins de bruit. On brûloit, on brailloit, on m'insultoit par toute l'Europe. M. de M. trouve aujourd'hui des raisons de m'excommunier dans celles qui ne l'empêcherent pas alors de m'admettre. Son zèle, suivant le précepte, prend toutes les formes pour agir selon les temps & les lieux. Mais qui est-ce, je vous prie, qui excita dans sa paroisse le scandale dont il se plaint au sujet de mon dernier livre? Qui est-ce qui affectoit d'en faire un bruit affreux, & par soi-même & par des gens apostés? Qui est-ce, parmi tout ce peuple si saintement forcené, qui auroit su que j'avois commis le crime énorme de prouver que le Conseil de Genève m'avoit condamné à tort, si l'on n'eût pris soin de le leur dire, en leur peignant ce singulier crime avec les couleurs que chacun sait? Qui d'entr'eux est même en état de lire mon livre & d'entendre ce dont il s'agit? Exceptons, si l'on veut, l'ardent satellite de M. de M. ce grand Maréchal qu'il cite si fiérement, ce grand clerc, le Boirude de son Église, qui se connoît si bien en fers de chevaux & en livres de théologie. Je veux le croire en état de lire à jeun & sans épeller une ligne entière, quel autre des ameutés en peut faire autant? En entrevoyant sur mes pages les mots d'*Évangile* & de *miracles*, ils auroient cru lire un livre de dévotion, & me sachant bon homme, il auroient dit : *que Dieu le bénisse, il nous édifie.* Mais on leur a tant assuré que j'étois un homme abominable, un impie, qui disoit qu'il n'y avoit point de Dieu, & que les femmes n'avoient point d'ame, que, sans songer au langage si contraire qu'on leur tenoit ci-devant, ils ont à leur tour répété; c'est un impie, un scélérat, c'est l'antechrist, il faut l'excommunier, le brûler. On leur a charitablement répondu : sans doute, mais criez & laissez-nous faire, tout ira bien.

LA marche ordinaire de Messieurs les gens d'Église me paroît admirable pour aller à leur but. Après avoir établi en principe leur compétence sur tout scandale, ils excitent le scandale sur tel objet qu'il leur plaît, & puis, en vertu de ce scandale, qui est leur ouvrage, ils s'emparent de l'affaire pour la juger. Voilà de quoi se rendre maîtres de tous les peuples, de toutes les loix, de tous les Rois & de toute la terre, sans qu'on ait le moindre mot à leur dire. Vous rappellez-vous le conte de ce chirurgien, dont la boutique donnoit sur deux rues, & qui sortant par une porte estropioit les passans, puis rentroit subtilement, & pour les panser ressortoit par l'autre. Voilà l'histoire de tous les Clergés du monde, excepté que le chirurgien guérissoit du moins ses blessés, & que ces Messieurs, en traitant les leurs, les achevent.

N'ENTRONS point, Monsieur, dans les intrigues secrettes qu'il ne faut pas mettre au grand jour. Mais si M. de M. n'eût voulu qu'exécuter l'ordre de la Classe, ou faire l'acquit de sa conscience, pourquoi l'acharnement qu'il a mis à cette affaire? Pourquoi ce tumulte excité dans le pays? Pourquoi ces prédications violentes? Pourquoi ces conciliabules? Pourquoi tant de sots bruits répandus pour tâcher de m'effrayer par les cris de la populace? Tout cela n'est-il pas notoire au public? M. de M. le nie; & pourquoi non, puisqu'il a bien nié d'avoir prétendu deux voix dans le Consistoire? Moi j'en vois trois, si je ne me trompe. D'abord celle de son Diacre, qui n'étoit là que comme son représentant; la sienne ensuite qui formoit l'égalité, & celle enfin qu'il vouloit avoir pour départager les suffrages. Trois voix à lui seul c'eût été beaucoup, même pour absoudre; il les vouloit pour condamner, & ne put les obtenir : où étoit le mal? M. de M. étoit trop heureux que son Consistoire, plus sage que lui, l'eût tiré d'affaire avec la Classe, avec ses confrères, avec ses correspondans, avec lui-même. J'ai fait mon devoir, auroit-il dit, j'ai vivement poursuivi la chose : mon Consistoire n'a pas jugé comme moi, il a absous ROUSSEAU, contre mon avis. Ce n'est pas ma faute; je me retire; je n'en puis faire davantage sans blesser les loix, sans désobéir au Prince, sans troubler le repos public : je suis trop bon chrétien,

trop bon citoyen, trop bon Paſteur, pour rien tenter de ſemblable. Après avoir échoué, il pouvoit encore, avec un peu d'adreſſe, conſerver ſa dignité & recouvrer ſa réputation. Mais l'amour-propre irrité n'eſt pas ſi ſage. On pardonne encore moins aux autres le mal qu'on leur a voulu faire que celui qu'on leur a fait en effet. Furieux de voir manquer, à la face de l'Europe, ce grand crédit dont il aime à ſe vanter, il ne peut quitter la partie, il dit en Claſſe qu'il n'eſt pas ſans eſpoir de la renouer, il le tente dans un autre Conſiſtoire : mais pour ſe montrer moins à découvert, il ne la propoſe pas lui-même, il la fait propoſer par ſon Maréchal, par cet inſtrument de ſes menées, qu'il appelle à témoin qu'il n'en a pas fait. Cela n'étoit-il pas finement trouvé? Ce n'eſt pas que M. de M. ne ſoit fin : mais un homme que la colère aveugle ne fait plus que des ſottiſes quand il ſe livre à ſa paſſion.

CETTE reſſource lui manque encore. Vous croiriez qu'au moins alors ſes efforts s'arrêtent là. Point du tout. Dans l'aſſemblée ſuivante de la Claſſe, il propoſe un autre expédient, fondé ſur l'impoſſibilité d'éluder l'activité de l'Officier du Prince dans ſa paroiſſe. C'eſt d'attendre que j'aie paſſé dans une autre, & là de recommencer les pourſuites ſur nouveaux frais. En conſéquence de ce bel expédient, les ſermons emportés recommencèrent; on met derechef le peuple en rumeur, comptant, à force de déſagrémens, me forcer enfin de quitter la paroiſſe. En voilà trop, en vérité, pour un homme auſſi tolérant que M. de M. prétend l'être, & qui n'agit que par l'ordre de ſon corps.

MA lettre s'allonge beaucoup, Monſieur, mais il le faut; & pourquoi la couperois-je? Seroit-ce l'abréger que d'en multiplier les formules? Laiſſons à M. de M. le plaiſir de dire dix fois de ſuite : *Dinazarde, ma ſœur, dormez-vous?*

JE n'ai point entamé la queſtion de droit; je me ſuis interdit cette matière. Je me ſuis borné dans la ſeconde partie de cette lettre à vous prouver que M. de M. malgré le ton béat qu'il affecte, n'a point été conduit dans cette affaire par le zèle de la foi, ni par ſon devoir; mais qu'il a, ſelon l'uſage, fait ſervir Dieu d'inſ-

trument à ses passions. Or, jugez si pour telles fins on emploie des moyens qui soient honnêtes, & dispensez-moi d'entrer dans des détails qui feroient gémir la vertu.

Dans la première partie de ma lettre, je rapporte des faits opposés à ceux qu'avance M. de M. Il avoit eu l'art de se ménager des indices, auxquels je n'ai pu répondre que par le récit fidele de ce qui s'est passé. De ces assertions contraires de sa part & de la mienne, vous conclurez que l'un des deux est un menteur, & j'avoue que cette conclusion me paroît juste.

En voulant finir ma lettre & poser sa brochure, je la feuillette encore. Les observations se présentent sans nombre, & il ne faut pas toujours recommencer. Cependant comment passer ce que j'ai dans cet instant sous les yeux, page 128. *Que feront nos Ministres, se disoit-on publiquement? Défendront-ils l'Évangile attaqué si ouvertement par ses ennemis?* C'est donc moi qui suis l'ennemi de l'Évangile, parce que je m'indigne qu'on le défigure & qu'on l'avilisse! Eh! que ses prétendus défenseurs n'imitent-ils l'usage que j'en voudrois faire! Que n'en prennent-ils ce qui les rendroit bons & justes, que n'en laissent-ils ce qui ne sert de rien à personne & qu'ils n'entendent pas plus que moi!

Si un citoyen de ce pays avoit osé dire ou écrire quelque chose d'approchant à ce qu'avance M. R. ne séviroit-on pas contre lui? Non assurément; j'ose le croire pour l'honneur de cet État. Peuple de Neufchâtel, quelles seroient donc vos franchises, si, pour quelque point qui fourniroit matière de chicane aux Ministres, ils pouvoient poursuivre au milieu de vous l'auteur d'un factum imprimé à l'autre bout de l'Europe, pour sa défense en pays étranger? M. de M. m'a choisi pour vous imposer en moi ce nouveau joug; mais serois-je digne d'avoir été reçu parmi vous, si j'y laissois par mon exemple une servitude que je n'y ai point trouvée?

M. Rousseau, nouveau citoyen, a-t-il donc plus de privilèges que tous les anciens citoyens? Je ne réclame pas même ici les leurs; je ne réclame que ceux que j'avois étant homme, & comme simple étranger. Le correspondant que M. de M. fait parler, ce merveilleux correspondant qu'il ne nomme point, & qui lui donne tant de

louanges, eſt un ſingulier raiſonneur, ce me ſemble. Je veux avoir, ſelon lui, plus de privilèges que tous les citoyens, parce que je réſiſte à des vexations que n'endura jamais aucun citoyen. Pour m'ôter le droit de défendre ma bourſe contre un voleur qui voudroit me la prendre, il n'auroit donc qu'à me dire : *Vous êtes plaiſant de ne vouloir pas que je vous vole ! Je volerois bien un homme du pays, s'il paſſoit au lieu de vous.*

REMARQUEZ qu'ici Monſieur le Profeſſeur de Montmollin eſt le ſeul Souverain, le deſpote qui me condamne, & que la loi, le Conſiſtoire, le Magiſtrat, le Gouvernement, le Gouverneur, le Roi même, qui me protegent, ſont autant de rebelles à l'autorité ſuprême de Monſieur le Profeſſeur de Montmollin.

L'ANONYME demande *ſi je ne me ſuis pas ſoumis comme citoyen aux loix de l'État & aux uſages ;* & de l'affirmative qu'aſſurément on ne lui conteſtera pas, il conclut que je me ſuis ſoumis à une loi qui n'exiſte point, & à un uſage qui n'eut jamais lieu.

M. de M. dit à cela que cette loi exiſte à Genève, & que je me ſuis plaint moi-même qu'on l'a violée à mon préjudice. Ainſi donc la loi qui exiſte à Genève & qui n'exiſte pas à Motiers, on la viole à Genève pour me décréter, & on la ſuit à Motiers pour m'excommunier. Convenez que me voilà dans une agréable poſition ! C'étoit ſans doute dans un de ſes momens de gaieté que M. de M. fit ce raiſonnement-là.

IL plaiſante à-peu-près ſur le même ton dans une note ſur l'offre (91) que je voulus bien faire à la Claſſe, à condition qu'on me laiſsât en repos. Il dit que c'eſt ſe moquer, & qu'on ne fait pas ainſi la loi à ſes ſupérieurs.

PREMIÉREMENT il ſe moque lui-même quand il prétend qu'offrir une ſatisfaction très-obſéquieuſe, & très-raiſonnable à gens qui ſe plaignent, quoiqu'à tort, c'eſt leur faire la loi.

(91) Offre dont le ſecret fut ſi bien gardé, que perſonne n'en ſut rien que quand je le publiai ; & qui fut ſi malhonnêtement reçu, qu'on ne daigna pas y faire la moindre réponſe. Il fallut même que je fiſſe redemander à M. de M. ma déclaration qu'il s'étoit doucement appropriée.

MAIS la plaisanterie est d'avoir appellé Messieurs de la Classe mes supérieurs, comme si j'étois homme d'Église. Car qui ne sait que la Classe ayant jurisdiction sur le Clergé seulement, & n'ayant au surplus rien à commander à qui que ce soit, ses membres ne sont comme tels les supérieurs de personne (92)? Or, de me traiter en homme d'Église est une plaisanterie fort déplacée, à mon avis. M. de M. sait très-bien que je ne suis point homme d'Église, & que j'ai même, graces au Ciel, très-peu de vocation pour le devenir.

ENCORE quelques mots sur la lettre que j'écrivis au Consistoire, & j'ai fini. M. de M. promet peu de commentaires sur cette lettre. Je crois qu'il fait très-bien, & qu'il eût mieux fait encore de n'en point donner du tout. Permettez que je passe en revue ceux qui me regardent; l'examen ne sera pas long.

COMMENT répondre, dit-il page 163, *à des questions qu'on ignore?* Comme j'ai fait; en prouvant d'avance qu'on n'a point le droit de questionner.

UNE foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne se publie pas dans toute l'Europe.

ET pourquoi une foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne se publieroit-elle pas dans toute l'Europe?

REMARQUEZ l'étrange prétention d'empêcher un homme de dire son sentiment, quand on lui en prête d'autres, de lui fermer la bouche & de le faire parler.

CELUI qui erre en Chrétien redresse volontiers ses erreurs. Plaisant sophisme!

CELUI qui erre en Chrétien ne sait pas qu'il erre. S'il redressoit ses erreurs sans les connoitre, il n'erreroit pas moins, & de plus il mentiroit. Ce ne seroit plus errer en Chrétien.

(92) Il faudroit croire que la tête tourne à M. de M. si l'on lui supposoit assez d'arrogance pour vouloir sérieusement donner à Messieurs de la Classe quelque supériorité sur les autres sujets du Roi. Il n'y a pas cent ans que ces Supérieurs prétendus ne signoient qu'après tous les autres corps.

EST-CE s'appuyer sur l'autorité de l'Évangile, que de rendre douteux les miracles? Oui, quand c'eſt par l'autorité même de l'Évangile qu'on rend douteux les miracles.

ET d'y jetter du ridicule. Pourquoi non, quand, s'appuyant ſur l'Évangile, on prouve que ce ridicule n'eſt que dans les interprétations des théologiens?

JE ſuis sûr que M. de M. ſe félicitoit ici beaucoup de ſon laconiſme. Il eſt toujours aiſé de répondre à de bons raiſonnemens par des ſentences ineptes.

QUANT à la note de Théodore de Beze, page 40, il n'a pas voulu dire autre choſe, ſinon que la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.

PRENEZ garde, Monſieur le Profeſſeur; ou vous n'entendez pas le latin (93), ou vous êtes un homme de mauvaiſe foi.

CE paſſage *non ſatis tuta fides eorum qui miraculis nituntur* ne ſignifie point du tout, comme vous le prétendez, que *la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.*

AU contraire, il ſignifie très-exactement que *la foi de quiconque s'appuie ſur les miracles eſt peu ſolide.* Ce ſens ſe rapporte fort bien au paſſage de ſaint Jean qu'il commente, & qui dit de Jeſus que pluſieurs crurent en lui voyant ſes miracles, mais qu'il ne leur confioit point pour cela ſa perſonne, *parce qu'il les connoiſſoit bien.* Penſez-vous qu'il auroit aujourd'hui plus de confiance en ceux qui font tant de bruit de la même foi?

NE croiroit-on pas entendre M. Rouſſeau dire dans ſa lettre à l'Archevêque de Paris, qu'on devroit lui dreſſer des ſtatues pour ſon Émile? Notez que cela ſe dit au moment où, preſſé par la com-

(93) La preuve que M. le Profeſſeur entend le Latin, c'eſt qu'après avoir très-bien traduit de François en Latin cet adage nouveau, *d'autres temps, d'autres mœurs*, il le traduit, non moins correctement, de Latin en François pour l'intelligence de ſes Lecteurs. Voulant donner un trait d'érudition dans ſes lettres, pouvoit-il plus heureuſement choiſir?

paraiſon d'Émile & des lettres de la Montagne, M. de M. ne ſait comment s'échapper. Il ſe tire d'affaire par une gambade.

S'IL falloit ſuivre pied à pied ſes écarts, s'il falloit examiner le poids de ſes affirmations, & analyſer les ſinguliers raiſonnemens dont il nous paie, on ne finiroit pas, & il faut finir. Au bout de tout cela, fier de s'être nommé il s'en vante. Je ne vois pas trop là de quoi ſe vanter. Quand une fois on a pris ſon parti ſur certaines choſes, on a peu de mérite à ſe nommer.

POUR vous, Monſieur, qui gardiez par ménagement pour lui l'anonyme qu'il vous reproche, nommez-vous puiſqu'il le veut. Acceptez des honnêtes gens l'éloge qui vous eſt dû : montrez-leur le digne Avocat de la cauſe juſte, l'hiſtorien de la vérité, l'apologiſte des droits de l'opprimé, de ceux du Prince, de l'État & des peuples, tous attaqués par lui dans ma perſonne : mes défenſeurs, mes protecteurs ſont connus ; qu'il montre à ſon tour ſon anonyme & ſes partiſans dans cette affaire : il en a déja nommé deux ; qu'il acheve. Il m'a fait bien du mal, il vouloit m'en faire bien davantage ; que tout le monde connoiſſe ſes amis & les miens. Je ne veux point d'autre vengeance.

RECEVEZ, Monſieur, mes tendres ſalutations.

Signé J. J. ROUSSEAU.

Fin du Tome ſecond.

TABLE.

TABLE.

Fin de la Table.

